LES SECRETS DE L'OREILLER.

Déposé aux termes de la loi.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux,
rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LES SECRETS DE L'OREILLER

PAR

EUGÈNE SUE.

4

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

LEIPZIG,
ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1858

PQ
2446
S4
1858
t.45

I

Pendant que M. Borel prenait connaissance de la lettre que l'on venait de lui remettre, Alexis, se rapprochant de sa mère, lui dit tout bas :

— Tu m'as bien compris tout à l'heure, n'est-ce pas, lorsque j'ai dit qu'*hier* matin je n'aurais pas eu l'éloquence que mon bon père prétend trouver en moi ?

— Si je vous ai compris, monsieur l'amoureux ? Voilà une belle question ! — répond madame Borel haussant les épaules. — Aussi

est-ce à *l'ange* que je fais honneur de ton éloquence, et point du tout à toi, illustre Cicéron; toi dont l'irrésistible éloquence a le pouvoir prodigieux de persuader les gens qui... sont de ton avis.

— Voyez-vous la méchante mère ! elle se moque de son avocat, maintenant que la cause est gagnée ! — répond gaiement Alexis, tandis que M. Borel, s'adressant au domestique :

— Il n'y a pas de réponse, sinon mille remercîments de ma part.

Le serviteur sort, et le banquier se dit à part :

— Grâce à Dieu ! voici l'occasion de rompre cet entretien dont chaque mot me poignardait.

Et, se rapprochant de sa femme et de son fils :

— Enfin, mes amis, l'on m'envoie cette autorisation de visiter les appartements du château de Monceaux, autorisation que nous attendions depuis quelques jours ; il paraît que cette faveur ne s'accorde qu'à un très-petit nombre de privilégiés.

— Alors nous en profiterons avec un double plaisir, — dit madame Borel. — L'on assure qu'il y a dans le château des merveilles en objets d'art et de curiosité. Or, je l'avoue, depuis que nous avons acheté d'excellents tableaux et quelques statues antiques pour orner notre hôtel de

Lyon, à force de contempler les belles choses, j'ai fini par devenir, sinon très-connaisseuse, assez du moins pour pouvoir distinguer les bons tableaux des mauvais, et j'éprouve une véritable jouissance à la vue des chefs-d'œuvre de l'art.

— Aussi, chère mère, tu trouveras dans la galerie de Monceaux de nombreux sujets d'admiration. On parle, entre autres, d'un magnifique tableau d'Ary Scheffer, le grand poëte des peintres, — ajoute Alexis Borel ; — il me tarde de voir cette peinture.

— Eh bien, mes amis, ne différez pas votre plaisir ; allez ce matin au château de Monceaux ; je ne pourrai malheureusement pas vous accompagner ; je dois être avant midi au ministère des finances, et voici bientôt onze heures.

— En ce cas, mon ami, — répond madame Borel, — nous remettrons notre partie à demain, afin d'aller à Monceaux tous les trois.

— Il se peut que demain je sois obligé de retourner au ministère des finances ; allez toujours visiter aujourd'hui le château ; nous y retournerons ensemble, — dit le banquier ; — l'on peut voir deux fois les belles choses.

— Certes, — reprend Alexis, — et surtout les tableaux d'Ary Scheffer ; ils sont si profon-

dément sentis et pensés, que, chaque fois qu'on les revoit, on les apprécie et on les admire davantage. Il y a dans leur poésie je ne sais quoi de vague, de mystérieux, qui fait délicieusement rêver.

Puis, jetant un regard d'intelligence à sa mère, Alexis ajoute :

— Je suis certain que, jamais plus qu'aujourd'hui, je ne goûterai mieux l'adorable talent d'Ary Scheffer.

Madame Borel souriait à son fils d'un air d'intelligence, lorsque le domestique, rentrant, dit à ses maîtres :

— M. le marquis Ottavio Ricci demande si M. Alexis peut le recevoir ?

— Sans doute, et priez M. le marquis d'entrer, — répond très-haut M. Borel, flatté de l'empressement du jeune patricien à venir visiter Alexis.

Et madame Borel ajoute :

— Cette prévenance de la part de M. Ottavio est très-gracieuse.

Et, souriant :

— Voyez-vous, monsieur Alexis, le fils d'un grand seigneur fait les premiers pas vers vous : n'allez pas devenir trop fier, au moins.

— Dieu m'en garde, bonne mère ! car cette

prévenance du marquis Ottavio, à qui la dois-je? Au nom si honorable que j'ai le bonheur de porter, — répond Alexis en regardant son père, au moment où le domestique introduit Ottavio.

II

Ottavio se présente avec une parfaite bonne grâce, et, s'adressant à madame Borel, après avoir salué le banquier :

— Vous voudrez bien m'excuser, madame, si, m'autorisant du voisinage, et surtout de la cordialité que m'a témoignée hier au soir M. Alexis, je prends la liberté de me présenter chez vous ; je désirerais vivement continuer, avec monsieur votre fils, des relations déjà si heureusement commencées.

— Vous ne pouviez, monsieur, nous faire un

plus grand plaisir, à mon mari, à moi et à mon fils. Je regrette seulement qu'il n'ait pas prévenu votre aimable visite, — répond madame Borel; — mais ce que je vous assure, monsieur, c'est qu'Alexis désire, non moins vivement que vous, continuer des relations dont nous sommes si flattés.

— Après ce que vient de vous dire ma mère, monsieur Ottavio, je n'ai plus qu'à vous tendre la main, — reprend Alexis avec la franchise ingénue de son caractère.

Et il offre sa main au jeune marquis; celui-ci la serre affectueusement, en disant :

— C'est la main d'un ami qui serre la vôtre, monsieur Alexis; car ce titre d'ami, je prétends le mériter. Il existe entre nous déjà tant de motifs de sympathie et de rapprochement! tous deux nous idolâtrons notre mère, tous deux nous sommes glorieux de notre père, et, au sujet du mien, je n'oublierai jamais les paroles que vous lui avez adressées hier, et dont il a été si touché.

— Ah! monsieur, vous avez comblé les vœux d'Alexis en lui faisant l'honneur de le présenter à M. le duc della Sorga, — reprend M. Borel.—Hier matin, en apprenant que M. le duc devait se trouver à la soirée de M. Wolfrang, mon fils nous disait que l'un des jours les

plus heureux de sa vie serait celui où il pourrait contempler le héros de l'indépendance sicilienne.

— Aussi, jugez de mon bonheur, monsieur Ottavio, lorsque, grâce à vous, je me suis vu accueilli avec tant de bonté par ce héros, — ajoute Alexis; — mes vœux étaient comblés, dépassés. Ah! vous l'avez dit, vous devez être bien glorieux de votre père!

— Pardon, j'ai dit *nous*, puisque à ce sujet vous n'avez rien à m'envier, monsieur Alexis, — répond Ottavio indiquant le banquier d'un regard de déférence.

Celui-ci rougit légèrement, et, redoutant de subir de nouveau des éloges qui le torturent, il dit au jeune marquis :

— Vous m'excuserez, monsieur, si je prends congé de vous; je suis obligé de me rendre au ministère des finances.

— Un mot, de grâce, monsieur, — reprend Ottavio, — ma visite est doublement intéressée; je venais faire une proposition à M. Alexis, et j'ose espérer qu'elle vous agréera ainsi qu'à lui.

— En pouvez-vous douter, monsieur?

— Mon père et ma mère sont invités à aller ce soir à l'Opéra, dans la loge d'une personne de

nos amis; il n'y a pas de place pour moi dans cette loge, je suis obligé de prendre une stalle d'orchestre; or, si, par hasard, il n'avait pas disposé de cette soirée, et si cela ne contrariait point vos projets et ceux de madame, de passer la soirée ensemble en allant tous deux à l'Opéra...

— Avec le plus grand plaisir, monsieur Ottavio, — répond Alexis enchanté de cette offre; — j'accepte de tout cœur, si toutefois mon père et ma mère y consentent.

— Nous sommes, mon enfant, très-obligés à M. Ottavio d'avoir songé à toi, et je lui ferai à mon tour une proposition qui lui conviendra peut-être, — répond madame Borel après un moment de réflexion. — Nous venons de recevoir la permission de visiter les appartements du château de Monceaux; on accorde, paraît-il, très-difficilement ces permissions; on dit des merveilles de la collection de tableaux et d'objets d'art que renferme cette galerie; s'il convenait à M. Ottavio d'aller aujourd'hui avec toi, mon enfant, la visiter, vous passeriez ainsi la matinée et la soirée ensemble.

— Rien ne pouvait m'être plus agréable, madame, — répond Ottavio; — j'ai souvent entendu parler de la galerie de Monceaux, et je ne

saurais trouver une meilleure occasion de la voir.

— Merci, bonne mère, merci d'avoir songé à cela ! dit Alexis.

Et, s'adressant à Ottavio :

— Vous êtes libre ce matin ?

— Parfaitement, et tout à vos ordres.

— Bravo ! tu l'as dit, mère, la journée sera complète. Tu viens avec nous ?

— Non, mon enfant ; M. Ottavio voudra bien m'excuser ; j'ai quelques lettres à écrire, et je désire aller voir ce matin cette charmante madame Wolfrang, qui a bien voulu me dire, hier au soir, que je la trouverais tous les matins chez elle.

Et, répondant aux regards surpris de son fils par un sourire singulier, madame Borel, s'adressant à Ottavio :

— Quelle aimable et gracieuse femme que madame Wolfrang, n'est-ce pas ?

— Que vous dirai-je, madame ? ce matin encore, ma mère la citait comme un modèle de perfections ; l'on ne saurait faire un plus digne éloge de madame Wolfrang, à mes yeux, du moins ; car je connais la sûreté infaillible du jugement de ma mère.

— Mais je ne veux pas vous retenir plus

longtemps, monsieur Ottavio, — reprend madame Borel. — Ai-je besoin d'ajouter que nous serons toujours on ne peut plus heureux de vous recevoir, et d'espérer que votre liaison avec Alexis deviendra une véritable intimité ?.

— C'est pour moi, madame, plus qu'une espérance, c'est maintenant une certitude, — répond Ottavio tendant de nouveau la main à son nouvel ami ; — vous ne me démentirez pas, j'en suis sûr ?

— Non ! oh ! non !... Eh ! mais, tout à l'heure, en nous rendant à Monceaux, je vous dirai tout ce que j'ai le cœur, — répond Alexis en allant prendre son chapeau, tandis que M. Borel, lui remettant le pli :

— Voici la permission que tu oubliais, étourdi .

Puis, s'adressant à Ottavio, qui salue madame Borel, afin de prendre congé d'elle, le banquier ajoute :

— Je ne puis, monsieur, que me joindre à ma femme pour vous réitérer l'assurance que nous serons toujours très-flattés d'avoir l'honneur de vous recevoir.

Les deux jeunes gens sortent, bras dessus, bras dessous, et se dirigent vers le château de Monceaux.

Le banquier se rend au ministère des finances, et madame Borel, ayant demandé son châle et son chapeau, se prépare à aller faire à Sylvia une visite très-intéressée.

III

Madame Borel, en se rendant chez Sylvia, se souvint que celle-ci, la veille, lui avait présenté Francine Lambert, et crut de bon goût d'entrer un moment dans le magasin du libraire pour y voir cette jeune femme, dont la candeur et la modestie l'avaient intéressée.

Madame Borel, en passant sous la voûte de la porte cochère, aperçut M. Saturne, le portier, toujours de noir vêtu, cravaté de blanc, portant son large tablier de serge verte, et manœuvrant de son balai au seuil de la porte, en disant au

commis du libraire, avec cet accent de cérémonieuse politesse, d'une fabuleuse urbanité :

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur Bachelard, que le jeune sous-officier ne s'est pas représenté ici depuis qu'il a été... reconduit jusqu'à la porte par les gens de mon honoré maître.

— C'est étonnant, — répond Bachelard, — c'est fort étonnant !

— C'est absolument comme j'ai eu l'avantage vous le dire.

— Et mademoiselle Antonine Jourdan n'est pas sortie ce matin ? — continue le commis toujours curieux et interrogeant. — Et ce vieux décoré à moustaches grises, qui vient si souvent voir cette chanteuse, n'a point paru non plus ce matin ? Il paraît qu'il a été la cause de l'algarade d'hier au soir, et que ce forcené sous-officier a reproché à la chanteuse d'être entretenue par ce vieux roquentin. Quelle horreur ! hein ! monsieur Saturne? Qui aurait jamais cru que la chanteuse était capable d'indignités pareilles? Et c'est, la malheureuse, au vu et au su de toute la maison, et même de tout le quartier; car je suis allé ce matin chez le marchand de vin, la fruitière et l'épicier, raconter l'algarade d'hier au soir. Tout le monde sait maintenant que la

chanteuse est une pas grand'chose ; d'aucuns même disent une rien du tout !

— Il m'est imposible d'entendre patiemment accuser l'une des honorables locataires de cette maison d'être...

— Père Saturne, voulez-vous que je vous confie un grand secret, à la condition que vous m'en confierez un autre?

— Bien obligé.

— C'est égal, je ne suis pas intéressé, vous me rendrez ça quand vous voudrez ; je vas toujours vous dire mon secret...

— Gardez-le pour vous.

— Impossible! il m'altère, il m'étrangle !... tant plus je le dis, tant plus j'ai soif de le dire.

— Ah! vous appelez cela un secret?

— Parbleu! c'est toujours un secret pour ceux qui l'ignorent.

— Mais, encore une fois...

— Figurez-vous qu'hier, dans la journée, M. Lambert m'envoie pour une commission au grenier, où il a des caisses de livres ; bien ! je fais ma commission ; très-bien ! Je redescendais du grenier et j'étais à moitié de l'escalier du quatrième lorsque j'entends s'ouvrir la porte de la chanteuse ; alors, naturellement, je m'arrête afin de voir qui est-ce qui sort de chez elle.

— Ah! vous trouvez cela naturel d'être toujours à épier les uns et les autres?

— C'est naturel, puisque c'est dans ma nature, père Saturne. Donc, je m'arrête à la moitié de l'escalier; j'avance la tête par-dessus la rampe avec précaution, et qu'est-ce que je vois?... Devinez...

— Je ne suis point devin, monsieur, et je vous prie de...

— Eh bien, si vous ne voulez pas deviner la chose, je vas vous l'apprendre: je vois donc la chanteuse qui avait reconduit le vieux décoré jusqu'au seuil de la porte, embrasser ce grison et lui dire (ici, Bachelard prend une voix de fausset): « Adieu, à demain; tu me le promets, mon vieux loulou? » Et le grison de répondre (ici, Bachelard prend une grosse voix): « A demain, sois tranquille, ma bichette chérie! » Mais ce n'est pas tout, et vous allez frémir, père Saturne! Figurez-vous que...

— Monsieur Bachelard!

— Eh bien, quoi donc, père Saturne?

— Je comprends tout maintenant.

— Comment?

— La cause du scandale d'hier au soir, c'est vous.

— Moi!

— C'est comme j'ai à la fois le vif désagrément et l'honneur de vous le dire.

— Vous rêvez, monsieur Saturne.

— Je vous ferai observer que je jouis de toute la lucidité de mon entendement et de ma mémoire. Hier au soir, vous étiez sous la voûte de la porte cochère, lorsque ce sous-officier est entré. Vous voyant nu-tête et devant croire que vous apparteniez à la maison, il vous a demandé si ce n'était point ici que demeurait mademoiselle Antonine Jourdan.

— Sans doute.

— Vous lui avez répondu : « Oui, monsieur; je puis vous donner tous les renseignements possibles sur cette demoiselle; je suis de la maison. »

— C'est encore vrai ; mais...

— J'entendais cet entretien du seuil de ma loge ; j'allais même vous faire remarquer, avec convenance mais fermeté, que vous empiétiez sur les fonctions dont j'ai l'honneur d'être revêtu en qualité de concierge, et que j'ai la prétention de remplir à la satisfaction de messieurs les locataires; j'allais, dis-je, protester contre cet empiétement, lorsque vous avez emmené ce sous-officier dans la rue.

— Et puis ?

— Monsieur Bachelard !

— Monsieur Saturne ?

— Dix minutes après que vous aviez emmené ce sous-officier dans la rue, il passait devant ma loge comme un ouragan, au point que je n'ai pas eu le loisir de lui demander où il allait. Il s'est précipité en courant vers l'hôtel de notre honoré maître ; le reste n'est que trop connu. Ce sont donc vos suppositions indécentes — le mot est dur, mais la vérité m'oblige à l'articuler — ce sont donc vos suppositions indécentes, au sujet des visites de ce vénérable vieillard à cette respectable demoiselle, qui, indiscrètement communiquées par vous au jeune militaire, l'ont exaspéré.

Le concierge, apercevant alors madame Borel, s'interrompt et salue jusqu'à terre la femme du banquier.

Celle-ci, reconnaissant le commis, qu'elle voyait souvent sur le seuil du magasin, lui dit :

— Madame Lambert est-elle chez elle ?

— Tiens, madame vient donc chez nous ? demanda Bachelard surpris. — C'est pour la première fois que madame...

— Je vous prie de me dire si madame Lambert est chez elle, — reprend madame Borel. — Peut-elle me recevoir un instant ?

— Un instant? En ce cas, madame ne compte donc pas faire une longue visite à ma bourgeoise ? — réplique le commis, tandis que M. Saturne, outré de la curiosité de cet indiscret, lève les yeux au ciel avec douleur.

Madame Borel, plus divertie que choquée des questions de Bachelard, sort de dessous la voûte de la porte cochère, et répète en souriant :

— Je vous demande si madame Lambert est chez elle, et si elle peut me recevoir?

— Pourquoi donc la bourgeoise ne recevrait-elle pas madame? Est-ce qu'il y aurait des raisons pour que... ?

— Allons, décidément, c'est une gageure. Ce garçon est très-amusant, — se dit madame Borel, tandis que Bachelard, marchant aux côtés de la femme du banquier, qui se dirigeait vers la porte du magasin, continue avec volubilité :

— Madame avait sans doute prévenu de sa visite ma bourgeoise; car elle s'est habillée dès le matin et a mis sa belle robe de soie vert-pomme, un joli bonnet que je lui vois pour la première fois, et des bottines neuves, sans compter qu'elle a l'air tout drôle et tout inquiet. La servante m'a dit que la bourgeoise n'avait rien mangé à déjeuner, et qu'elle s'informait toujours de l'heure.

Madame Borel avait atteint en quelques pas le magasin du libraire, ne prêtant aucune attention au flux de paroles du commis, lesquelles prouvaient, d'ailleurs, à quel effrayant degré d'investigation peut atteindre la curiosité, Bachelard ayant poussé la minutie de ses observations jusqu'à remarquer que Francine Lambert avait chaussé, ce jour-là, *des bottines neuves!*

Lorsque madame Borel entra dans le magasin du libraire, celui-ci se tenait debout près du comptoir, où sa femme était assise, vêtue avec une recherche d'élégance inaccoutumée, ainsi que l'avait observé le commis.

La charmante figure de Francine, légèrement pâlie par l'insomnie, révélait les perplexités que lui causait la pensée du rendez-vous accordé par elle la veille à M. de Luxeuil.

Ainsi que toute femme encore sensible à la voix du devoir, si affaiblie qu'elle soit, madame Lambert, voyant avec une secrète angoisse approcher l'heure du rendez-vous, devait, jusqu'au dernier moment, hésiter devant une démarche dont elle ne se dissimulait pas les funestes conséquences.

M. Lambert, malgré sa confiance aveugle dans sa femme, a d'abord été assez surpris de la voir si matinalement habillée avec élégance, et, re-

marquant en elle une sorte d'agitation fébrile et d'inquiétude trahie par ses fréquentes et involontaires informations au sujet de l'heure qu'il était; M. Lambert, incapable de dissimulation, n'ayant pas caché à sa femme l'étonnement que lui causaient ces diverses circonstances, avait loyalement ajouté foi aux explications suivantes, fort plausibles, d'ailleurs, à lui données par Francine.

Elle s'était, dès le matin, vêtu avec plus de soin que de coutume, parce que madame Wolfrang et madame Borel, ayant bien voulu, la veille, lui promettre de venir la voir, pouvaient lui faire leur visite le jour même; aussi avait-elle voulu être habillée convenablement pour recevoir ces dames. Enfin, l'embarras qu'elle éprouvait à la pensée de ces visites, elle, modeste femme d'un libraire et si peu façonnée au monde, lui inspirait une sorte d'inquiétude; aussi s'informait-elle souvent de l'heure, dans l'appréhension que lui causait *la corvée* dont elle était de moment en moment menacée.

Ces raisons, nous le répétons, fort plausibles même pour un homme défiant, furent et devaient être complétement acceptées par la loyale crédulité du libraire; seulement, il reprocha paternellement à Francine de regarder comme *une*

corvée la visite de ces dames, qui lui témoignaient un si bienveillant intérêt.

La présence de madame Borel dans le magasin du libraire devait donner à celui-ci plus de créance encore aux adroits mensonges de sa femme, en les justifiant par un fait prévu par elle.

Ainsi le souffle impur d'un amour coupable avait fait éclore en une nuit dans l'âme de Francine, longtemps ingénue et d'un esprit assez borné, une astuce assez perfidement habile, pour en imposer, même à un homme moins généreusement confiant que son mari.

Indigne perversion du cœur et de l'intelligence, si souvent et si joyeusement chantée sur ce thème varié à l'infini : *Comment l'esprit vient aux niaises!*

IV

M. Lambert, à l'aspect de madame Borel entrant dans le magasin, avait dit tout bas à sa femme, faisant allusion à ces visites qu'elle prétendait redouter comme une *corvée* :

— Vos prévisions ne vous trompaient pas, chère enfant, voici une visite; du moins, vous n'aurez pas fait en pure perte une si jolie toilette. Allons, du courage!

Puis, faisant quelques pas au-devant de la femme du banquier, M. Lambert lui dit en s'inclinant :

— Combien nous sommes flattés, madame, de la peine que vous avez prise de venir nous voir ! Mais, si vous le voulez bien, nous monterons à notre entre-sol.

— Pas du tout, je m'assoirai là, près de madame Lambert, si vous le permettez, — répond la femme du banquier prenant place au comptoir, à côté de Francine, qui s'était levée. — Je vous le demande en grâce, ne vous dérangez pas, — ajoute madame Borel obligeant avec une cordiale familiarité Francine à se rasseoir. — Je préfère rester ici, près de vous, chère madame.

— Vous, madame, dans un comptoir ? — dit en souriant le libraire. — Vous, la femme de M. Borel, le banquier millionnaire ?

— Est-ce que le bureau de mon mari n'est pas aussi un comptoir ? — répond gaiement madame Borel. — Il vend de l'argent, vous vendez des livres, monsieur Lambert ; où est donc la grande différence entre ces deux négoces ? Et, s'il y a une différence, n'est-elle pas toute à votre avantage ?

— Comment cela, madame ?

— Mon mari vend de l'argent, et rien en soi n'est bête comme l'argent... tandis que vous vendez des livres, produits du génie... Tirez-

vous de là, si vous pouvez, monsieur Lambert.

Et madame Borel, s'adressant à Francine :

— Voilà pourquoi, chère madame, entre femmes de marchands, ainsi que nous le sommes, vous et moi, l'on agit sans cérémonie. Promettez-moi donc qu'à l'avenir il en sera toujours ainsi, n'est-ce pas ?

— Vous l'exigez avec tant de bonté, madame, qu'il me faut bien vous le promettre, quoique je sois confuse, en vérité, de vous recevoir ici, — répond madame Lambert au moment où Bachelard dit au libraire :

— Monsieur, est-ce que vous désirez toujours un cabriolet?

— Quoi! vous n'êtes pas encore allé le chercher? Il y a un quart d'heure que je vous en ai donné l'ordre !

— Oui, monsieur, et j'y courais lorsque j'ai rencontré madame, qui m'a demandé si la bourgeoise était visible; alors, j'ai cru devoir...

— Allez tout de suite chercher cette voiture et prévenez le cocher que je le prends à l'heure pour aller au delà de Saint-Denis.

— Tiens, monsieur va donc à Saint Denis et même plus loin que Saint-Denis? En ce cas, à quel endroit monsieur va-t-il? car il faut que je...

— Faites ce que je vous commande, — dit le libraire avec sa mansuétude habituelle — Épargnez-moi vos bavardages, sempiternel questionneur.

— Mais, monsieur, pour dire au cocher où vous vous rendez, il faut bien que je le sache.

— Allez chercher ce cabriolet et pas d'observations, — répond le libraire à Bachelard, qui sort du magasin.

Madame Borel et Francine s'étaient entretenues à demi-voix pendant le dialogue du commis et de son maître.

Celui-ci, s'adressant à la femme du banquier :

— Pardon, madame, j'ai le malheur d'avoir pour commis le plus insupportable bavard et le plus incorrigible curieux qui ait jamais mis à l'épreuve la patience d'une créature humaine. Il possède, il est vrai, une qualité capitale à mes yeux : une probité à toute épreuve; cependant, — ajoute le libraire avec un accent d'indicible bonté, — comme ce malheureux-là, grâce à ces deux défauts, ne serait, je le crains, gardé nulle part et tomberait dans une cruelle détresse, je ne puis me résoudre à le renvoyer; il sait cela, et voyez s'il abuse de ma tolérance !

— Entendez-vous votre mari, chère madame

Lambert ? Il nous dit comme la chose la plus simple du monde qu'il se résigne à souffrir des défauts de ce garçon, tout bonnement, parce que d'autres n'auraient pas une patience égale à la sienne.

— Eh bien, madame, qu'y a-t-il donc d'extraordinaire dans mes paroles?

— Il le demande, et il est sincère, remarquez bien ceci, chère madame Lambert, — dit madame Borel.

Puis, s'adressant au libraire :

— Mais vous êtes d'une bonté adorable, monsieur; mais il n'y a rien de plus touchant que cette indulgence de votre part pour des défauts dont vous souffrez, persuadé que tout autre que vous renverrait ce garçon, qui se trouverait alors sans place... Mais, je vous le répète, monsieur, vous êtes d'une mansuétude angélique; tant pis pour vous si vous ne le savez pas !

Et, se tournant vers Francine, madame Borel ajoute :

— Mais nous le savons, nous autres, n'est-ce pas, chère madame ?

— Oh ! oui, madame; il n'y a pas de cœur au monde meilleur que celui d'André, — répond Francine baissant les yeux, et se sentant alors si douloureusement tourmentée par le remords de

tromper cet homme excellent, qu'elle pense : « Non, non, je n'irai pas à ce rendez-vous. »

— A la bonne heure, madame. Je mérite l'admiration du monde, parce que je garde chez moi ce pauvre garçon, — avait dit en souriant le libraire à madame Borel. — Mais voyez combien peu les admirables actions sont récompensées : je ne puis profiter de l'aimable visite dont vous nous honorez : il me faut prendre congé de vous, madame ; j'ai à peine le temps de me rendre au château de Stains, où s'ouvre, à une heure, la vente d'une bibliothèque très-précieuse.

— Ce qui diminue un peu mes regrets, mon cher monsieur Lambert, c'est que je n'avais moi-même que très-peu de temps à vous donner. C'est un simple bonjour que je venais, en passant, offrir à votre aimable femme. Ceci ne compte pas pour une visite, je vous prie de le croire.

En ce moment, le cabriolet que Bachelard est allé querir, et dont il descend, s'arrête devant la porte du magasin.

Madame Borel s'est levée du comptoir, ainsi que Francine.

Celle-ci dit en rougissant à son mari et d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir :

— A quelle heure rentreras-tu, mon ami ?

— Oh ! pas avant six ou sept heures du

soir; car la vente est considérable, et les livres seront vivement disputés.

— Vous allez rapporter de là quelque trésor, monsieur Lambert, — dit madame Borel; — et, tout ignorante que je suis en bibliographie, je viendrai admirer votre conquête.

— Ah! madame, puissiez-vous dire vrai, au sujet de mes conquêtes! Le catalogue fait mention de plusieurs elzévirs à grandes marges, d'un prix inestimable; je suis résolu à les pousser à outrance et à...

Mais, s'interrompant et souriant, le libraire reprend :

— Pardon, madame, j'oubliais, dans mon ardeur de bibliophile, qu'en vous parlant d'elzévirs, je vous parle à peu près hébreu.

Et, baisant sa femme au front, M. Lambert ajoute:

— Adieu, chère enfant.

— Adieu, mon ami; reviens le moins tard possible.

— Aussitôt après la vente, je repartirai, — dit M. Lambert.

Et, saluant la femme du banquier, afin de prendre congé d'elle :

— Madame, je vous présente mes respects.

— Ah! mon ami, j'oubliais, — dit soudain

Francine semblant se rappeler un souvenir, — est-ce que tu as renfermé la clef du grenier qui te sert de magasin ?

— Oui ; elle est dans le tiroir de la caisse. Mais qu'as-tu besoin de cette clef, mon enfant ?

— Je voudrais en ton absence, et pendant que notre commis garderait la boutique, aller moi-même visiter tes caisses de livres ; car notre servante m'assure que les rats font de grands ravages là-haut, — dit Francine sans rougir, sans baisser les yeux, et avec une assurance dont elle s'étonnait elle-même ; — je voudrais m'assurer qu'il n'y a rien de gâté là-haut.

— Je te remercie, chère Francine, de ton bon vouloir ; mais Bachelard, qui est encore hier monté au grenier, m'a certifié que tout était en bon ordre.

— Soit, mon ami ; mais notre commis est, tu le sais, souvent si négligent, que, par sa faute, des caisses de livres pourraient être perdues ; je préfère donc, si tu le permets, aller jeter là-haut un coup d'œil.

— Moi, négligent, madame ! — s'écrie Bachelard ; — ah ! par exemple, je...

— Taisez-vous, — dit M. Lambert d'abord assez surpris de la demande de sa femme, demande fort concevable, d'ailleurs, si Francine

eût eu l'habitude de s'occuper des soins qu'elle voulait, disait-elle, ce jour-là remplir; mais il n'en était point ainsi.

De là l'étonnement du libraire.

Cependant, après un moment de réflexion, il sourit et se dit :

— Je devine : la pauvre enfant veut, en présence de madame Borel, paraître prendre un vif intérêt à la conservation de mes livres, et faire ainsi montre de sa sollicitude de bonne ménagère. . Donnons-lui cette innocente satisfaction.

Et, allant ouvrir l'un des tiroirs du comptoir, M. Lambert y prend une clef qu'il remet à sa femme, lui disant :

— Je te sais gré, chère Francine, d'avoir songé à visiter les livres, et te suis reconnaissant de la peine que tu prendras à ce sujet.

Puis , s'adressant en souriant à madame Borel :

— Vous le voyez, madame, je possède une excellente petite ménagère.

— J'en étais persuadé d'avance, monsieur Lambert, et je suis enchantée d'avoir une preuve de plus en faveur de la sollicitude de votre aimable femme pour vos intérêts. Ainsi donc, chère madame, au revoir; et, quant à vous, monsieur Lambert, bonne et heureuse chance!

— ajoute madame Borel quittant le magasin.

— Adieu, mon ami, et ne reviens pas trop tard, — dit Francine accompagnant son mari jusqu'au seuil du magasin, et serrant la clef du grenier dans sa main brûlante.

Le libraire monte dans le cabriolet, et, du geste, fait un dernier signe d'affectueux adieu à sa femme, qui, rêveuse et le sein oppressé, revient s'asseoir au comptoir, où elle s'accoude, le front penché sur sa main, tandis que Bachelard, feignant d'épousseter les rayons, la contemple avec une attention sournoise et tenace, se disant :

— Ah ! ma bourgeoise, tu m'as accusé de négligence ! tu me payeras cela ! je me vengerai peut-être plus tôt que tu ne le penses ! Ruminons la chose : Et, d'abord, il n'y a pas plus de rats dans le grenier que sur ma main. C'est donc une manigance de la bourgeoise, pour monter seule là-haut pendant que le patron est absent pour longtemps, et que je garderai le magasin. Bon !... Ensuite, ça n'est pas afin d'aller visiter des livres au grenier que la bourgeoise a mis un si joli bonnet, sa robe de soie vert-pomme et des bottines neuves. Ah çà ! voyons donc ! est-ce que le mirliflore du second, qui a tant l'air de ne faire jamais attention à la bourgeoise lorsqu'il passe

devant le magasin, que ça me devient suspect, s'entendrait avec elle? Car, encore une fois, elle a tout ce qu'il faut pour attirer l'œil. Or, en affectant de ne jamais la regarder, le mirliflore pourrait bien jouer une frime... Ce qu'il y a de sûr et certain, ma bourgeoise, c'est que je ne te perdrai pas de vue d'une seconde pendant l'absence du patron. Ah! tu m'as accusé de négligence, toi! Bon! bon! tu me payeras cela!

— Bachelard, — dit Francine sortant de sa rêverie, et d'une voix oppressée, — quelle heure est-il?

— Voilà encore qu'elle demande l'heure. Évidemment, elle attend quelqu'un ou quelque chose, — pensait Bachelard.

Et il répond tout haut en tirant sa montre, qu'il consulte :

— Madame, il est midi moins un quart.

— Encore deux mortelles heures à attendre! — se disait Francine. — Irai-je à ce rendez-vous?... irai-je?

Madame Borel, ayant quitté le magasin du libraire, se dirigea vers l'hôtel du fond du jardin, afin de rendre visite à Sylvia.

V

Madame Borel avait l'usage du monde; elle n'ignorait pas que l'intimité seule pouvait autoriser une visite aussi matinale que celle qu'elle rendait à Sylvia; mais, accueillie la veille par celle-ci avec une affabilité parfaite, madame Borel devait compter sur l'indulgence de la jeune femme pour cette légère infraction aux règles du savoir-vivre.

Tranquillin se trouvait sous le péristyle de l'hôtel, lorsque la femme du banquier monta les marches du perron.

L'intendant s'empressa de descendre au-devant d'elle, et, apprenant qu'elle désirait voir Sylvia, il répondit :

— Si madame veut se donner la peine d'entrer au salon, je vais faire demander à mon honorée maîtresse, qui est dans son atelier, si elle peut recevoir madame.

Ce disant, Tranquillin précède madame Borel sous le péristyle, dit quelques mots à un domestique qu'il rencontre dans le vestibule, introduit au salon la femme du banquier ; puis, s'inclinant cérémonieusement devant elle :

— Si madame veux prendre la peine d'attendre ici quelques instants, elle saura bientôt si mon honorée maîtresse, que l'on est allé prévenir à son atelier, peut avoir l'avantage de la recevoir.

— Un mot, de grâce, — dit madame Borel à l'homme de confiance, qui, après un nouveau salut, se préparait à quitter le salon, — J'ai une question à vous adresser, si, toutefois, elle n'est pas indiscrète.

— Je suis aux ordres de madame.

— Vous venez de parler deux fois de l'*atelier* de madame Wolfrang ; qu'est-ce donc, je vous prie, que cet atelier ?

— C'est l'endroit où mon honorée maîtresse et

mon honoré maître peignent leurs tableaux et modèlent leurs statues.

— Comment ! reprend madame Borel profondément surprise, quelles statues ? quels tableaux ?

— Dame ! — répond naïvement Tranquillin, — des statues et des tableaux dans le goût de ceux que madame voit ici.

Et l'homme de confiance désigne d'un geste circulaire plusieurs tableaux suspendus aux boiseries du salon et deux statues de marbre demi-nature, placées sur des socles d'ébène dans les angles du salon.

Ces objets d'art eussent suffi, par leur perfection, à assurer la renommée d'un grand artiste.

Madame Borel, qui, dans son hôtel de Lyon, possédait de véritables richesses en peinture et en sculpture, devait à l'habitude de contempler depuis longtemps ces chefs-d'œuvre une sûreté de goût et d'appréciation incontestable ; elle fut donc parfaitement à même d'apprécier le rare mérite des œuvres de Wolfrang et de Sylvia, œuvres que, la veille, elle n'avait pas eu le loisir d'examiner attentivement, et qu'elle contemplait alors avec une admiration croissante, allant des statues aux tableaux, et revenant des tableaux aux statues, en disant à demi-voix :

— C'est incroyable ! je ne connais rien, dans

l'école française moderne, de supérieur à ce que je vois ici.

En ce moment, un domestique entre et dit à Tranquillin :

— Madame va descendre ; elle prie madame Borel de vouloir bien l'attendre pendant quelques minutes.

Puis le domestique sort.

— Madame, — reprend Tranquillin s'adressant à la femme du banquier, qui, absorbée dans la contemplation des objets d'art, n'avait fait nulle attention aux paroles du serviteur, — mon honorée maîtresse vous prie de vouloir bien l'attendre pendant quelques instants.

— Mais, votre honorée maîtresse et votre honoré maître sont donc aussi de grands peintres, de grands sculpteurs, monsieur Tranquillin ? — s'écrie madame Borel avec une sorte de stupeur. — C'est à n'y pas croire !

— De vrai, madame, mon honoré maître et mon honorée maîtresse ont, comme cela, une foule de petits talents.

— De petits talents! Quoi ! non contents de chanter, l'une comme madame Malibran, l'autre comme Rubini, ils sculptent comme Pradier, ils peignent comme Ingres et Ary Scheffer ! Sans compter qu'hier au soir j'ai entendu M. Wolfrang

parler finance comme mon mari, parler médecine comme un médecin, et répondre à M. de Saint-Prosper, au sujet de l'alimentation des enfants; causer de chevaux avec M. de Luxeuil en connaisseur émérite, et confondre par sa science le bibliographe M. Lambert, le libraire!

— Ce n'est rien que cela, madame ; ce n'est rien du tout que cela.

— Que voulez-vous dire?

— Peuh! mon honoré maître et mon honorée maîtresse en font bien d'autres, allez, madame.

— Comment! ils en font bien d'autres?

— Ah! si vous les voyiez jouer la comédie!

— Ils jouent la comédie?

— Et la tragédie, madame, et la tragédie!

— La tragédie aussi?

— Il faut les voir dans *Roméo et Juliette*, drame traduit pareux envers, d'après Shakespeare.

— Ils sont aussi poëtes?

— Ils font un peu de tout; mais, pour en revenir à la comédie, mon honorée maîtresse, la, sans flatterie, égale, si elle ne la dépasse point, mademoiselle Mars dans le rôle d'Elvire du *Misanthrope*. Quant à mon honoré maître, dans le rôle d'Alceste, il est véritablement inimitable, madame!

— Est-ce que je rêve? — dit madame Borel ajoutant foi à la sincérité de Tranquillin.

Les preuves que la veille elle avait eues des dons si divers de Wolfrang et de Sylvia rendaient et devaient rendre croyables les affirmations de l'intendant à l'endroit de la multiplicité des talents de ses maîtres.

— Ce dont je suis confondue, ce n'est point la diversité des heureuses aptitudes de M. et madame Wolfrang, — reprit madame Borel; — car quelques personnes, en petit nombre, il est vrai, sont assez richement douées pour obtenir à la fois de certains succès dans les arts, dans les lettres, et posséder, en outre, des connaissances presque universelles; mais ce qui me confond, ce qui touche au prodige, c'est qu'il ne s'agit pas ici de talents d'amateurs. Ces tableaux, ces statues sont dignes de grands maîtres! Et, hier, j'ai entendu M. Wolfrang et sa femme chanter comme les plus grands artistes!

— Eh bien, madame, tout cela n'est rien.

— Ah çà! mon cher monsieur Tranquillin, vous voulez m'en donner à garder.

— Ah! madame, madame!

— Non, pardon... Après tout, je n'ai plus le droit de m'étonner de quoi que ce soit. Quels sont donc encore les autres mérites de vos maîtres?

— Ah! madame, si vous saviez comme ils montent à cheval! c'est un charme! Qui n'a point vu mon honorée maîtresse à la chasse, en habit d'amazone, n'a rien vu; et, quant à la nage, ils défieraient les tritons et les naïadés; et quant, à la danse, ah! madame, il y a une certaine danse grecque, la *pyrrhique*, ah! madame!

— Eh bien?

— Dans cette pyrrhique-là, mon honorée maîtresse et mon honoré maître semblent être descendus de quelque bas-relief antique. Quelle chaste grâce chez l'une! quelle noblesse chez l'autre! Quoi d'étonnant? Mon honoré maître excelle dans les exercices du corps; il est non-pareil pour faire des armes, tirer le pistolet, lutter. Oh! quant à la lutte, vous diriez un gladiateur de la vieille Rome. Il a vaincu, l'an passé, Hermann et Stolkhausen, les deux plus fameux champions de la Suisse allemande, et ce n'est pas peu dire assurément; et pourtant, madame, tout cela n'est encore rien.

— Cette fois, par exemple, vous vous moquez du monde, monsieur l'intendant, — s'écrie madame Borel.

Puis, se ravisant :

— Non; poursuivez, mon cher monsieur Tranquillin; je suis on ne peut plus curieuse de

vous entendre, surtout si vous pouvez me convaincre que tout ce que j'admire chez vos maîtres n'est rien auprès de ce qui me reste à admirer en eux.

— J'ai dit cela, madame, selon mon petit jugement.

— Soit ! je vous écoute.

— Peut-être me trompé-je en regardant comme extraordinaire une chose qui...

— Enfin, voyons.

— Combien pensez-vous, madame, que mon honoré maître et mon honorée maîtresse puissent gagner par jour ?

— Plaît-il ? — dit madame Borel ébahie. — Gagner par jour ?... gagner quoi ?...

— Dame ? de l'argent.

— Gagner de l'argent ? de quelle façon ?

— En pratiquant un métier manuel.

— Je ne sais vraiment ce que vous voulez dire, monsieur Tranquillin ; quels métiers manuels ?

— Ceux que possèdent mon honoré maître et mon honorée maîtresse.

— En voilà bien d'une autre ! — s'écrie madame Borel abasourdie. — Ils ont un métier ?

— Excellent.

— Monsieur et madame Wolfrang exercent

un métier manuel ! Mais c'est inouï ! mais c'est à n'y pas croire !

— Eh ! eh ! madame, vous le voyez, mon petit jugement ne me trompait point lorsque je vous affirmais que ce que vous saviez de mes honorés maîtres n'était rien auprès de ce que vous ignoriez.

— Je l'avoue. Ne fût-ce que le contraste de cette pensée que vos maîtres, l'un si grand seigneur, l'autre si grande dame, ont exercé un métier manuel, ce contraste me semble, en effet, extraordinaire.

— Et il y a, madame, quelque chose de plus extraordinaire encore.

— Qu'est-ce donc?

— Mes honorés maîtres, en travaillant à leur tâche dix heures par jour comme leurs camarades, ont gagné les plus fortes sommes qui se soient gagnées de mémoire d'artisan ; la perfection de leur ouvrage était sans pareille dans ces corps de métiers. C'étaient de véritables *chefs-d'œuvre,* ainsi que l'on disait autrefois dans les confréries d'artisans.

— Travaillé à leur tâche avec leurs camarades ! — répète madame Borel de plus en plus abasourdie, et réellement, ainsi que le lui avait prédit Tranquillin, plus stupéfaite encore peut-

être de ce dernier don qu'elle ne l'avait été des autres, quoiqu'il fût cependant beaucoup moins extraordinaire.

Mais le point de vue du contraste causait, si cela se peut dire, cette illusion d'optique dans le jugement de madame Borel, qui reprit :

— Mais, à vous entendre, l'on croirait que vos maîtres ont travaillé de leur métier avec des artisans ?

— L'on croirait? Mais il faut le croire, madame, c'est la pure vérité.

— Eux! M. et madame Wolfrang ? ils ont travaillé de leur métier avec d'autres artisans?

— Certainement, pendant plusieurs mois consécutifs : mon maître, en sa qualité d'ouvrier horloger; ma maîtresse en sa qualité de tisseuse d'étoffes de soie à fleurs. Eh bien, madame, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, travaillant à leur tâche pendant dix heures, ni plus ni moins que leurs camarades d'atelier, mon honorée maîtresse a gagné, pendant ces mois-là, en moyenne, *cinq francs trente-sept centimes* par jour, et mon honoré maître, *seize francs quarante huit centimes ;* ce qui, de mémoire d'artisan, ne s'est jamais vu, — s'écrie Tranquillin triomphant ; — non, madame, jamais, au grand jamais !

— Monsieur Tranquillin, je...

— Non, madame, au grand jamais ! — répète l'homme de confiance dans son enthousiasme ; — et les plus habiles ouvriers et ouvrières, camarades d'atelier de mes honorés maîtres, ont reconnu que ceux-ci n'avaient pas d'égaux dans la perfection de leur travail ; non, madame, pas d'égaux !

— Je vous crois ; mais...

— Et ils ont offert, en témoignage d'admiration et de confraternité, une navette d'honneur à ma maîtresse, et un *tour* d'honneur à mon maître ; oui, madame, un tour et une navette !

— Mais, mon bon monsieur Tranquillin, calmez-vous, je ne conteste pas le fait.

— Tour et navette honorifiques, madame, et vous pouvez les voir exposés dans le grand salon sous un globe de cristal ; car ce tour et cette navette font l'orgueil de mes maîtres !

— Mais, encore une fois, je ne nie point ce fait si extraordinaire ; seulement, je l'avoue, il me surprend au delà de toute expression.

Et madame Borel ajoute avec l'empressement de la plus ardente curiosité :

— Mais, enfin, qu'est-ce donc que vos maîtres ?

— De bien bonnes gens, madame, — répond

Tranquillin reprenant son calme habituel; — il n'est point de meilleurs maîtres.

— Je n'en doute pas; mais, par leurs manières, ils appartiennent au plus grand monde.

— Eh! eh! — fait Tranquillin se rengorgeant, — ils sont, de vrai, d'assez bonne compagnie, oui, oui, d'assez bonne compagnie, mes honorés maîtres...

— Par leur fortune, ils appartiennent aux classes riches?

— Eh! eh! madame, l'argent ne leur manque point.

— Par leurs talents hors ligne, ils marchent de pair avec les artistes les plus éminents dans tous les genres.

— Eh! eh! ils ont, en effet, quelque petit mérite.

— Et cependant, confondus avec de simples artisans, ils ont travaillé à ces métiers où ils excellent?

— Mon Dieu, oui.

— C'est inimaginable, incompréhensible!

— Peuh! sans doute, au premier abord, il en paraît ainsi; et puis, voyez-vous, l'on s'y habitue, et, sur ma foi, mes honorés maîtres me font l'effet de personnes fort naturelles.

—Ils doivent être Français, j'en suis sûre; car

ils parlent notre langue sans le moindre accent !

— Ils parlent l'anglais et l'italien pareillement, madame, et pareillement la langue allemande.

— Je ne m'étonne plus de rien ; mais ce nom de Wolfrang est allemand, celui de Sylvia est italien ; est-ce que telle serait l'origine de vos maîtres ?

— Je vais vous dire, madame ..

— Voyons, voyons !

— Je vais vous dire, madame, — reprend Tranquillin, — mon honoré maître s'appelle aussi *William*, et aussi *Edmond*, et aussi *Paoli;* de même que mon honorée maîtresse s'appelle *Sylvia, Kettly, Harriet* et *Adolphine.*

— Mais ce sont là des noms de baptême ! — dit impatiemment madame Borel, de qui la curiosité était surexcitée presque jusqu'à l'indiscrétion par les réponses évasives de Tranquillin. — Quel est, en un mot, le nom de famille, et quelle est la naissance de vos maîtres ? Elle doit être illustre, si l'on en juge d'après leurs grandes manières.

— Dame !... de même qu'elle doit être fort obscure, si l'on en juge d'après l'habileté de mes maîtres, l'un comme artisan horloger, l'autre comme tisseuse d'étoffes de soie, — ré-

pond Tranquillin, avec ce mélange de bonhomie et de finesse qui le caractérisait.

Et, voyant entrer en ce moment Sylvia dans le salon, il s'incline devant madame Borel en disant :

— Voici mon honorée maîtresse.

L'homme de confiance salue et sort, laissant ensemble Sylvia et la femme du banquier.

VI

Les révélations de Tranquillin avaient un moment fait oublier à madame Borel l'objet de la visite qu'elle rendait à Sylvia : — la supplier d'être l'ange gardien d'Alexis.

Cette remémorance fit doublement rougir la femme du banquier de se sentir prise, pour ainsi dire, en flagrant délit de curiosité indiscrète, en raison de ses questions pressantes adressées à Tranquillin au sujet de la qualité de ses maîtres ; et elle avait trop de noblesse dans l'âme pour ne pas éprouver un léger remords

d'une indiscrétion, sinon excusable, du moins explicable, si l'on songe à ce qu'il y avait d'étrange dans les révélations de l'intendant.

Sylvia, de son côté, à la vue de madame Borel, ressentit pour elle un redoublement de sympathie, mêlé de compassion, en se rappelant les paroles de Wolfrang à elle adressées, la veille :

« M. Borel, si tendrement vénéré dans sa famille, et qui jouit de la considération universelle, a commis un acte infâme, source de son immense fortune. »

Rien ne semblait donc plus pénible à Sylvia que la situation de cette mère et de son fils, si généreusement doués, dupes de l'hypocrisie et de la bonne renommée du banquier ; aussi s'approchant de madame Borel, lui dit-elle avec l'accent d'un affectueux intérêt :

— Combien je suis heureuse de vous voir, chère madame ! et, croyez-le, ce n'est pas là de ma part une formule de banale politesse ; non, je vous l'assure, je suis heureuse, très-heureuse de vous voir, — ajoute Sylvia d'un ton tellement pénétré, que madame Borel, ne pouvant douter de la sincérité de ces paroles, est émue et répond à la jeune femme avec un demi-sourire :

— Et penser, madame, que je ne mérite pas cet aimable accueil !

— Pourquoi donc cela ?

— Parce qu'en vous attendant, madame, j'ai commis toutes sortes de vilaines indiscrétions, et que le seul moyen de réparer ce manque de convenance, inexcusable surtout à mon âge, est de vous confesser mes méfaits.

— Vous ne parlez pas sérieusement, ma chère madame Borel ?

— Si, vraiment.

— Et quelles indiscrétions avez-vous donc commises, de grâce ?

— J'ai pressé, accablé, torturé de questions à votre sujet ce pauvre M. Tranquillin, votre intendant, — répond madame Borel d'un ton demi-sérieux et demi-souriant. — Je dois cependant dire à mon excuse que ma première question, source involontaire de toutes les autres, n'avait rien de très-blâmable. M. Tranquillin m'ayant répété par deux fois que vous étiez dans votre atelier, je lui ai demandé quel atelier... C'est ainsi que j'ai su de votre intendant que vous et M. Wolfrang étiez les auteurs de ces tableaux, de ces statues, dont la rare perfection...

Et, répondant à un mouvement d'embarras de la jeune femme, madame Borel ajoute :

— Mais non, je ne blesserai pas votre modestie en vous disant ce que je pense de ces œuvres. Enfin, de questions en questions, et je dois encore ajouter à mon excuse que cet infernal M. Tranquillin irritait de plus en plus ma curiosité; car, après chaque révélation de ces dons si variés qui vous distinguent, ainsi que M. Wolfrang, votre intendant reprenait : « Eh bien, madame, ce n'est rien encore. » Enfin, c'est de la sorte, vous le dirai-je? que, de questions en questions, entraînée malgré moi par une curiosité invincible et croissante, je suis arrivée, presque à mon insu, à une regrettable indiscrétion qui, je vous l'assure, chère madame, n'est nullement dans mes habitudes. Voilà ma confession sincère; m'absolvez-vous ?

— Oui ; mais à une condition?

— Laquelle, je vous prie ?

— C'est que, dans le cas où le bon Tranquillin n'aurait pas satisfait complétement votre curiosité, vous vous adresserez à moi pour la satisfaire, ma chère madame Borel.

— Il est impossible de m'excuser avec plus de grâce et d'indulgence; mais je ne veux ni abuser, ni même user de ce que vous m'accordez : ce serait, et Dieu m'en garde! retomber dans ce maudit péché de curiosité dont j'étais si

confuse, et duquel vous m'absolvez généreusement, chère madame. Je sais en ce qui vous touche beaucoup plus que je ne voudrais savoir ; je suis, vous le voyez, punie par où j'ai péché ; car je vous l'avoue maintenant...

— Achevez, je vous prie.

— Eh bien, maintenant, vous me faites un peu peur.

— Ah ! mon Dieu ! — dit en souriant madame Wolfrang, — de quelles noires calomnies ce malheureux Tranquillin m'a-t-il donc rendue victime ?

— Ma foi, chère madame, — répond gaiement madame Borel, — grâce à votre intendant, et quoi qu'il prétende, lui, vu l'habitude de considérer ses honorés maîtres comme des personnes parfaitement naturelles, moi, n'ayant pas, ainsi que le bonhomme... *l'habitude,* puisque c'est depuis hier seulement que j'ai le plaisir de vous connaître, je ne vous regarde point comme une personne absolument naturelle.

— Vraiment ? — reprend en riant Sylvia ; — voici qui tombe dans le merveilleux.

— Il s'en faut de peu, en vérité ; car, enfin, chère madame, permettez-moi de vous le dire, vous êtes une personne fort extraordinaire, dans la meilleure acception du mot, bien entendu ; ce

qui, par parenthèse, coïncide étonnamment avec le rêve de mon fils.

— Quel rêve ?

— Le pauvre garçon, — excusez cette impertinence bien involontaire de sa part, chère madame, — le pauvre garçon vous a vue cette nuit en rêve ; vous planiez dans l'azur, une étoile au front et étendant vos belles ailes blanches.

— Quoi ! il est ainsi flatteur jusque dans ses rêves, monsieur votre fils ? — répond gaiement Sylvia ; — voyez combien les physionomies sont perfides ; au premier abord, je l'avais cru sincère et ingénu.

— Ah ! vous ne vous trompez pas, madame, je vous le jure : le cœur de mon fils est ce qu'il y a de plus candide, de plus loyal au monde ! — répond madame Borel d'une voix pénétrée, dont l'accent ému contraste si vivement avec l'enjouement de ses paroles précédentes, que Sylvia, surprise et craignant d'avoir involontairement blessé la femme du banquier dans son affection maternelle, reprend :

— Je serais aux regrets que vous vous fussiez méprise, chère madame Borel, sur ma pensée ; je plaisantais en semblant douter de la sincérité de votre fils. Mes premières impressions m'abusent rarement ; aussi je le crois

doué, ainsi que vous le dites, d'un cœur loyal et candide. Hier, mille riens, cependant significatifs à mes yeux, ont confirmé la bonne opinion que j'avais de lui.

— Ah! madame, quel bonheur est le mien en vous entendant ainsi juger mon fils! — répond madame Borel après un instant de silence.

Puis, attachant son regard attendri sur Sylvia :

— Tant de bonté de votre part devrait m'encourager, et cependant... maintenant, j'hésite...

— Vous hésitez... à quoi ?

— A vous faire connaître le véritable but de ma visite, ma chère madame Wolfrang.

— Parlez, je vous en prie.

— Je n'ose... J'éprouve à cette heure un embarras invincible. Pourtant, ce matin, rien ne me paraissait plus simple que ma démarche, parce que rien ne me paraissait plus digne de vous, madame, et de moi.

— Mais encore?...

— Je vous en conjure, pardonnez-moi d'avance, si mes paroles vous choquent en quoi que ce soit; oui, pardonnez-moi, en raison de l'inquiète sollicitude et des anxiétés qu'une

bonne mère éprouve toujours en songeant à l'avenir de son enfant.

— Que vois-je! une larme dans vos yeux ! — dit Sylvia en prenant affectueusement la main de madame Borel ; — avez-vous quelque chagrin ? J'ai peu de droits encore à votre confiance, mais...

— Non, ce n'est pas de chagrin que je pleure; mes larmes sont douces, l'attendrissement les cause.

— En ce cas, dites-moi donc l'objet de votre visite; si je puis vous être utile, disposez de moi.

— Ma demande vous semblera si étrange...

— Quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance, ma chère madame Borel ; je vous apprécie trop bien pour ne pas être certaine qu'une demande de votre part doit être honorable pour nous deux : ainsi je vous écoute.

— Vous le voulez ?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, sachez que...

Mais, s'interrompant de nouveau, la femme du banquier répond avec perplexité :

— Non, je ne puis... je n'ose .. Et Dieu sait, cependant, si le motif qui me guide est sacré !

Sylvia, de plus en plus étonnée, regardait en silence madame Borel, lorsque Wolfrang entra dans le salon.

VII

Madame Borel tressaillit de joie à la vue de Wolfrang; et, au moment où celui-ci s'approchant d'elle, la saluait, elle s'écria :

— Bénie soit votre venue, monsieur! elle m'allége d'un grand poids!

— J'en suis charmé, madame, et me félicite d'arriver si à propos, — répond Wolfrang souriant et interrogeant Sylvia d'un regard surpris. — Vous sachant ici, je désirais vous offrir mes hommages.

— Je suis certainement très-sensible à votre

courtoisie, monsieur; mais, je vous l'avoue en toute sincérité, j'ai l'odieux égoïsme d'être plus sensible encore au service que vous me rendez par votre présence, — reprend madame Borel retrouvant son assurance et sa douce gaieté. — J'avais à adresser à madame une demande des plus étranges, du moins en apparence, mais je ne sais quoi d'invincible retenait cette demande sur mes lèvres. Or, voici, monsieur Wolfrang... et non-seulement ce je ne sais quoi d'invincible m'est expliqué, mais il est vaincu, et cela, je vous le répète, grâce à votre bienheureuse présence.

— Sylvia, — dit Wolfrang en souriant, — pouvez-vous me donner le mot de cette énigme?

— Non, mon ami; moi-même, je le cherche.

— Ce mot est vieux comme le monde, et toujours nouveau; c'est le mot *amour*, — répond madame Borel avec un mélange d'enjouement et de gaieté.

Puis, voyant Sylvia et Wolfrang se regarder fort étonnés :

— Quoique je vous aie dit le mot de l'énigme, elle ne vous paraît probablement pas plus claire; je le comprends, il en doit être ainsi. Je vais donc m'expliquer sans aucune contrainte

cette fois ; car je puis vous dire, chère madame, en présence de M. Wolfrang, ce qu'en son absence je ne pouvais me résoudre à vous apprendre.

— Et qu'est-ce, je vous prie, chère madame ?

— Mon fils a le bonheur d'être passionnément amoureux de vous.

La hardiesse sereine de cet aveu de la part d'une mère, et d'une mère que la rare pénétration de Wolfrang appréciait à sa haute valeur ; enfin, cette réserve, d'une délicatesse exquise, de n'oser absolument, malgré la maternelle et sainte pureté de ses intentions, faire cet aveu à Sylvia en l'absence de Wolfrang, tandis que madame Borel n'hésitait plus en sa présence, le touchèrent profondément, ainsi que Sylvia.

Et, après un moment de silence causé par la surprise, il répondit à la femme du banquier :

— Vous ne pouviez, madame, nous donner une marque de confiance plus honorable qu'en nous parlant ainsi ; lorsque vous dites qu'Alexis (permettez-moi cette familiarité de frère aîné, car j'ai une dizaine d'années de plus que votre cher enfant), lorsque vous dites qu'Alexis a le *bonheur* d'être amoureux de Sylvia, je crois deviner votre pensée. Oui, cela est vrai, c'est un bonheur, un grand bonheur pour un adolescent de vingt ans, plein de candeur et de foi, et

doué des qualités d'Alexis, d'aimer noblement, saintement, une belle et honnête jeune femme. Un tel amour est une sauvegarde assurée contre bien des égarements, et...

— C'est à n'y pas croire! — balbutie madame Borel attendrie jusqu'aux larmes, en joignant les mains et regardant Wolfrang avec stupeur. — Cela tient du prodige ! vous lisez au plus profond de mes pensées, monsieur Wolfrang.

— En ce cas, ma chère madame Borel, je réclame ma part de la faculté prodigieuse que vous attribuez à Wolfrang, — reprend gaiement Sylvia. — Moi aussi, je lisais dans votre pensée, sans me croire douée pour cela d'une miraculeuse pénétration. Franchement, quel pouvait être votre but en nous apprenant que votre cher Alexis était amoureux de moi? Et, s'il faut vous le dire, au risque de sembler présomptueuse, je me doutais bien quelque peu de cet amour; je puis à mon tour, n'est-ce pas, vous faire cet aveu en présence de Wolfrang, et, de plus, vous avouer encore — toujours en raison de la présence de Wolfrang — que j'étais enchantée de l'impression que je causais à votre cher enfant, parce que son caractère est élevé, son cœur noble, généreux, et que mon influence ne pouvait être que bonne et salutaire pour lui.

— Ah ! madame ! quelle âme que la vôtre ! — dit la femme du banquier d'une voix entrecoupée par des pleurs d'une douceur ineffable, et baisant avec effusion l'une des mains de Sylvia ; — vous êtes le bon génie que mon pauvre enfant a vu en songe ; vous serez son ange gardien. Si vous saviez quelle respectueuse adoration vous lui avez tout d'abord inspirée ! si vous saviez quelle heureuse influence vous avez déjà sur lui, ainsi que vous le pressentiez ! Tenez, c'est à ce point que, ce matin même, dans une discussion soulevée à dessein par mon mari, qui voulait mettre à l'épreuve la délicatesse des principes d'Alexis, il nous a étonnés par son éloquence, par l'élévation de ses idées ; puis, remarquant notre surprise, il m'a dit tout bas, car son amour est si pur, qu'il m'en a fait confidence, il m'a dit tout bas :

« — Mère, je le sens, hier matin, je n'aurais pas parlé ainsi ; il me semble que, depuis que je connais madame Wolfrang, j'éprouve encore plus d'attrait pour le juste, le bien, le beau, et plus d'aversion pour le mal.

» — Mon ami, lui ai-je répondu, il faut... »

Mais, s'interrompant, madame Borel ajoute :

— Pardon madame, pardon, en vérité ; j'abuse de votre bonté, déjà si grande.

— Au contraire, rien ne m'est plus agréable que cette preuve de mon heureuse action sur votre cher enfant.

— Ne voyez-vous pas, madame, qu'ainsi vous justifiez les espérances de cette présomptueuse Sylvia, qui prétend user bel et bien de son influence sur son amoureux ? — dit en souriant Wolfrang à madame Borel.

Celle-ci poursuit ainsi :

— Puisque vous le permettez, madame, un dernier mot ; il vous peindra la candeur d'Alexis et la nature de son amour pour vous.

» — Aime madame Wolfrang comme on aime un ange du ciel, — lui disais-je encore ; — cette honorable affection te préservera des entraînements qui perdent tant de jeunes gens ; ainsi tu traverseras, en devenant meilleur encore, les années qui te séparent de l'époque à laquelle tu dois te marier ; et, si madame Wolfrang daigne s'intéresser à toi, si elle reconnaît que tu t'es toujours montré digne de son influence, peut-être te dira-t-elle un jour : « Vous êtes un noble cœur ; si j'avais » à marier une sœur ou une amie bien chère, » je l'engagerais à s'unir à vous, et j'assumerais » ainsi la responsabilité de son bonheur et du » vôtre. » Et qui sait ? ai-je ajouté. — qui sait, mon Alexis, si cet espoir ne se réalisera pas ?

» — Ah ! ma mère, — s'est écrié ce pauvre enfant, les larmes aux yeux, et transporté d'espérance, — il me semble qu'épouser une femme choisie par madame Wolfrang, ce serait encore l'aimer ! »

— Touchantes paroles, — dit Wolfrang ; — qu'en pensez-vous, Sylvia ?

— Je pense, mon ami, avec une sorte de regret, que mon influence aura bien peu à s'exercer pour conserver telle qu'elle est à présent cette aimable et excellente nature.

— Ah ! madame, ne croyez pas cela ! si vous daigniez vous intéresser à lui, vous le rendriez meilleur encore ; et maintenant vous comprendrez à quel sentiment j'ai obéi en venant, en présence de M. Wolfrang, vous faire la *déclaration d'amour* de mon fils, — dit en souriant madame Borel, quoiqu'elle eût le regard humide de joie. — Cette démarche était d'autant plus nécessaire, que le pauvre enfant serait mort à la peine plutôt que d'oser jamais vous déclarer son amour.

— Quelle sera sa joie lorsqu'il va tout à l'heure apprendre que vous lui avez épargné, madame, ce terrible aveu, et quelle joie encore en apprenant que son amour est agréé par Sylvia, et qui plus est, par moi ! — reprit gaiement Wolfrang.

Puis, redevenant sérieux :

— « Aimez Sylvia, dirai-je à Alexis, et en elle vous aimerez la vertu dans son idéal enchanteur ; aimez-la, et, comme l'a dit votre mère, vous deviendrez meilleur encore ; oui, à mesure que ce noble sentiment prendra sur vous tout son ascendant, vous grandirez à vos propres yeux, rehaussé par le dévouement, épuré par le sacrifice, dignifié par l'affection de Sylvia ; car elle aussi, vous voyant si bien mériter d'elle, vous aimera, fière de son influence sur vous, comme on l'est d'une action généreuse ; vous connaîtrez, vous bénirez alors ces trésors de puissance sereine que nous prodigue l'affection d'une charmante et honnête jeune femme, et, un jour, contemplant Sylvia presque avec adoration, vous me direz : « Je suis bien heureux ! »

— Et moi, Wolfrang, — ajoute Sylvia, — je vous dirai de lui : « De ce bonheur, il s'est rendu digne. »

Puis, souriant et s'adressant à la femme du banquier, muette d'émotion, et de nouveau profondément attendrie, la jeune femme ajoute :

— Et qui sait si, selon vos prévisions, ma chère madame Borel, nous ne marierons pas un jour M. Alexis ?

— Tenez, madame, — reprend madame

Borel après un instant de silence, — je vous l'avoue, je ne sais si je rêve ou si je veille.

— Comment cela ?

— Vos paroles, celles de M. Wolfrang, vos témoignages d'intérêt pour mon pauvre enfant, que vous ne connaissez que d'hier, me confondent de surprise, et je me demande pourquoi vous êtes tous deux si bons pour nous !

— Mon Dieu ! parce que, Wolfrang et moi, nous sommes de bonnes gens, voilà tout !

— Et puis, madame, vous vous étonnez au dernier point de ce que, n'ayant le plaisir de vous connaître que depuis hier seulement, nous vous témoignons, dites-vous, tant intérêt.

— Sans doute ; mais, du moins, ma gratitude égale ma surprise.

— Cependant, madame, vous ne nous connaissez non plus, ce me semble, que depuis hier, et vous nous donnez, à Sylvia et à moi, convenez-en, une preuve de confiance bien rare, en faisant la *déclaration d'amour* de votre cher Alexis, — ajoute en souriant Wolfrang. — Franchement, une pareille démarche, — et nous l'apprécions comme on doit le faire, nous avons tenté de vous le prouver, — une pareille démarche, auprès de personnes que vous avez rencontrées hier pour la première fois, n'est-elle

pas la preuve que l'on a en elles une foi absolue ?

— C'est vrai, et, lorsque je songe maintenant que j'ai, presque sans la connaître, osé tenter auprès de madame Wolfrang une pareille démarche, je me dis : Il faut qu'elle ait je ne sais quel charme mystérieux, inexplicable.

— Rien de plus explicable, rien de moins mystérieux, madame, — répond Wolfrang souriant et interrompant la femme du banquier. — Ce charme est l'attrait invincible qu'exercent un bon cœur, une âme généreuse.

— Vous avez raison, monsieur. Allons, je n'ai plus le droit d'être étonnée de vos touchantes bontés... Il me reste heureusement le droit d'en être reconnaissante pour mon fils et pour moi. Mais, hélas! cette reconnaissance, comment jamais vous la témoigner autrement que par de stériles paroles? Vous êtes tous deux et pour tant de raisons placés si haut... si haut ! que...

— Cette reconnaissance, vous pouvez d'abord nous la témoigner, chère madame, en nous envoyant souvent, très-souvent M. Alexis ; et, pour me servir de votre comparaison infiniment trop flatteuse, je vous promets, présente ou absente, d'être son *ange gardien*. En d'autres

termes, de le rendre si amoureux, voyez encore ma présomption! qu'il ne restera place dans son cœur pour nulle autre pensée que la vôtre ou la mienne; nous le sauvegarderons ainsi des années les plus orageuses de sa jeunesse, et un jour nous le marierons.

Puis, remarquant que la physionomie de madame Borel s'est soudain attristée, Sylvia reprend :

— Mais vous paraissez soucieuse; qu'avez-vous, de grâce?

— Hélas! dans ma folle espérance, j'oubliais d'abord que nous résidons habituellement à Lyon, bien que mon mari soit résolu à venir beaucoup plus souvent à Paris que par le passé; puis j'oubliais surtout que vous, madame, et M. Wolfrang, vous voyagez souvent, nous a-t-on dit.

— Il est vrai, Wolfrang et moi, nous sommes un peu des oiseaux voyageurs.

— Hélas! je vois l'ange gardien de mon pauvre Alexis s'envoler au loin à tire-d'ailes.

— Et la correspondance! ne la comptez-vous pour rien, madame? — reprend Wolfrang en souriant. — Ah! si vous connaissiez le style épistolaire de Sylvia!

— Quoi! chère madame Borel, — ajoute gaiement la jeune femme, — vous me faites

l'injure de croire que l'on m'aime moins absente que présente ? Je prétends bien, au contraire, m'emparer assez complétement de l'esprit de votre cher enfant pour que son amour résiste à l'éloignement, et, absente, lui écrire des lettres si affectueuses, si cordiales, qu'il les préférera peut-être encore à mon entretien. Enfin, — ajoute Sylvia d'un ton pénétré, — vous voudrez bien, chère madame, permettre à Wolfrang de vous offrir, comme gage d'amitié sincère et comme souvenir de notre entrevue d'aujourd'hui, un portrait de moi peint par lui, et si vivant, que lorsque votre cher fils verra chez vous ce portrait, il pourra croire à ma présence. Puis-je faire un plus bel éloge du talent de Wolfrang ?

— Ah ! madame ! madame ! — dit la femme du banquier avec expansion, — vous avez le génie de la bonté ; vous me rassurez sur ce que je redoutais davantage pour mon pauvre enfant : votre absence. Ainsi vous daignerez lui écrire quelquefois ?

— Non pas quelquefois, mais souvent, à la condition expresse que je recevrai de lui chaque jour une très-longue lettre.

— Une sorte de journal de sa vie, de ses impressions, de ses sentiments, — ajoute Wolfrang s'adressant à madame Borel. — Ce sera

pour Alexis une occupation de deux ou trois heures par jour; autant de pris d'abord *sur l'ennemi;* puis vous verrez, madame, quels seront les excellents résultats des épanchements de cette âme ingénue. Il élèvera plus encore sa pensée, il recherchera davantage le juste et le bien, il redoublera d'aversion pour le mal, afin de pouvoir écrire à Sylvia : « Je suis digne de votre intérêt, madame. » En un mot, il se sentira, pour ainsi dire, toujours sous les yeux de celle dont son cœur sera rempli; et ainsi échoueront ces tentatives dangereuses que la vigilance de la plus tendre des mères est souvent impuissante à conjurer; car l'amour filial, si profond qu'il soit, laisse toujours place à un autre amour, n'est-il pas vrai, madame? et, de cet autre amour, les conséquences peuvent être aussi funestes...

— Que seront heureuses les conséquences de l'amour de votre cher fils pour moi, madame Borel, vous le verrez. Or, pour nous résumer, vous direz à M. Alexis que vous m'avez fait sa déclaration en présence de Wolfrang, que, de cette déclaration, je suis très-touchée; que j'éprouve pour la noblesse de mon amoureux beaucoup de sympathie, et qu'enfin je lui donne rendez-vous ici pour demain, à une heure.

Madame Borel, de qui l'âme nageait dans une joie indicible, allait rendre grâce à Sylvia, lorsque Tranquillin, paraissant au seuil de la porte, salue révérencieusement l'assistance ; puis, s'approchant de Wolfrang :

— Que mon honoré maître me pardonne de le déranger, mais il est urgent qu'il veuille bien m'accorder quelques instants d'entretien.

— Veuillez m'excuser, madame, dit Wolfrang prenant congé de madame Borel.

Puis, s'adressant à Sylvia :

— Vous n'oublierez pas votre visite à mademoiselle Antonine Jourdan.

— Mon ami, j'irai la voir tout à l'heure, — répond Sylvia.

Wolfrang sort avec Tranquillin, laissant madame Borel fort surprise d'apprendre que Sylvia se proposait d'honorer de sa visite cette jeune fille sur laquelle pesait, depuis la veille, une accusation d'infamie.

Wolfrang, ayant fermé la porte du salon, dit à Tranquillin.

— Que me veux-tu ?

— Seigneur, ce pauvre malheureux est venu il y a un instant me trouver avec son chien ; ils sont dans une désolation à faire pitié ; ils ne doutent pas qu'après le scandale d'hier au soir, on

ne les chasse d'ici ; ils m'ont apporté le montant de leur mois de loyer courant, ajoutant qu'ils n'osaient demander la faveur de rester quelques jours de plus dans une maison dont leur indignité les faisait chasser.

— Mais je t'avais prévenu que...

— Attendez, s'il vous plaît, seigneur, attendez ; je leur ai répondu que je ne pouvais recevoir leur argent, mon honoré maître ne m'ayant jusqu'ici notifié aucun ordre d'expulsion à leur endroit ; ils se sont, à ces mots, regardés tous les deux avec un extrême étonnement, mêlé d'un soupçon de vague espérance ; puis, réfléchissant probablement que cette expulsion infaillible n'était que différée, ils ont soupiré, m'ont quitté aussi désolés qu'ils étaient venus, et ont regagné leur logis.

— Ainsi, M. Dubousquet est chez lui à cette heure ?

— Oui, seigneur.

— Il n'est venu personne offrir de louer la boutique du rez-de-chaussée, ni l'appartement vacant au premier étage ?

— Non, seigneur.

— Si, d'aventure, quelqu'un se présentait pour ces locations, ne conclus rien sans m'avertir ; tu me trouverais chez M. Dubousquet, où je vais.

— Vos ordres, seigneur, seront exécutés, — répond révérencieusement Tranquillin à son maître.

Wolfrang se rend chez le repris de justice, sonne à sa porte.

Un jappement de Bonhomme répond au bruit de la sonnette, et bientôt la porte, d'abord entrebâillée par M. Dubousquet, s'ouvre toute grande lorsqu'il a reconnu Wolfrang, devant lequel il s'incline, craintif, atterré, ne doutant plus que le propriétaire ne vienne en personne lui signifier son expulsion de la maison.

— Voulez-vous bien, monsieur, me *faire l'honneur* de m'accorder quelques moments d'entretien? demande Wolfrang d'un ton pénétré, appuyant à dessein sur ces mots *me faire l'honneur*, et s'inclinant, le chapeau à la main, devant le forçat libéré.

Celui-ci, stupéfait des paroles, de l'accent et de la physionomie de Wolfrang, où se lit l'expression d'un vif intérêt, mêlé d'une respectueuse déférence, reste d'abord muet et pétrifié.

Puis, balbutiant dans son trouble quelques paroles inintelligibles, il se hâte de précéder Wolfrang dans l'appartement, oubliant de fermer la porte extérieure, oubli que répare Bonhomme en se dressant sur ses pattes de derrière et en

appuyant celles de devant sur le battant, qui se referme.

Mais, après avoir accompli cet acte de haute intelligence, il trouve close la pièce où M. Dubousquet vient d'entrer avec Wolfrang; or, supposant que sa présence est sans doute inopportune en ce moment, puisque son maître le laisse dehors, et se résignant à cet ostracisme en chien bien appris, il se couche au seuil de la porte du salon où Wolfrang s'entretient avec son locataire.

VIII

M. Dubousquet, dominant en partie l'abasourdissement que lui causaient dans les circonstances présentes la visite de Wolfrang et les témoignages de déférence que celui-ci lui rendait, n'avait cependant pas encore complétement recouvré sa lucidité d'esprit.

Il restait debout, tandis que, sur son invitation, Wolfrang, venant de prendre place sur un fauteuil, lui disait :

— De grâce, veuillez vous asseoir.

— Ah ! monsieur, je n'oserais.

— En ce cas, vous m'obligerez à rester aussi debout.

— Ce sera donc pour vous obéir, — répond le repris de justice, s'asseyant sur le rebord d'une chaise et essuyant son front baigné d'une sueur froide, provoquée par son profond saisissement.

Wolfrang s'est pendant un moment reuceilli ; puis :

— Monsieur, vous avez pris la peine d'aller tout à l'heure chez mon intendant, afin de lui faire part de votre intention de quitter cette maison ?

— Hélas ! monsieur, il le faut bien.

— Pourquoi cela, je vous prie?

M. Dubousquet regarde Wolfrang avec stupeur, et la question qu'on lui adresse lui semble tellement inconcevable, qu'il balbutie :

— Pardon, monsieur, mais je... je... n'ai pas... bien compris... ce que...

— Je vous demande, monsieur, quelle raison vous oblige à quitter cette maison, d'où je vous verrais partir avec un vif regret?

— Ah ! mon Dieu ! — s'écrie le forçat libéré pouvant à peine croire à ce qu'il entend, quoique cependant rien ne soit plus net ni plus catégorique. — Mon Dieu ! mon Dieu !

— La visite que j'ai le plaisir de vous faire, monsieur, n'a d'autre but que de vous prier, de vous supplier de demeurer céans, parce que je m'estime très-honoré, monsieur, de vous avoir pour locataire. Les hommes de votre valeur sont rares, bien rares!

— Les hommes de ma valeur?

— Oui, certes, monsieur; et, pour mettre un terme à la suprise, très-concevable, d'ailleurs, où vous jettent mes paroles, j'ajouterai que je *sais*... — veuillez le remarquer, monsieur, je dis : je *sais* non-seulement que — quoique vous ayez été au bagne, — vous êtes un parfait honnête homme, mais encore que le sacrifice héroïque que vous avez accompli par dévouement pour votre frère... vous place aussi haut que possible dans l'estime et le respect des gens de cœur.

La stupeur de M. Dubousquet changeait de cause, mais n'en était pas moins profonde et augmentait encore.

Comment Wolfrang possédait-il ce secret, seulement connu de deux personnes : le frère défunt du repris de justice et le banquier Borel, — lesquels avaient eu ou avaient l'un et l'autre les plus graves motifs de tenir ce secret caché?

Wolfrang devine facilement la pensée actuelle de M. Dubousquet, alors plongé dans un saisissement silencieux, et il reprend :

— Il doit vous sembler incompréhensible que je sois instruit de votre dévouement fraternel? Vous vous demandez, monsieur, par quelle circonstance inexplicable ce secret est venu à ma connaissance? Je ne puis à présent vous éclairer à ce sujet; mais j'ajouterai en toute sincérité que, sachant à n'en pas douter que vous vous êtes héroïquement sacrifié pour sauver l'honneur de votre frère, victime d'un infâme abus de confiance de la part du banquier Borel, — je ne sais rien en dehors de ces deux faits principaux, j'ignore leurs détails; mais peu importent ces détails! — il me suffit de connaître l'acte qui vous élève tant à mes yeux, pour apprécier, pour admirer votre caractère, et vous offrir, si vous voulez les accepter, aussi cordialement que je vous les offre, mon amitié et mes services, si j'étais assez heureux pour pouvoir vous être utile.

Et Wolfrang, très-ému, ajoute en tendant sa main à Dubousquet :

— Laissez-moi serrer votre noble main durcie, mais non avilie, par les rudes labeurs de la chiourme, et, de ce jour, croyez que je suis à

vous, monsieur, tout à vous, et comptez sur moi en toute occasion.

— J'accepte avec reconnaissance votre amitié, monsieur, parce que je m'en sens digne et que je suis un honnête homme, — répond Dubousquet en serrant avec effusion dans les siennes la main que lui a tendue Wolfrang.

Puis, essuyant les larmes dont est baigné son visage, pour ainsi dire transfiguré depuis quelques instants, le forçat libéré, regardant alors Wolfrang en face :

— Merci, monsieur, oh ! merci ! Voici depuis beaucoup d'années la première fois qu'il m'est donné de pouvoir lever les yeux sur un homme de bien sans craindre qu'il ne détourne de moi la vue avec dégoût. Ce que je ressens là, au cœur, ne peut s'exprimer ; aussi je ne puis que vous dire encore : Merci, monsieur ! oh ! grand merci !

En effet, le regard humide du repris de justice était alors aussi franc, aussi assuré qu'il avait été jusqu'alors timide, contraint et fuyant.

Nous le répétons, Dubousquet semblait, depuis quelques instants, transfiguré ; il redressait son front toujours courbé ; sa physionomie, jusqu'alors craintive, embarrassée, dépouillait son masque d'humilité douloureuse et respirait la

loyauté, nuancée d'une bonhomie naïve, et surtout réfléchissait l'ineffable mansuétude de cette belle âme, de cette âme angélique, or pur que n'avaient pu altérer ni la souffrance, ni l'injustice du sort, ni la méchanceté des hommes, ni la fange du bagne.

Wolfrang, malgré sa connaissance du cœur humain et sa pénétrante sagacité, d'abord surpris de la soudaine transfiguration du forçat libéré, réfléchit et comprit bientôt que, se sachant en présence d'une personne convaincue de son innocence et lui témoignant un touchant intérêt, M. Dubousquet revenait à son naturel, n'étant plus sous le coup de l'appréhension que lui causait habituellement cette pensée : Si l'on découvrait qu'il était repris de justice, il inspirerait à tous mépris et horreur.

— Oh ! oui, il est doux au cœur de pouvoir regarder en face un homme de bien, sans craindre qu'il ne détourne de vous la vue avec dégoût, — répète M. Dubousquet en contemplant la noble figure de Wolfrang.

Puis, après un moment de ce silence contemplatif, il ajoute ingénument :

— Combien votre regard est bon, monsieur Wolfrang ! j'avais déjà hier été frappé de cela, lorsque je hasardai de lever les yeux sur

vous à la dérobée tant j'étais confus, troublé de votre accueil et de celui de votre dame, bienveillant accueil qui pesait sur moi cependant comme un véritable remords.

— Un remords! Et votre conscience ne vous disait-elle pas que, de cet accueil, vous étiez digne ?

— Oui ; mais ma conscience me disait aussi : « Ce monsieur et cette dame ignorent que tu es un repris de justice ; s'ils le savaient, ils te chasseraient de chez eux ; donc, en leur laissant ignorer qui tu es, tu fais mal, tu les trompes. » Voilà ce qui me met, voyez-vous, monsieur Wolfrang, toujours, toujours si mal à mon aise, lorsqu'on me témoigne quelque bonté... Il me semble que j'accepte quelque chose qui ne m'appartient pas.

— Mais, encore une fois, et votre conscience ?

— Oh ! d'elle à moi, ça va bien, ça va très-bien ; et, quand nous sommes seulement tous trois ensemble, elle, moi et mon pauvre Bonhomme...

M. Dubousquet, remarquant seulement alors l'absence de son chien, regarde surpris autour de lui ; mais le barbet ayant entendu prononcer son nom à travers la porte derrière laquelle il se tient caché, croit devoir répondre par un

léger jappement. Wolfrang l'entend et dit en souriant et se relevant à demi :

— Votre pauvre chien est resté dehors, et je vais...

— Non, non, monsieur Wolfrang, je vous en prie, — dit M. Dubousquet avec instance, et cédant à un sentiment de discrétion. — Bonhomme doit rester à la porte, je l'ai mis en pénitence.

— C'est différent, je n'insiste plus; mais vous me disiez tout à l'heure que, lorsque vous étiez seulement tous trois ensemble, vous, votre conscience et votre chien...

— Oh! alors, ça va bien ; nous nous entendons tous trois à merveille. Je suis à mon aise, comme je le suis en ce moment devant vous, parce que vous en savez autant sur moi que moi-même... Mais, dès que je suis en présence de toute autre personne, alors ma confusion, mes angoisses renaissent ; je tremble que l'on ne découvre qui je suis; ou bien, je vous le répète, lorsqu'on me témoigne quelque bonté, je me le reproche comme un larcin ; et vous allez me comprendre. Je suis, au vis-à-vis de moi-même, digne de la bonté qu'on me témoigne, me direz-vous...

— Certainement ; cette conviction doit vous suffire.

— Oh! non, non, ellle ne me suffit point; car, je le répète, celui qui me la témoigne, cette bonté, ignore que j'ai été au bagne. Mon insistance à ce sujet vous étonne, monsieur Wolfrang?

— Oui, ce scrupule d'une délicatesse exquise m'étonne, et cependant je n'ai pas le droit de m'en étonner. L'homme capable du dévouement que vous avez montré doit pousser la probité du cœur jusqu'à une généreuse exagération.

— De l'exagération! — répond le repris de justice avec un navrant sourire qui attriste de nouveau ses traits. — Non! non! rappelez-vous ce qui s'est passé hier au soir chez vous, monsieur Wolfrang, lorsque votre société a su que j'étais un forçat libéré. Hélas! voilà ce qui m'attend partout où l'on saura qui je suis. Et cependant je ne dois accuser personne : je mérite, aux yeux du monde, d'inspirer ces mépris, cette répulsion qui me sont si douloureux. Tenez, hier au soir, il me semblait que j'allais mourir de honte quand vous êtes entré dans la bibliothèque. En ce moment-là, voyez-vous, je souffrais tant, qu'un mot dur et outrageant de votre part m'aurait achevé, m'aurait, je le crois, tué sur place; mais vous avez été pour moi plein de pitié, vous

m'avez soutenu de votre bras, car je me sentais défaillir ; vous m'avez conduit jusqu'à la porte sans une parole de reproche, me disant au contraire avec l'accent de la compassion : « Courage ! remettez-vous, mon pauvre monsieur Dubousquet. »

Et, par réflexion, le repris de justice ajoute :

— Vous saviez donc alors que j'étais innocent, monsieur Wolfrang ?

— Non, pas encore en ce moment-là ; et cependant quelques mots de vous durant notre entretien, malgré les réticences de votre timidité, l'ensemble de votre physionomie, malgré sa contrainte et son embarras, m'avaient donné bonne opinion de vous. Cette opinion, la révélation de M. de Francheville ne l'a pas ébranlée. Enfin, eussiez-vous été coupable, vous avez expié votre faute par un châtiment terrible ; votre peine expirée, vous êtes quitte envers la société ; elle n'a pas le droit de se montrer envers vous plus sévère que la loi. Ces motifs m'inspiraient déjà pour vous beaucoup d'intérêt, lorsque j'ai appris que, par un sacrifice sublime, vous vous étiez voué au déshonneur pour sauver votre frère.

— Et voilà ce qui me paraît incompréhensible, incroyable ; il faut que vous soyez sorcier,

monsieur Wolfrang; car la révélation de ce secret...

— Je la tiens de vous.

— De moi?

— De vous-même.

— Allons, c'est une plaisanterie, monsieur Wolfrang.

— Plaisanter au sujet d'un dévouement héroïque! — répond Wolfrang d'un ton pénétré. — Me croyez-vous capable de cette indignité?

— Non, non, pardon! l'accent de votre voix, votre regard, tout me prouve que vous parlez sérieusement, monsieur Wolfrang; et cependant comment voulez-vous que je croie que vous tenez de moi la révélation de ce secret?

— Je vous l'affirme sur ma parole d'honnête homme!

— Cependant je vous vois depuis hier au soir pour la première fois, et, lorsque tout à l'heure vous m'avez dit que vous possédiez ce secret, je suis resté stupéfait, abasourdi, et...

— De nouveau, je vous affirme, sur ma parole d'honnête homme, que ce secret, je le tiens de votre bouche.

— Je vous crois, monsieur Wolfrang, ainsi que je croyais au catéchisme quand j'étais enfant : je ne comprenais pas, mais j'avais la foi.

Eh bien, je dois avoir et j'aurai foi en vous qui me tendez une main amie ; en vous qui, bravant les préjugés, voulez bien me conserver dans cette maison et m'épargner ainsi les angoisses dont je suis tourmenté pendant si longtemps, lorsqu'il faut m'habituer à de nouveaux visages. Ah! comment vous prouver jamais ma reconnaissance ?

— Je ne la mérite pas, je n'ai rien fait qui la vaille ; mais je mérite votre amitié, parce que je vous aime et vous honore ; et, si, de cette amitié, vous vouliez me donner une preuve dont je vous serais, moi, éternellement reconnaissant...

— Oh ! parlez, monsieur Wolfrang, ordonnez ! je suis tout à votre service.

— Vous vous êtes sacrifié pour votre frère ; mais j'ignore les détails de cet acte héroïque : pouvez-vous me les faire connaître ?

Et, remarquant l'hésitation que le repris de justice met à répondre, Wolfrang ajoute :

— Ah ! ne croyez pas que je cède à un sentiment de curiosité indiscrète. Non, non ! je désire ardemment être instruit de ces détails, parce que, j'en suis certain, ils redoubleront mon respect, mon affection pour vous.

M. Dubousquet garde un moment le silence ; puis :

— Il m'en coûte, il m'en coûte beaucoup, monsieur Wolfrang, de... de...

— De refuser de répondre à ma question?

— Non; mais d'y mettre une condition, ou plutôt deux conditions.

— Lesquelles, je vous prie?

— Vous m'avez dit que vous saviez, et cela est vrai, que M. Borel le banquier se trouvait mêlé à cette triste affaire, et qu'il avait à ce sujet commis une mauvaise, une bien mauvaise action.

— En effet.

— Eh bien, la première condition que je mettrais à parler, serait que madame Borel, la meilleure, la plus généreuse des femmes, ignorât toujours ce que je vous confierais, et que son fils, bon et digne jeune homme s'il en est, ignorât également cette révélation. Me promettez-vous cela, monsieur Wolfrang?

— Le banquier Borel est cependant cause de vos chagrins; il vous a fait bien du mal!

— Oh! oui, bien du mal, et, ce matin encore, il s'est montré pour moi d'une cruelle dureté lorsque... Enfin, il n'importe!... Mais quel mal m'ont jamais fait sa femme et son fils? Ils ont pour M. Borel autant de vénération que de tendresse; mais ils ont tant de délicatesse et d'élé-

vation dans l'âme, que, s'ils apprenaient jamais que M. Borel...

Le repris de justice s'interrompt; puis il ajoute en tressaillant :

— Tenez, monsieur Wolfrang, je tremble rien qu'à la pensée du désespoir de ces deux infortunés en apprenant que cet homme, qu'ils respectent et chérissent, a commis, en sa vie, une bien vilaine action ; aussi, dites, ne serais-je pas un méchant homme si, par ma faute, madame Borel et son fils recevaient ce coup affreux? Voilà pourquoi je vous demande votre parole d'honneur qu'ils ne sauront jamais rien de ce que je pourrai vous apprendre sur le banquier.

— Oh! noble et miséricordieuse créature! — s'écrie Wolfrang attachant son regard attendri sur le forçat libéré;— rien n'a pu altérer ta bonté.

— Quoi! — reprend naïvement Dubousquet, — c'est pour moi que vous dites cela, monsieur Wolfrang? Quoi donc d'étonnant à ce que je ne fasse pas de mal à qui ne m'en a jamais fait? Est-ce que cette excellente dame et son digne enfant doivent être responsables de la mauvaise action de M. Borel, la seule d'ailleurs, j'en suis convaincu, et il faut être juste, la seule qu'il ait commise en sa vie? Enfin, comme on dit, à tout péché miséricorde! Sans compter que, lorsque

nous sommes seuls, mon pauvre Bonhomme et moi, il y a des moments où, tout forçat libéré que je suis, je ne changerais pas mon existence pour celle de M. Borel, malgré ses millions et ses millions... Ah ! mais, dame, non ! mais non ! Aussi, quand je pense à cela, je lui pardonne du fond du cœur, à ce pauvre millionnaire, allez, monsieur Wolfrang ; car je me dis : « En somme, je ne voudrais pas être à sa place. » Ainsi, vous me promettez sur l'honneur que madame Borel et son fils ignoreront toujours ce que je vais vous apprendre?

— Je vous le promets, sur l'honneur.

— Enfin, et telle est la seconde condition qu'il me faut à regret vous imposer, monsieur Wolfrang, vous me promettez aussi de ne révéler à nulle autre personne ce qui concerne M. Borel. Hélas ! s'il en était autrement, la mémoire de mon malheureux frère serait entachée par ma faute ; car jamais il n'a été soupçonné du crime dont je me suis volontairement accusé.

— A cet égard, je dois faire une réserve. Je n'ai pas de secret pour Sylvia ; déjà elle est instruite par moi, mais sans autres détails, de votre sacrifice pour votre frère ; me permettez-vous de lui confier notre entretien ? Je réponds de sa discrétion.

— Madame Wolfrang a daigné se montrer hier au soir si bonne, si charmante pour nous deux Bonhomme ; je suis si désolé de l'esclandre dont j'ai été le sujet chez vous, que, dès que vous supposez, monsieur Wolfrang, que mon récit pourrait, le moins du monde, intéresser votre dame, je suis trop heureux de consentir à votre désir ; mais à elle seule vous rapporterez cela.

— Il est une exception que je vous demanderai de m'accorder au sujet d'une autre personne ; mais, sauf celle-là, je vous donne ma parole, au nom de Sylvia et au mien, que votre secret restera entre elle, vous et moi.

— Et cette personne, qui est-elle ?

— Le banquier Borel.

— Quoi ! monsieur Wolfrang, vous voulez...?

— Il se peut que je n'use pas de votre autorisation, cela même est probable ; mais, enfin, le cas échéant, je désirerais vivement ne pas être tenu au silence envers M. Borel. Remarquez, d'ailleurs, qu'il a, plus que vous encore, intérêt à ne rien ébruiter, et à laisser croire à l'innocence de votre frère.

— Il est vrai, — répond Dubousquet après un moment de réflexion. — Eh bien, soit ! monsieur Wolfrang, mais, à l'exception de votre dame et de M. Borel, vous me promettez...?

— Que de ma vie je ne dirai un mot à qui que ce soit de votre confidence, je vous en donne ma parole.

— En ce cas, — répond le forçat libéré, — je vais vous raconter simplement ce qui s'est passé.

IX

Wolfrang ressentait un intérêt croissant pour le repris de justice; sa bonté, sa résignation, sa miséricorde, son dévouement, doublaient de prix; grâce à sa bonhomie candide, jamais la *vertu* ne s'était montrée plus ignorante d'elle-même et d'une mansuétude plus touchante, plus résignée pour l'erreur des hommes. Ils regardaient, ils devaient regarder ce malheureux comme un voleur et un meurtrier ayant sans doute subi sa peine, mais dont le passé criminel

leur inspirait une défiance ou une aversion insurmontable.

Toutes les apparences étaient contre lui. Il avait, en justice, témoigné contre lui-même... De quel droit se serait-il plaint de l'erreur dont il était volontairement la victime? — se disait-il. — Aussi ne se plaignait-il jamais, poussant même son exquise probité de cœur à ce point de considérer comme un larcin les preuves de bienveillance qu'on lui accordait...

Sentiment d'équité doublement louable; car cette nature timide et modeste à l'excès, méconnaissant sa haute valeur, ne pouvait puiser dans la conviction de la grandeur de son sacrifice la force de dominer les répulsions qu'il inspirait, et de les braver dans la sérénité de son for intérieur.

Non, de ces mépris, il souffrait cruellement, lors de son moindre contact avec les hommes; mais, du moins, ces souffrances, il les oubliait *lorsqu'il était seul avec sa conscience et avec son chien...*, — disait-il en sa touchante naïveté. — Aussi, passait-il ses jours dans la solitude.

Pendant que Wolfrang se livrait à ces réflexions, M. Dubousquet commençait ainsi son récit :

— Mon frère Auguste et moi, nous sommes

fils d'un petit manufacturier de Lyon. Il tenait quelques métiers à étoffes. Il nous a laissé environ soixante mille francs de patrimoine à chacun. J'entrai comme employé surnuméraire dans l'administration des douanes, et mon frère continua l'industrie de notre père. J'aimais Auguste autant qu'il méritait qu'on l'aimât, ce n'est pas peu dire... car, voyez-vous, monsieur Wolfrang... c'était un cœur d'or... un cœur d'or...

Le repris de justice ne peut retenir ses larmes, garde un moment le silence, et reprend :

— Auguste épousa une jeune ouvrière employée à l'un de ses métiers. Elle s'appelait Suzanne. C'était... c'est la bonté, le courage, la vertu en personne; et, si vous la connaissiez, voyez-vous, monsieur Wolfrang, c'est d'elle que vous diriez, et avec raison, cette fois, tout le bien que vous voulez bien penser de moi...

— Et pourquoi, dans la pénible situation où vous êtes, n'allez-vous pas demeurer auprès de votre belle-sœur ?

— Moi, grand Dieu !

— Pourquoi non ?

— Comment ! pourquoi non ? Mais figurez-vous donc, monsieur Wolfrang, que, réduite depuis longtemps, ainsi que Toinette, sa fille

aînée, à travailler presque jour et nuit à leur métier (et Dieu sait ce qu'elles gagnent! tout juste leur pain), ma belle-sœur a toujours repoussé les secours que je lui offrais.

— Et ce refus, d'où vient-il?

— Ce refus..., — répond M. Dubousquet d'une voix altérée, — ce refus... vient de ce que Suzanne, ma nièce et mon neveu, car j'ai aussi un neveu, — aimeraient mieux crever de faim (fasse le ciel qu'il n'en soit pas ainsi, car ils sont, hélas! bien misérables) que de recevoir un liard d'un homme condamné pour vol et pour meurtre, — et... et... qui a déshonoré le nom de son frère..., — balbutia le forçat libéré d'un ton navrant; — je leur fais honte et horreur à tous !...

— Qu'entends-je!... eux aussi vous croient donc coupables ?

— Mais, dame... il faut bien qu'ils me croient coupable, puisque c'est pour sauver l'honneur d'Auguste que je me suis accusé à sa place...

M. Dubousquet prononce ces mots avec une simplicité sublime, essuie du revers de sa main les pleurs qui baignent son visage, et, dominant son émotion :

— Pardon... monsieur Wolfrang... pardon...

c'est là... voyez-vous... mon plus grand chagrin...

— Dieu juste! être un objet d'horreur pour la famille de celui auquel vous vous êtes si généreusement sacrifié!...

— Oh! je passerais bien encore par là-dessus... mais ce qui me met la mort dans l'âme, c'est de penser que le mépris, l'aversion de Suzanne et de ses enfants pour moi les empêchent d'accepter de ma main des secours... dont ils ont tant besoin, monsieur Wolfrang; car mon neveu ne gagne rien comme apprenti, et, si sa mère et sa sœur gagnent à elles deux, vu les fréquents chômages, trente ou trente-cinq sous par jour, en moyenne, c'est beaucoup... Et ils sont trois à vivre là-dessus, monsieur Wolfrang... Dites, est-il Dieu possible qu'ils y durent? et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, puisqu'ils me repoussent ?... J'avais, voyant cela, imaginé, il y a deux ans, de leur envoyer un mandat de dix mille francs à toucher à Lyon; j'avais contrefait mon écriture et signé d'un nom supposé ma lettre d'envoi, où je disais que cet argent était dû à défunt mon père par le signataire... Eh bien, monsieur Wolfrang, soit que Suzanne ait deviné la vérité, soit que j'aie mal contrefait mon écriture... et qu'elle l'ait reconnue, j'ai

reçu mon mandat, courrier par courrier, avec deux mots de Suzanne, où elle me disait : « Je ne reçois rien d'un voleur et d'un assassin qui a déshonoré le nom de mon mari et l'a fait mourir de chagrin... » Car il y a encore cela que j'oubliais, monsieur Wolfrang : ces pauvres chères créatures sont persuadées, et il y a de quoi l'être, que le chagrin que mon infamie a causé à Auguste a dû abréger ses jours.

— Quoi ! votre frère ne pouvait-il, du moins en mourant, confier à sa femme et à ses enfants ce triste secret ?

— Ah ! monsieur Wolfrang !... est-ce qu'il le pouvait ? Mais songez donc qu'il n'avait d'autre héritage... que son honneur à laisser à sa famille, l'infortuné !... Songez donc qu'en disant la vérité, il aurait empoisonné jusqu'à la misère de ceux qu'il laissait après lui !... Et à quoi ça m'aurait-il servi, à moi ?... Lorsqu'il est mort, j'étais encore au bagne... Ah ! n'accusez pas Auguste : ce qui a véritablement abrégé ses jours, c'est la douleur de me voir condamné à sa place... Et, lorsque je lui écrivais de Brest : « Mon bon ami, me voici aux galères à perpétuité ; le gouvernement se charge de mon entretien et de ma nourriture (je disais cela afin de tâcher d'égayer mon pauvre frère) ; je n'ai donc

plus besoin de rien, dispose de ma petite fortune pour toi et pour tes enfants... » savez-vous ce qu'il me répondait, monsieur Wolfrang, tant il était délicat : « Tu m'as déjà sacrifié plus que la vie... ton honneur... Je serais un misérable de m'enrichir de tes dépouilles : et, d'ailleurs, je n'ai pas besoin d'argent... mes affaires vont bien maintenant... » Et il me trompait, monsieur Wolfrang... il me trompait : ses affaires allaient, au contraire, de mal en pis... Malgré ses efforts, malgré son travail, la mauvaise fortune s'acharnait sur lui...

— Mais, enfin, avec cette délicatesse de cœur que vous vantez en lui, comment votre frère a-t-il accepté votre sacrifice... pauvre et sublime martyr ?... Oh ! oui, sublime... car je...

Mais Wolfrang, remarquant l'embarras que cause son enthousiasme au repris de justice, s'interrompt et ajoute :

— Eh bien, non, vous avez simplement accompli le devoir que vous imposait votre tendresse fraternelle ; mais, encore une fois, comment votre frère a-t-il accepté, de votre part, un sacrifice dont le ressouvenir devait abréger ses jours ?

— Le sacrifice n'a été connu de mon frère que lorsqu'il ne pouvait plus s'y opposer.

— Quelles sont donc ces fatales circonstances?

— Afin de vous en instruire, il me faut reprendre mon récit de plus haut, et arriver à ce qui regarde M. Borel. Nous avions, je vous l'ai dit, hérité de notre père environ soixante mille francs chacun.

» Moi, j'avais acheté de la rente; mon frère, conservant par devers lui dix mille francs de fonds de roulement pour ses métiers, avait confié les cinquante mille francs restants à M. Borel, alors sans autre fortune que ses appointements de caissier dans la maison de banque Méréville et compagnie.

» Auguste était intimement lié avec M. Borel, ils se connaissaient depuis l'enfance, et il lui dit peu de temps après la mort de notre père :

» — Je possède cinquante mille francs dont je n'ai pas actuellement l'emploi ; j'hésite entre deux placements que l'on me propose ; je vais me renseigner à ce sujet, et, en attendant que je me sois décidé, ce qui ne saurait tarder de quelques jours, garde-moi ces cinquante mille francs dans ta caisse.

» M. Borel voulut donner à Auguste une reconnaissance de la somme ; mais mon frère l'envoya promener avec son reçu... C'était im-

prudent, parce qu'en affaires il faut toujours se mettre en règle; et puis, enfin, ce malheureux Auguste exposait ainsi M. Borel à une mauvaise intention...

» Mais mon frère, jugeant de la délicatesse d'autrui d'après la sienne, se serait, et bien à tort, regardé comme offensé, si un ami intime eût accepté de lui un reçu en échange d'un dépôt confié à sa probité.

— Tel est donc l'acte infâme que le banquier Borel...

— Pardon, monsieur Wolfrang... laissez-moi suivre le fil de mes idées; il y a si longtemps, voyez-vous, que j'ai perdu l'habitude de causer longuement avec quelqu'un, que je crains de m'embrouiller dans mon récit... Où en étais-je donc, déjà?

— Vous en étiez au dépôt remis par votre frère à M. Borel.

— Ah! oui... c'est cela... Auguste remet donc à son ami les cinquante mille francs, dont il refuse d'accepter le reçu; et notez que non-seulement M. Borel jouissait de la confiance de mon frère, mais encore que MM. Méréville et compagnie avaient une telle foi dans l'honnêteté de leur caissier, qu'ils lui donnaient la signature de la maison... L'on ne peut, n'est-ce pas, mon-

sieur Wolfrang, accorder une plus grande marque d'estime à quelqu'un ?

— Assurément, non...

— Je vous dis cela à seule fin d'excuser l'aveugle confiance d'Auguste en son ami. Quelques jours se passent ; mon frère se décide à l'un des deux placements qu'on lui proposait, et un jour... je me rappelle encore cela comme si j'y étais... un jour, je dînais chez Auguste avec Suzanne ; ils étaient mariés depuis quelques mois... M. Borel entre au moment où nous allions nous mettre à table.

» — Tiens !... — lui dit gaiement Auguste, tu arrives à temps... tu vas partager avec nous la fortune du pot.

» — Ça va ! car je n'ai pas dîné..., — répond M. Borel.

» Et on s'attable... Alors... »

Mais le forçat libéré, s'interrompant, ajoute :

— Monsieur Wolfrang, je vous parais bien timide, bien doux, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, sans doute.

— Eh bien, mon pauvre frère... était d'un caractère encore plus timide, encore plus doux que le mien... Un rien le faisait rougir et l'embarrassait ; sans compter qu'il bégayait naturellement ; aussi, lorsqu'il se troublait, il lui

devenait presque impossible d'articuler un mot clairement.

» Je me souviens même qu'un jour, à la pension, l'on avait dérobé à l'un de nos camarades son encrier... (Vous allez voir tout à l'heure, monsieur Wolfrang, pour quelle raison je vous donne ce détail). Le maître nous assemble tous dans la classe, et nous dit d'une grosse voix :

» — Il y a un voleur parmi vous... S'il confesse son larcin, il ne sera pas puni ; mais, s'il ne l'avoue pas, et s'il est découvert plus tard, il sera chassé de la pension.

» Le hasard veut qu'au moment où il parle ainsi, le maître regarde Auguste; le malheureux se croit soupçonné... Il rougit... pâlit... La sueur lui coule du front; enfin, sa figure se bouleverse à ce point, qu'il n'y a qu'une voix dans la classe pour crier :

» — C'est Auguste qui a volé l'encrier !

— C'était donc lui, en effet ?

— Lui !... bonté divine! Il était incapable de dérober seulement un trognon de plume à quelqu'un, le pauvre enfant !...

— Mais son trouble... ses traits altérés ?...

— Rien que la honte et l'effroi de se voir soupçonné de ce larcin le bouleversaient ainsi... Et jugez de ce que devint mon frère, lorsqu'il

vit tous nos camarades le regarder en criant :

» — Oui ! oui ! c'est Auguste qui est le voleur... c'est Auguste !...

» Lui, effaré, épouvanté, veut se défendre de cette accusation... mais son bégayement et son trouble l'en empêchent ; alors, il joint les mains d'un air suppliant : ce geste achève de le perdre. Et nos camarades, de crier au professeur :

» — Voyez-vous, monsieur, c'est lui !

» — Auguste Dubousquet, — dit alors le maître d'une voix terrible, — puisque vous avouez votre larcin, vous ne serez pas chassé ; mais, pendant huit jours, et durant le premier quart d'heure de la leçon, vous resterez à genoux au milieu de la classe, et vous porterez sur le dos un écriteau où on lira : *Voleur !* »

Le repris de justice s'interrompt de nouveau, et si douloureusement ému à ce souvenir, que ses yeux deviennent humides ; — puis il reprend :

— A cette menace de porter sur le dos un écriteau avec ce mot *voleur !* le pauvre cher enfant se trouva mal ; je le reconduisis à la maison, où il fit une maladie de quinze jours, par suite de son émotion... Enfin, que vous dirai-je, monsieur Wolfrang, et je me le reprocherai toujours, j'ai moi-même, pendant un moment, soupçonné mon frère... tant il paraissait fautif... Cepen-

dant, lendemain, le véritable coupable était découvert, et l'innocence d'Auguste reconnue... Pardon de ce détail, monsieur Wolfrang, il est bien puéril assurément ; mais il me fallait bien vous donner une idée du caractère de mon frère, pour vous faire comprendre ce qui, peut-être, vous eût paru incompréhensible...

X

A mesure que Wolfrang écoutait M. Dubousquet, il découvrait de nouveaux trésors de délicatesse et de générosité dans l'âme ingénue qui s'ouvrait à lui, mise de plus en plus en confiance par les témoignages d'intérêt dont elle était si désaccoutumée...

Il y avait même quelque chose de singulièrement touchant dans la légère difficulté que cet admirable martyr du dévouement fraternel éprouvait à lier, à coordonner sa narration, ce dont il s'excusait par ces mots navrants : « Il y a si

longtemps que j'ai perdu l'habitude de causer avec quelqu'un !... »

Et, en effet, le forçat libéré, après avoir raconté cette scène de son enfance et de celle de son frère, hésita de nouveau ; et, après un moment de silence :

— Pardon, monsieur Wolfrang... voilà encore le fil de mes idées qui s'embrouille... Où en étais-je donc, s'il vous plaît, avant de vous apprendre comment mon pauvre Auguste, grâce à sa timidité invincible, avait été accusé du vol d'un encrier au préjudice de l'un de nos camarades de pension ?

— Vous me disiez que, vous trouvant à dîner un jour chez votre frère, M. Borel vint partager ce repas...

— Bien !... très-bien !... j'y suis... c'est cela... M. Borel arrive ; Auguste lui propose d'accepter la fortune du pot. L'on s'attable. Nous étions quatre : M. Borel, Suzanne, moi et Auguste. Celui-ci, dans le courant de la conversation, dit à M. Borel :

» — A propos, je me suis décidé pour l'un des deux placements dont je t'ai parlé...

» — Tu m'as donc parlé de placement?... — répond tranquillement M. Borel (je le vois encore, il coupait son pain). Eh bien, ma foi,

mon brave Auguste, je l'avais oublié... J'ai, tu le conçois, tant d'affaires en tête !...

» — Je le crois bien... tu es si occupé..., — reprend mon frère tendant son verre à son ami pour lui demander à boire.

» Il me semble, voyez-vous, monsieur Wolfrang, que j'assiste encore à cette scène, tant elle m'est restée présente. — Auguste ajoute :

» — Je dois verser demain les cinquante mille francs, et j'irai les chercher à ta caisse...

» A ces mots, M. Borel, qui tenait en main la bouteille et versait à boire à mon frère, s'interrompt au moment de verser, regarde Auguste en riant; puis, remplissant le verre, il ajoute :

» — A ta santé, farceur !... »

M. Dubousquet, suffoqué par ce souvenir qui rend son front moite de sueur, répète, avec un effroi rétrospectif, ces mots, dont la lettre était plaisante, mais dont l'esprit était si effrayant.

— Oui, monsieur Wolfrang, telle fut la première réponse de M. Borel à mon frère, lui redemandant son argent : « A ta santé, farceur ! »

— Et cette réponse, ouvrit-elle les yeux de votre frère?

— Non, pas encore; et il reprit gaiement ;

» — Pourquoi m'appelles-tu farceur?

» — Parce que tu me dis des farces...

» — Quelles farces? demanda Auguste, qui ne comprenait toujours pas où voulait en venir son ami.

» Celui-ci, se penchant alors vers Suzanne, lui dit en riant :

» — Entendez-vous cet Auguste? il fait l'excellente plaisanterie de me prévenir tout bonnement qu'il viendra chercher demain à ma caisse la bagatelle de cinquante mille francs, rien que ça; excusez du peu! Et votre mari a le front de me demander en quoi il est farceur?

» — Mais, monsieur Borel, mon mari m'a dit qu'en effet il vous avait remis cinquante mille francs, — reprend Suzanne commençant à s'étonner.

» — Ah bah!... à vous aussi, ma pauvre madame Dubousquet, il vous a fait ce conte-là, le mauvais plaisant? — reprend M. Borel en riant d'un air si simple, si naturel, si tranquille, que mon frère, croyant à son tour que M. Borel voulait railler, reprend gaiement :

» — Bien, bien, d'accord; je ne l'ai pas remise, la somme.

» Et l'on parle d'autres choses. Le dîner s'achève, on prend le café; puis M. Borel nous dit :

» — Mes amis, j'ai à travailler, il faut que je vous quitte.

» L'on se souhaite le bonsoir, et, au moment où M. Borel prenait son chapeau, mon frère lui dit :

» — Ainsi, j'irai demain matin à ta caisse chercher mon argent ?

» — Encore ! — s'écrie M. Borel interrompant Auguste en pouffant de rire ; — encore la plaisanterie des cinquante mille francs ? Ah ! cette fois-ci, je me sauve !

» Et, riant aux éclats, M. Borel nous laisse...

— Quelle audace ! Votre frère dut alors cependant concevoir quelques soupçons ?

— Non, monsieur Wolfrang ; pas l'ombre d'un soupçon.

— C'est incroyable !

— Pouvait-il seulement supposer son meilleur ami capable d'une infamie pareille ?... Cependant, après le départ de M. Borel, Suzanne, qui est une femme de tête et d'un grand bon sens, dit à son mari :

» — Ton ami est sans doute très-aimable et très-gai ; mais, dans sa position de caissier, il a tort, ce me semble, de plaisanter avec les affaires d'argent...

» — Bah ! entre lui et moi, ça ne tire pas à conséquence ; il était en train de rire, voilà tout, — reprend mon frère ; — je n'ai besoin de mes fonds que demain avant midi, et j'irai les chercher à la caisse de Borel.

— Et le lendemain ?

— Ah ! monsieur Wolfrang, quelle autre effrayante scène de comédie ! Mon pauvre Auguste me l'a racontée si souvent dans tous ses détails, que je la sais, hélas ! par cœur.

» Le lendemain, vers onze heures du matin, il se rend donc à la caisse. Pour y arriver, il fallait traverser deux pièces où travaillaient une vingtaine de commis, et Auguste était si timide, qu'il éprouvait toujours un certain embarras à passer devant les jeunes gens. Il trouve M. Borel écrivant à son bureau, et qui, voyant entrer mon frère, lui dit :

» — Mon cher ami, je suis dans le coup de feu de ma correspondance, je n'ai que quelques minutes à te donner. Quel est l'objet de ta visite ?

» — Oh ! je ne te dérangerai pas longtemps, répond mon frère ; — je viens chercher mes cinquante mille francs, et je te laisse. »

Le repris de justice soupire, garde un moment le silence, et ajoute :

— C'est alors que, pour la première fois, se sont éveillés les soupçons d'Auguste.

— Ainsi le misérable Borel a nié le dépôt ?

— Vous allez voir, monsieur Wolfrang. Le caissier prend un air sérieux, bien que toujours amical, et dit à mon frère :

» — Mon cher Auguste, nous plaisanterons tant que tu voudras, lorsque j'aurai ce loisir; il faut que j'achève ma correspondance, mon patron va venir la signer... Donc, déguerpis d'ici au plus vite, sempiternel farceur !... — ajoute M. Borel en souriant.

» Puis, se remettant à écrire en faisant de la tête un signe d'adieu à Auguste :

» — Bien des choses à ta femme; j'irai vous demander à dîner l'un de ces jours !

— Cette froide dissimulation est plus horrible encore qu'un mensonge audacieux, — dit Wolfrang en frémissant. — Et votre frère ?

— Il restait atterré... il ne pouvait croire encore que son ami eût le front de nier le dépôt; cependant il eut quelques soupçons en voyant la persistance du caissier à regarder comme une plaisanterie la demande de restitution des cinquante mille francs; aussi dit-il à M. Borel :

» — Je t'assure qu'il faut absolument que, ce matin, je verse cette somme.

» — Comment ! tu es encore là ? — reprend le caissier, qui s'était remis à écrire.

» Et, se retournant vers mon frère, il ajoute avec impatience :

» — Je te le répète, je n'ai pas le temps d'écouter tes sornettes... laisse-moi donc tranquille, pour l'amour de Dieu !

» Auguste, ne devinant pas encore la vérité, quoiqu'il se sentît de plus en plus inquiet, s'efforce de se rassurer en se disant que son ami, pour une raison ou pour une autre, désirait sans doute atermoyer la restitution du dépôt ; et il reprend :

» — A la bonne heure, je reviendrai quand tu voudras, bien que ça me contrarie et me fasse manquer un bon placement ; mais, enfin, quand veux-tu que je revienne chercher mon argent ?...

» — Ah ! c'est trop fort ! — s'écrie M. Borel avec colère cette fois.

» Et, voyant entrer dans son cabinet M. Méréville aîné, il se lève et dit à Auguste :

» — Mais va-t'en donc, tu es insupportable ! voilà le patron !

» A l'aspect du banquier, mon pauvre frère, timide comme il l'était, n'ose insister, quitte le cabinet de son ami, mais si troublé, si éperdu, car alors il entrevoyait la triste vérité, qu'il

heurte en sortant la table de l'un des commis; il se recule brusquement, en bouscule une autre; ces jeunes gens se mettent à rire de son air effaré; il parvient à grand'peine, tant il était troublé, à trouver la porte des bureaux, et il sort au milieu des huées des commis.

— Et alors, quel parti prend ce malheureux?

— Il accourt à l'administration des douanes, où je travaillais comme employé, il me raconte ce qui vient de se passer :

» – Mon ami, lui dis-je après réflexion, il est impossible, selon moi, que M. Borel soit assez malhonnête homme pour nier le dépôt que tu lui as confié; mais il y a, je l'avoue, quelque chose d'inexplicable et d'inquiétant dans son obstination à regarder la demande de restitution comme une farce; je vais aller le trouver; attends-moi.

» Et, ayant demandé à mon chef de bureau la permission de m'absenter pendant une demi-heure, je cours à la maison de banque. »

Le repris de justice, à ce souvenir, lève les mains au ciel en murmurant :

— Bonté divine! quel sang-froid! quel front d'airain!

— Achevez, de grâce! Eh bien, monsieur Borel...?

— J'étais aussi timide que mon frère; mais, ma foi, mon désir d'éclaircir cette affaire me donne de la résolution. J'entre dans le cabinet de M. Borel, bien déterminé à ne pas me laisser intimider, et je le prie de me répondre, oui ou non, s'il voulait rendre à mon frère son argent... Mais, hélas! malgré ma résolution, je suis tellement abasourdi par l'accueil de M. Borel, que d'abord je reste coi...

— Quelle fut donc sa réponse?

— Dès qu'il m'aperçoit, et devinant probablement le but de ma visite, il me coupe la parole au premier mot que je prononce, et me dit avec un accent de colère contenue :

» — Vous venez sans doute, de la part de votre frère, me faire des excuses du déplorable scandale dont il a été cause ce matin en bousculant les tables et en provoquant les rires et les huées des commis?

» Et, me coupant de nouveau la parole, il ajoute :

» — Toutes les excuses du monde, de la part de votre frère, n'empêcheront pas que je n'aie été, grâce à lui, très-durement admonesté par mon patron; il a été si courroucé du tapage de ce matin, qu'il m'a signifié que, si je recevais encore dans mon cabinet des personnes dont la

présence est l'objet de pareilles algarades, et qui troublent ses bureaux, il ne me garderait pas chez lui. Et voilà pourtant à quels désagréments m'exposent les sottes plaisanteries de cet imbécile d'Auguste.

— Quel abominable fourbe que ce Borel !

— Ce n'est rien encore, monsieur Wolfrang, vous allez voir ! Cet accueil, je vous l'ai dit, me rendit d'abord coi... puis, m'enhardissant, et révolté que j'étais d'entendre traiter mon frère d'imbécile, je prends mon courage à deux mains, et je réponds avec un grand battement de cœur :

» — Il ne s'agit pas de tout cela, monsieur Borel ; je viens vous demander, de la part d'Auguste, à quelle heure il vous plaît qu'il vienne ici chercher les cinquante mille francs qu'il vous a confiés il y a huit jours. »

Et, s'interrompant de nouveau, le forçat libéré ajoute :

— Ah ! monsieur Wolfrang, quel habile et effrayant comédien que cet homme !

— Il a eu enfin l'audace de nier le dépôt ?

— Bonté divine ! si ce n'était que cela !

— Comment ?

— Lorsque je lui eus demandé quand mon frère pourrait venir chercher son argent, M. Bo-

rel (je crois le voir encore), M. Borel me regarde, les yeux grands ouverts, la bouche béante, reste muet pendant une seconde; puis, comme s'il eût éprouvé une espèce de suffocation, il reprend d'une voix étouffée :

» — Vous dites... que votre frère... m'a confié, il y a huit jours, cinquante mille francs ?...

» — Oui, monsieur.

» Alors le caissier, me regardant de nouveau, d'abord en silence, et paraissant de plus en plus agité, reprend :

» — C'est de la part de votre frère que vous venez me réclamer cette somme ?

» — Oui, monsieur.

» — Sérieusement ?

» — Très-sérieusement.

» — Ah ! ceci passe les bornes de la plaisanterie... et devient une calomnie infâme! —s'écrie M. Borel semblant bondir d'indignation.

» Puis, courant à la porte de son cabinet, que j'avais laissée ouverte, il va la fermer, revient à moi, et, ayant l'air peut-être encore plus affligé que courroucé, il me dit :

» — Monsieur Dubousquet..., Auguste était mon ami d'enfance ; notre affection date de quinze ans ; je l'avais toujours cru honnête homme... Je veux croire encore qu'en cette cir-

constance il cède à d'abominables suggestions en essayant de me déshonorer, moi qui ai donné à votre frère tant de preuves de mon amitié... Mais cette ancienne et longue amitié m'impose un dernier devoir... je le remplirai... J'aurai pitié de ce malheureux... je veux être indulgent... Ainsi dites-lui que, si demain il ne m'écrit pas une lettre dans laquelle il reconnaîtra... écoutez-moi bien... dans laquelle il reconnaîtra et regrettera l'indigne plaisanterie qu'il s'est permise en vous affirmant, à vous et à d'autres sans doute, qu'il m'avait confié un dépôt de cinquante mille francs... vous entendez bien, monsieur Dubousquet? si demain votre frère ne m'a pas écrit cette lettre, après-demain je dépose au parquet une plainte en calomnie contre ce misérable.

— Ciel et terre!... quelle scélératesse!

— Après-demain, je dépose au parquet une plainte en calomnie contre ce misérable!... — répète le forçat libéré sans s'arrêter à l'exclamation de Wolfrang.

» — Allez, dites-lui cela, à votre frère. — ajoute M. Borel, — et en même temps prévenez-le que tout est rompu entre nous, et qu'après sa conduite odieuse envers moi... je ne le reverrai jamais!

» Et M. Borel me montre de la main la porte de son cabinet... Je sors... je vais retrouver Auguste. Eh bien, savez-vous, monsieur Wolfrang, quelles ont été mes premières paroles en l'abordant? Les voici :

» — Es-tu bien certain, mon pauvre ami, d'avoir confié les cinquante mille francs à M. Borel ? »

XI

M. Dubousquet, ayant naïvement avoué à Wolfrang que, grâce à l'effroyable hypocrisie de M. Borel, il avait demandé à son frère s'il était bien certain d'avoir remis les cinquante mille francs au caissier, M. Dubousquet garda un moment le silence, sous l'impression de ces souvenirs qui l'épouvantaient encore.

— Ainsi, — reprit Wolfrang, — l'astuce infernale de cet homme allait jusqu'à vous faire douter de l'affirmation de votre frère ?

— Hélas ! oui. Dans le premier moment, je

le confesse, l'accent de M. Borel, sa physionomie, son regard, son attitude, et surtout sa menace d'attaquer Auguste comme calomniateur, m'avaient tellement impressionné, troublé, je dirais presque convaincu, que d'abord je m'étais demandé si vraiment mon frère avait confié cette somme au caissier. Pourtant je savais Auguste incapable de mensonge... Mais bientôt l'impression de doute que m'avait laissée M. Borel passa comme un mauvais rêve, et je fus plus persuadé que jamais de la sincérité de mon pauvre frère.

— Et alors que fîtes-vous?

— Ma première idée fut de consulter Suzanne. Elle avait, quoique manquant d'éducation, l'esprit très-juste et très-ferme; mais Auguste me conjura de ne rien dire encore à sa femme de ce malheur.

— Pourquoi cela?

— De peur de lui causer un grand chagrin, et aussi de peur des reproches de Suzanne; car, ainsi que moi, mon pauvre frère était faible et craintif comme un enfant. Suzanne, excellente ménagère, était maîtresse au logis, et mon frère la redoutait comme le feu; mais croiriez-vous, monsieur Wolfrang, qu'il était si bon, si sensible, qu'il ressentait bien moins douloureuse-

ment la perte de son argent que l'indigne deloyauté de son meilleur ami?

» — Lui, lui que j'aimais tant! se conduire ainsi, rompre avec moi quand il a tous les torts! — s'écriait Auguste en sanglotant à me fendre le cœur et me faisant aussi pleurer.

» Enfin, monsieur Wolfraug, je n'ai jamais été témoin de pareille désolation... et, je vous le répète, ce qui la causait chez Auguste, c'était surtout l'indignité de son ami.

» — Peut-être il aura joué à la bourse avec mon argent; il l'aura perdu, c'est mal... mais, enfin, il m'eût avoué cela franchement, que je lui aurais pardonné de grand cœur, — me disait mon pauvre frère en pleurant toutes les larmes de son corps. — A force de travail, on répare une perte d'argent; mais on ne parvient jamais à oublier la noire méchanceté d'un ami d'enfance que l'on croyait sincère...

— Vous ne pouviez cependant vous résigner ainsi à cette spoliation infâme, et ajouter foi à l'audacieuse menace de ce Borel, au sujet d'une plainte en calomnie ?

— Non, sans doute; mais vous allez encore avoir une nouvelle preuve de la bonté d'Auguste. Sa première douleur un peu calmée, je le décide à aller consulter un avocat; mais figurez-vous,

monsieur Wolfrang, que mon frère n'a jamais voulu consentir à désigner M. Borel comme la personne dont il avait à se plaindre, tant il conservait encore, malgré lui, d'attachement pour ce méchant homme...

— Cette faiblesse était des plus coupables !

— Il est vrai, monsieur Wolfrang ; mais, je vous le répète, Auguste était la faiblesse et la bonté mêmes.

» — Il sera toujours temps de nommer Borel, — me disait-il : — commençons d'abord par consulter l'avocat.

» — Nous nous rendons chez l'homme de loi. Mon frère, sans nommer son ami, explique les faits de son mieux, car l'émotion redoublait son bégayement ; il devenait très-difficile de le comprendre ; je vins à son aide ; l'avocat s'informa s'il y avait des témoins de la remise de la somme.

» — Aucun ; j'étais seul avec cette personne dans son cabinet, dit Auguste.

» — Alliez-vous souvent voir cette personne dans ce même cabinet ? — reprit l'avocat.

» — Très-souvent.

» — Et vous n'avez pas demandé de reçu d'une somme aussi importante ?... C'est inconcevable, — répliqua l'avocat.

» Et mon pauvre frère de fondre en larmes et

de s'exprimer d'une manière si inintelligible, tant il bégayait, suffoqué par la douleur, que je prends la parole pour lui, et réponds que cette personne avait offert un reçu à mon frère, mais qu'il avait tant de confiance en elle, qu'il aurait cru l'outrager en acceptant le reçu.

» Enfin, monsieur Wolfrang, après réflexion, l'avocat dit que l'affaire se présentait très-mal. L'absence de témoins lors de la remise de la somme, la fréquence habituelle des visites de mon frère à cette personne, visites réitérées qui ne permettaient pas de préciser celle qui avait pour objet le dépôt d'argent; enfin, le refus presque incroyable d'accepter le reçu d'une si forte somme, et la réputation jusqu'alors sans tache du dépositaire (selon qu'avait dit mon frère à l'avocat) rendaient d'après lui douteux le succès d'un procès... surtout lorsque le plaignant, seul, était si embarrassé, si timide, et pouvait si difficilement s'expliquer, par suite d'une infirmité naturelle. Or, cette difficulté deviendrait probablement insurmontable lorsqu'il devrait, en pleine audience, sous les yeux du public et du tribunal, jurer devant Dieu et devant les hommes qu'il disait la vérité.

— L'observation de l'avocat n'était que trop fondée... Votre malheureux frère, mis en présence

de ce Borel, qui eût payé d'assurance et d'audace, devait succomber dans ce débat, où, faute de preuves matérielles, l'avantage resterait à celui des deux qui saurait persuader les juges de sa sincérité.

— Voilà justement ce que nous a dit l'homme de loi en terminant sa consultation, monsieur Wolfrang. Aussi, me rappelant que mon pauvre Auguste, encore enfant et accusé du larcin d'un encrier, avait, malgré son innocence, convaincu tout le monde qu'il était coupable, je vis bien qu'il nous fallait renoncer à plaider, surtout lorsque en sortant de chez l'avocat, lequel cependant nous engageait à porter plainte, Auguste me dit, tremblant de tous ses membres à cette seule pensée :

» — Moi, prêter serment à la face de Dieu et des hommes !... et cela devant les juges... devant le public et surtout devant Borel, que j'ai tant aimé ! Est-ce que c'est possible ? La vue de cet indigne ami me bouleverserait, je me trouverais mal à plat ou je mourrais du coup... Ainsi c'est fini... il ne faut plus espérer de recouvrer mon argent. Qu'il le garde, mon argent, ce Borel ! Ah! j'aurais cent fois préféré, si je l'avais possédé, lui prêter le double de cette somme et le conserver pour ami...

— Ainsi aucune plainte n'a été portée contre le caissier ?

— Non, monsieur Wolfrang, et bien plus...

— Achevez...

— Vous allez blâmer sévèrement mon pauvre Auguste; mais, je vous le répète, vous ne pouvez vous imaginer sa faiblesse et sa bonté...

— Quoi !... cette lettre imposée par Borel sous menace d'une plainte en diffamation, votre frère l'aurait écrite ?

— Non pas précisément ; mais il a fait ce raisonnement.

» — Il n'y a plus à espérer de ravoir mon argent, me dit-il, puisque, si je dépose plainte contre Borel, je serai, je me connais bien, je serai terrassé, écrasé par son assurance et déshonoré aux yeux de tous comme un homme qui réclame un dépôt qu'il n'a pas confié. D'un autre côté, si Borel m'attaque comme calomniateur, et il en est capable, mon Dieu, je serai perdu, je ne saurais pas me défendre. Eh bien, puisqu'il me faut renoncer à mon argent, je suis décidé à écrire à celui qui fut si longtemps mon ami (et Auguste sanglotait de nouveau); non que j'aie menti en lui réclamant cinquante mille francs, on me tuerait plutôt que de me faire signer cela, parce que c'est le contraire de la vérité; mais je

lui écrirai qu'il peut être tranquille, que je ne réclamerai jamais rien de lui, qu'il n'entendra jamais parler de moi ; car il m'a fait bien du mal, à moi qui lui étais si tendrement attaché.

— Cette lettre, il l'a écrite ?

— Hélas ! oui, malgré tout ce que j'ai pu faire pour l'en dissuader.

— Ah ! ce n'était pas seulement montrer une faiblesse coupable, c'était se rendre complice du fripon qui le dépouillait !

— Je ne vous dis pas le contraire, monsieur Wolfrang, mais que voulez-vous ! tel était le caractère de mon pauvre Auguste.

— Mais la perte de cette somme ruinait votre frère !

— A peu près... Il ne lui restait que huit mille francs environ, qu'il avait destinés au fonds de roulement de ses métiers...

— Il a donc caché à sa femme l'abus de confiance dont il était victime ?

— Mon Dieu, oui. Il a fait croire à Suzanne que, M. Borel lui ayant rendu la somme, il l'avait placée, selon sa première intention, dans une entreprise ; et, plus tard, il a dit à sa femme que, l'entreprise ayant mal tourné, ses capitaux avaient été perdus...

— La scélératesse de ce Borel est effrayante, dit Wolfrang après un moment de silence. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme capable d'un acte semblable eût joui jusqu'alors d'une réputation irréprochable.

— Cependant, il la méritait, monsieur Wolfrang. Ce qui, voyez-vous, l'a poussé au mal, c'est l'aveugle confiance de mon frère et surtout l'occasion... Car, peu de temps après cet événement, nous nous sommes rappelé cela, Auguste et moi, mais trop tard... M. Borel nous avait dit plusieurs fois :

« — Si j'avais à moi une quarantaine de mille francs, je les risquerais dans une spéculation dont j'ai l'idée. Elle est très-chanceuse ; mais, si elle réussissait, elle pourrait me rapporter plus de deux cent mille francs... Avec ces deux cent mille francs, je prendrais un intérêt dans la maison dont je suis caissier ; MM. Méréville se font vieux, je les remplacerais bientôt ; or, comme, sans vanité, je suis très-actif et plus entendu aux affaires que mes patrons, je deviendrais en dix ans plusieurs fois millionnaire, parce qu'il n'y a que le premier million qui coûte à gagner !

» Le premier million, M. Borel l'aura probablement gagné avec les deux cent mille francs

produits par la spéculation entreprise avec l'argent de mon pauvre Auguste.

— Mais comment se fait-il que votre frère, si timide, si sensible, et doué d'une extrême délicatesse de cœur, — reprend Wolfrang après un moment de réflexion, — ait commis une tentative de vol et de meurtre dont vous avez porté la peine avec un dévouement sublime, pauvre cher martyr?

— Ah! dame, monsieur Wolfrang, c'est que la faim, comme on dit, chasse le loup du bois.

XII

Wolfrang, à ces mots du forçat libéré : « La faim chasse le loup du bois ! » reprit :

— Votre frère est donc tombé dans la détresse après avoir été dépouillé par ce misérable Borel ?

— Hélas ! oui... Et, depuis ce moment, la vie de mon pauvre Auguste n'a été qu'un long tourment... Rien ne lui a réussi : la mauvaise fortune s'acharnait sur lui. Tenez... j'ai beaucoup souffert, n'est-ce pas, monsieur Wolfrang? Eh bien, mes souffrances n'ont rien été auprès

de celles de mon frère... parce qu'il souffrait en outre de celles de sa famille... Ainsi, d'abord, il s'est expatrié...

— En suite du vol dont il était victime?

— Oui, monsieur; il était propriétaire de quelques métiers à Lyon, comme feu notre père... mais, n'étant pas lui-même artisan et n'ayant plus de capital pour les faire marcher, sauf le peu qui lui restait, et cela n'avait pas duré longtemps, il ne pouvait plus continuer son industrie.

» Suzanne l'engagea à prendre alors une grande résolution. On parlait depuis quelque temps des trésors du nouveau monde; Auguste n'avait pas encore d'enfant; sa femme était courageuse, dévouée : ils partirent pour l'Amérique, emportant une petite pacotille et environ quatre mille francs; je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Wolfrang, que, pouvant vivre avec mes appointements d'employé de la douane, j'avais mis mon patrimoine à la disposition d'Auguste; il refusa, me disant :

» — Si plus tard je suis dans le besoin, je t'écrirai; mais la somme que j'emporte et les bénéfices de la vente de notre pacotille nous suffiront pendant quelque temps, à ma femme et à moi...

» Enfin, ils partirent. A quoi bon vous ra-

conter, monsieur Wolfrang, leurs déceptions, leurs fatigues, leurs peines, les dangers qu'ils ont courus dans ce pays encore sauvage? Puis, durant leur séjour en Amérique, trois enfants leur étaient nés. Non, voyez-vous, monsieur Wolfrang, ce que cette malheureuse famille a souffert en ce temps-là ne peut s'imaginer! Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils ne soient pas tous morts à la peine.

— Et votre frère ne s'adressait jamais à vous dans son malheur?

— Une seule fois... trois ans après son départ, il m'apprit que tout ne réussissait pas comme il l'avait espéré, mais qu'il ne perdait pas courage (il ne voulait pas m'inquiéter); il me demandait deux mille francs... je lui en envoyai six mille. Connaissant sa délicatesse, je ne doutais pas que sa demande ne fût au-dessous de ses besoins. J'ai su depuis qu'avec cette somme ils avaient encore tenté un petit commerce en Amérique... mais... rien ne leur réussissait. Cependant, depuis cette époque jusqu'à son retour, mon frère m'a toujours trompé en m'écrivant qu'ils se suffisaient à eux-mêmes.

— Afin de ne pas s'adresser de nouveau à votre bourse?

— Hélas! oui... Et pourtant il le savait

bien... tout ce que je possédais... était à leur disposition. Enfin, vint ce jour funeste... où mon pauvre Auguste...

Le repris de justice, profondément ému à ce souvenir, s'interrompt pendant un moment ; puis il reprend :

— Il faut vous dire, monsieur Wolfrang, que, dès avant que M. Borel eût dépouillé mon frère, je demeurais dans une maison voisine de celle de MM. Méréville et compagnie, où était établie leur banque ; je louais un petit rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur une impasse, fermée d'un côté par la muraille du jardin de MM. Méréville.

» Cette muraille, peu élevée, était, du côté de l'un des jardins, garnie intérieurement d'un treillage. J'insiste sur ces détails, vous saurez tout à l'heure pourquoi...

» M. Borel avait alors fait fortune ; il succédait à ses anciens patrons et occupait leur maison. Je n'avais pas reçu de nouvelles de mon frère depuis environ six mois, lorsqu'un soir, vers les dix heures, on frappe à mes carreaux. Je logeais, je vous l'ai dit, au rez-de-chaussée ; il n'y avait pas de portier, ainsi que dans presque toutes les maisons de Lyon.

» J'ouvre ma fenêtre ; la nuit était très-noire ;

je demande qui frappe ; je reconnais la voix d'Auguste... je m'empresse de le faire entrer chez moi...

» Ah ! monsieur Wolfrang..., quel changement, bonté divine ! quel changement ! je n'aurais pas reconnu mon frère. Jeune encore, il avait déjà les cheveux tout blancs ; et puis il était si décharné, si bruni, enfin, l'expression de sa figure, jadis d'une grande douceur, me parut tellement sinistre, qu'il me fit peur. Des haillons le couvraient. Ma surprise, ma douleur, en le trouvant ainsi, et cependant ma joie de le revoir, vous les comprenez.

» Nous tombons dans les bras l'un de l'autre ; je fondais en larmes. Auguste, quoique aussi tendre pour moi que par le passé, ne pleurait pas, lui : il n'avait plus de larmes, il en avait trop versé depuis longues années !

» Nous nous calmons ; il m'apprend qu'il arrive d'Amérique, ainsi que sa famille... qu'il a laissée à Paris avec le peu d'argent qui lui restait, son voyage payé, une cinquantaine de francs environ... Il était venu à pied de Paris à Lyon, couchant par charité dans les écuries des auberges, et vivant de quatre sous de pain par jour. Son voyage lui coûtait moins de dix francs. Un malheur, me dit-il, venait de lui arriver le

soir même, non loin des portes de la ville...

» Il avait, en route, perdu son passe-port, un gendarme remarque la mauvaise mine de mon frère, vêtu comme un mendiant, lui demande ses papiers; il répond qu'il les a perdus la veille; le gendarme ne se contente pas de cette raison, et veut arrêter Auguste; il résiste, étend à ses pieds le gendarme d'un coup de bâton, se sauve dans le bois de Saint-Sauveur, s'y cache jusqu'à la nuit, et ensuite se rend chez moi.

» Auguste me trompait : cette arrestation était une fable, et de cette fable vous saurez plus tard le motif, monsieur Wolfrang... mais alors je ne doutais pas de la vérité du récit de mon frère, et même je lui dis :

» — Comment ! toi... si timide, si craintif, tu as osé résister à un gendarme ?

» — Ah ! mon malheur et celui de ma femme et de mes enfants m'ont donné du cœur au ventre, et maintenant je ne crains personne, — me répondit-il.

» Et, en me disant cela, son regard déterminé m'effrayait. Je lui demande alors quels sont ses projets.

» — Rester caché chez toi pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'on renonce à me chercher, si l'on me cherche au sujet de ma rixe avec le

gendarme, — me répond-il. — Puis tu me prêteras quelques centaines de francs; je retournerai à Paris chercher ma femme et mes enfants, je les amènerai ici; Suzanne reprendra son métier de tisseuse, et, s'il le faut, je servirai les maçons pour gagner mon pain.

» Vous sentez bien, monsieur Wolfrang, que, tant que j'aurais eu un liard à moi, mon frère et sa famille n'auraient manqué de rien; mais, connaissant la délicatesse d'Auguste, je le laisse dire...

— Et ne vous parlait-il jamais de ce Borel?

— Pardon, pendant les trois jours qu'il a passés chez moi, mon frère, en me racontant ses souffrances et celles des siens, s'écriait souvent en fermant les poings, et avec ce regard sinistre qui me donnait la chair de poule :

» — C'est ce brigand-là... qui est cause de tous nos malheurs; il y a au bagne des galériens moins scélérats que lui!...

» — Hélas! tu ressens maintenant plus cruellement que jadis le mal que t'a fait M. Borel, pauvre frère! — dis-je une fois à Auguste.

» — Oh! oui, — me répond-il, — le désespoir a crevé ma poche au fiel; je ne suis plus bon enfant; j'ai le cœur plein de haine, et, si je rencontrais ce Borel, je crois que je le tuerais

comme un chien ! Ah ! que j'ai été bête de ne pas oser autrefois l'attaquer en justice ! Malheureusement, il est trop tard pour déposer aujourd'hui une plainte contre ce gredin-là, et, d'ailleurs, la lettre que j'ai eu la lâcheté de lui écrire, dans le temps, tournerait contre moi.

» Et ce que disait Auguste à ce sujet n'était que trop vrai, n'est-ce pas, monsieur Wolfrang ?

— Ah ! trop vrai... trop vrai !...

— Je cache donc Auguste chez moi, je lui donne du linge, des vêtements ; nous étions de même taille, et j'ai oublié de vous dire que nous nous ressemblions ; nous avions surtout ce qu'on appelle un air de famille..

» Le matin j'allais à mon bureau, selon mon habitude, et je revenais à quatre heures dîner avec Auguste ; un traiteur du voisinage m'apportait mes repas, car je n'avais point de domestique ; je m'amusais à faire mon petit ménage moi-même ; personne ne pouvait donc soupçonner la présence de mon frère chez moi.

» Le lendemain du jour où il était arrivé, il me dit vers les neuf heures du soir :

» — J'ai un grand mal de tête, je vais prendre l'air pendant une heure. La nuit est sombre ; je m'envelopperai la figure d'un cache-nez, l'on ne pourra me reconnaître.

» Cette sortie me semblait de la dernière imprudence ; mais en vain je m'efforçai de dissuader mon frère de son dessein ; au moment de me quitter, il me dit :

» — Il faut tout prévoir ; le hasard peut me mettre nez à nez avec mon gendarme ; ils ont l'œil perçant, et, s'il me reconnaît, je serai obligé de fuir pour lui échapper ; en ce cas, il me sera peut-être impossible de rentrer cette nuit chez toi. Je suis sans le sou, prête-moi une vingtaine de francs, j'irai, si j'y suis forcé, coucher à l'auberge.

» Ces réflexions de mon frère redoublent mon inquiétude ; je le supplie encore de ne pas sortir ; il persiste. Alors, je lui donne deux cents francs en or : il refuse, m'objectant qu'il n'a pas besoin d'une si forte somme.

» Je lui réponds que, si un malheur arrive, il peut être obligé de se sauver de Lyon sans me revoir, et qu'alors il vaut mieux avoir en poche plus que moins.

» Enfin, il accepte et part...

» Je l'attends avec l'angoisse que vous devez concevoir, monsieur Wolfrang... Une heure... deux heures... trois heures se passent... il ne revient pas... Je me désespérais... Enfin, à une heure du matin, Auguste rentre. Il portait un

sac assez volumineux et qui semblait pesant... Il me dit en arrivant qu'il regrette l'inquiétude qu'il a dû me causer par son retard prolongé; mais, n'ayant pu résister au désir de parcourir sa ville natale, d'où il était éloigné depuis tant d'années, le temps avait passé sans qu'il s'en aperçût, et il n'avait, d'ailleurs, fait aucune mauvaise rencontre.

» Puis il ajoute en me montrant son sac :

» — J'ai acheté quelques objets pour mon voyage, car je suis résolu à partir après-demain... On aura renoncé à me chercher; j'ai hâte de revoir ma femme et mes enfants; mais, en attendant, où pourrai-je enfermer ce sac?

» — A quoi bon l'enfermer? Personne n'entre ici, mon frère.

» — Il n'importe, me répond Auguste; je préfère mettre ces objets sous clef.

» Je lui indique alors un placard dont il prend la clef, après avoir déposé son sac dans cette armoire. Je me souvins plus tard d'avoir remarqué, sans y attacher d'importance, que les genoux du pantalon et les reins de la redingote que j'avais donnés à mon frère, étaient blanchis comme s'il se fût frotté à une muraille.

— Est-ce que déjà il avait accompli cette tentative de vol?

— Non, monsieur Wolfrang... mais il était allé reconnaître les lieux. Le sac qu'il rapportait contenait, je l'ai appris plus tard, une lanterne sourde, véritable objet de luxe, qui valait au moins vingt francs... vous saurez tout à l'heure pourquoi j'insiste sur le prix de cette lanterne... une pince en fer, une grosse corde à nœuds, à l'extrémité de laquelle était ajusté un large crochet. Auguste connaissait Lyon comme un enfant de la ville ; il avait acheté ces objets chez un de ces marchands de ferraille qu'il savait trouver près de Perrache.

— Ainsi, cette corde devait servir à votre frère pour escalader la muraille du jardin de la maison du banquier?

— Hélas ! oui, monsieur Wolfrang, et la pince de fer à forcer la caisse. Mon malheureux frère connaissait les êtres de cette maison, où il était allé cent fois voir M. Borel, au temps de leur amitié.

— Mais dans quel dessein vous avait-il raconté cette prétendue rixe avec un gendarme ?

— Afin de pouvoir, sous ce prétexte, rester caché pendant trois jours chez moi, et ainsi s'emparer par un vol de la somme dont un abus de confiance l'avait dépouillé. — Telle est la triste vérité, monsieur Wolfrang.

— Et rien n'a pu vous faire soupçonner les projets de votre frère?

— Rien au monde. Comment l'aurais-je supposé capable d'une action pareille, lorsque tout ce que je possédais était à sa disposition?

— Et il a préféré recourir au vol?

— Oui; et, si extraordinaire que cela paraisse, il agissait ainsi par délicatesse envers moi.

— Comment cela?

— D'abord, il était persuadé que reprendre par la force ce qu'on lui avait dérobé par la ruse, ce n'était pas voler; car, plus tard, lorsqu'il est venu me voir au bagne, savez-vous ce qu'il m'a dit :

» — Borel m'avait volé; j'espérais rentrer dans mon bien et ne pas abuser de ta générosité.

— Mais, par quelles circonstances avez-vous pu être accusé du crime commis par votre frère?

— Vous allez le savoir, monsieur Wolfrang.

XIII

M. Dubousquet se recueillit un instant en songeant à cette nuit fatale qui lui rappelait de si pénibles souvenirs, et il reprit :

— C'était un jeudi du mois d'octobre. Auguste devait, m'avait-il dit, repartir pour Paris le lendemain par la diligence de minuit.

» Je rentre de mon bureau à l'heure accoutumée ; nous passons la soirée ensemble, mon frère et moi ; tantôt il paraissait préoccupé, tantôt presque attendri ; sa figure redevenait douce, il me regardait avec ses bons yeux d'au-

trefois, et, en causant, il tenait presque toujours une de mes mains dans les siennes. Je ne sais quel pressentiment m'avertissait qu'Auguste n'était pas dans son état ordinaire.

» — Tu as quelque chose, mon frère, lui dis-je; je t'ai vu deux ou trois fois près de pleurer ?

» — C'est vrai, je suis attristé en songeant que demain je te quitte, — me répondit-il.

» — Ses réponses, quoique plausibles, ne calmaient pas mes vagues inquiétudes; une autre cause que celle de notre séparation troublait mon frère, car nous devions bientôt être réunis, lorsqu'il aurait ramené sa famille à Lyon... Enfin, de temps à autre, il se levait et allait voir à travers les vitres si la nuit était sombre, et, une fois, il lui échappa de dire avec une satisfaction marquée :

» — La nuit est bien noire, il pleut, il fait grand vent...

» Frappé de l'accent avec lequel il disait ces mots, je lui dis même à ce sujet :

» — On croirait que cela te fait plaisir, qu'il fasse mauvais temps?

» — Oui, sans doute, reprit-il après un moment d'embarras, parce que, si le temps est mauvais cette nuit, il le sera peut-être encore de-

main, et les gendarmes seront moins tentés de sortir ; je ne risquerai pas, en allant à la diligence, de rencontrer celui à qui j'ai donné un coup de bâton.

» L'explication d'Auguste était acceptable, elle me suffit. Enfin, vers les onze heures, nous nous couchons.

» Mon frère partageait mon lit.

» J'ai le défaut d'avoir le sommeil très-pesant. Une fois endormi et dans mon premier somme, je me réveille très-difficilement ; mais, ce soir-là, cette vague inquiétude dont je vous parlais, monsieur Wolfrang, me tenait éveillé plus longtemps que de coutume.

» Cependant, j'allais céder au sommeil, lorsque je m'aperçois qu'Auguste quitte le lit avec précaution.

» — Où vas-tu donc ? lui dis-je.

» — Voir si le temps continue d'être mauvais ; car je pense toujours à mon gendarme, — me répondit Auguste en s'approchant de la croisée.

» Le temps continuait, en effet, d'être mauvais ; le vent soufflait si fort, que j'entendais les rafales de pluie fouetter les vitres comme de la grêle.

» En ce moment, je me le rappelle, minuit

sonnait aux Brotteaux. Mon frère revient se coucher près de moi, et enfin, après... je m'endors d'un sommeil de plomb...

» J'ignore depuis combien de temps je dormais, lorsque je suis réveillé en sursaut par Auguste; il m'embrassait en me disant d'une voix suffoquée :

» — Adieu, Amédée ! adieu !...

» Puis je l'entends s'élancer vers la fenêtre, sauter dans la rue et fuir en courant...

» Je n'avais pas de lumière, et, encore à demi endormi, je me demandai si je rêvais ou non. Cependant, au bout d'un moment, je me sens bien éveillé. Je me souviens que mon frère m'a embrassé et m'a dit adieu... Ma première pensée est qu'il a été découvert, qu'il a entendu les gendarmes frapper à la porte de la maison... et qu'il s'est sauvé...

» Cela me rassure un peu... Je me lève, afin d'allumer une chandelle; la fenêtre est restée grande ouverte. J'y cours... je regarde au dehors et j'écoute...

» Je n'entendis rien que le bruit de la pluie sur le pavé; elle tombait à torrents, et le vent la chassait de telle sorte de mon côté, que j'étais trempé au bout des deux ou trois minutes pendant lesquelles j'étais resté à la fenêtre afin d'é-

couter au dehors ; je referme la croisée en me demandant comment mon frère a pu être averti qu'on venait l'arrêter, puisque je ne voyais ni n'entendais rien dans la rue; j'allume une lumière afin de changer de linge, car le mien ruisselait d'eau...

» Et alors, monsieur Wolfrang, — ajoute le repris de justice en frémissant, — je m'aperçois avec épouvante que, malgré l'eau qui la trempe, ma chemise est tachée de sang; et je vois aussi du sang sur mon traversin, où j'aperçois l'empreinte de mains sanglantes.

— Celles de votre frère, sans doute, qui, en vous embrassant et se penchant sur vous afin de vous dire adieu, avait ensanglanté votre chemise et votre lit?

— Oui, monsieur Wolfrang.

— Votre frère était donc blessé?

— Non.

— Et... ce sang?

— N'était pas le sien ; mais j'avais d'abord cru le contraire ; aussi jugez de mon effroi, monsieur Wolfrang ; car, à la clarté de ma lumière, j'aperçois par terre la redingote que j'avais prêtée à Auguste, trempée de pluie et ayant du sang sur les manches ; chose facile à distinguer, car elle était de couleur claire. Je ramasse en trem-

blant ce vêtement afin de l'examiner... je remarque qu'il lui manque un pan, sans doute déchiré, arraché, dans une lutte... Enfin, l'armoire où j'accrochais mes habits était ouverte, et je ne doutai pas qu'Auguste n'eût changé d'habit avant de fuir...

— Et il ne vous vint pas à la pensée qu'il avait tenté de s'introduire chez le banquier?

— Mon Dieu, non, monsieur Wolfrang; j'étais tellement bouleversé par tout ce qui venait de se passer, que je pouvais à peine rassembler deux idées...

» Soudain j'entends un bruit de voix dans la rue; cela me rappelle à moi-même... Je vois à travers les vitres la lueur de plusieurs lanternes passant et repassant sous ma fenêtre, et bientôt une voix s'écrie :

» — Il y a de la lumière au rez-de-chaussée; c'est là.

» Presque en même temps, pendant que l'on frappe violemment à la porte de la maison, l'un des carreaux de ma fenêtre vole en éclats, un bras s'introduit par l'ouverture de ce bris, fait jouer l'espagnolette, et la croisée donne passage à deux hommes qui s'élancent dans la chambre, se précipitent sur moi, et, avant que j'aie eu le temps de me reconnaître, me sai-

sissent à la gorge, et me renversent en m'appelant assassin ! — Je sens ma raison se troubler, mes forces m'abandonnent, et je me trouve mal...

XIV

Wolfrang, de plus en plus intéressé, commençait à entrevoir le concours et l'enchaînement des circonstances fatales qui avaient rendu possible le sacrifice héroïque de M. Dubousquet ; et il reprit :

— Ces personnages qui s'introduisaient ainsi violemment chez vous appartenaient sans doute à la police ?

— Oui, monsieur Wolfrang ; et, lorsque, après avoir perdu connaissance pendant une demi-heure environ, je rouvris les yeux, j'étais

étendu sur mon lit, les menottes aux mains et les jambes garrottées.

» Mon esprit encore troublé s'éclaircit cependant peu à peu; je vis devant mon bureau le commissaire de police, occupé à verbaliser, quelques gendarmes et les deux agents de police, qui se tenaient debout dans la chambre. Mes souvenirs revenaient avec ma connaissance.

» Me rappelant les brusques adieux d'Auguste, le sang dont il m'avait taché, les vêtements, aussi tachés de sang, laissés par lui au moment de fuir, j'entrevis pour la première fois, quoique confusément encore, une partie de la vérité; mais la pensée qui dominait les autres, fut qu'Auguste était sauf et que c'était moi que l'on croyait coupable, puisqu'on m'avait garrotté... Cela me rassura, me donna du courage, et je me sentis bien plus à mon aise. »

Ces mots admirables, si l'on songe aux sentiments qu'ils exprimaient, le repris de justice les prononçait avec une simplicité naïve, complétement insouciant de leur valeur; et il poursuivit ainsi son récit :

— Le commissaire de police, s'apercevant que j'avais retrouvé ma connaissance à un mouvement que je fis afin de me mettre sur mon séant, me dit :

» — Êtes-vous en état de répondre à mes questions ?

» — Oui, monsieur.

» Alors, quittant la table où son greffier le remplaça, le commissaire reprit :

» — Écrivez l'interrogatoire.

» Et, s'approchant du lit où j'étais assis, il commença de m'interroger. »

M. Dubousquet, s'interrompant alors, dit à Wolfrang.

— J'ai sur moi le journal des tribunaux où ont été publiées toutes les pièces de mon procès, et, entre autres, le procès-verbal de mon interrogatoire et des faits accomplis durant cette terrible nuit. Si vous le désirez, monsieur Wolfrang, je vous les lirai...

— Je vous le demande en grâce...

Le repris de justice va ouvrir un secrétaire, y prend une liasse de papiers dont il détache quelques feuillets, et commence ainsi à lire le procès-verbal de son interrogatoire :

« — Vous vous nommez Amédée Dubousquet ?

» — Oui, monsieur.

» — Vous êtes employé à l'administration des douanes ?

» — Oui, monsieur.

» — Vous êtes le locataire de cet appartement?

» — Oui, monsieur.

» — Quel a été l'emploi de votre temps, cette nuit, depuis environ une heure du matin, jusqu'au moment où nous sommes entrés ici?

» — Je me suis couché à onze heures et j'ai dormi; le bruit que j'ai entendu, lorsque l'on a brisé le carreau de ma fenêtre m'a réveillé en sursaut.

» — Cela n'est pas exact. Les agents, avant de pénétrer chez vous par la fenêtre, vous ont vu à travers les vitres, debout au milieu de votre chambre, à la clarté d'une lumière, et tenant à la main cette redingote trempée de pluie et tachée de sang aux manches... Qu'avez-vous à répondre?

» — Rien...

» — Cette redignote vous appartient-elle?

» — Oui, monsieur.

» — En ce cas, si, comme vous l'affirmez, vous n'avez pas quitté votre demeure cette nuit, comment expliquez-vous que ce vêtement soit trempé d'eau et taché de sang?

» — Je ne sais...

» — Comment expliquez-vous ces taches de

sang à votre lit, et votre chemise aussi trempée d'eau?

» — Je ne sais...

» — Reconnaissez-vous ces lettres? »

— Ici, le commissaire me montra deux lettres insignifiantes laissées par moi dans l'une des poches du vêtement que j'avais prêté à mon frère, — dit le forçat libéré en manière de parenthèses.

Puis il continua sa lecture:

« — Ces lettres sont à votre adresse; les reconnaissez-vous?

» — Oui, monsieur.

» — Ces lettres ont été trouvées dans la poche tenant à ce lambeau de vêtement; le reconnaissez-vous comme ayant fait partie de la redingote que voici et que vous avez avoué vous appartenir?

» — Oui, monsieur.

» — Cette corde à nœuds, terminée par un crochet, et cette pince de fer ensanglantée, les reconnaissez-vous?

» — Non, monsieur.

» — Cette corde a été trouvée tout à l'heure pendante et fixée par son crochet au chaperon du mur faisant presque face à votre croisée.

» — C'est possible...

» — Vous ne reconnaissez pas cette corde?

» — Non, monsieur.

» — Maintenant, vous allez entendre la lecture du procès-verbal des déclarations et des faits relatifs à la tentative de vol et de meurtre commise cette nuit au domicile de M. Borel, banquier. »

Wolfrang interrompant alors le repris de justice, lui dit avec émotion :

— Pauvre cher martyr!... je le comprends maintenant, toutes les apparences vous condamnaient... Ces vêtements prêtés par vous à votre frère devenaient une charge accablante contre vous; et cependant, d'un mot, vous pouviez faire tomber les terribles soupçons dont vous étiez l'objet.

— Oh! sans doute, monsieur Wolfrang; car, à mesure que se poursuivait mon interrogatoire, et surtout lorsque le commissaire eut parlé d'une tentative de vol et de meurtre commise chez M. Borel, la vérité, que j'entrevoyais vaguement jusqu'alors, m'apparut, hélas! tout entière... Je me rappelai mille circonstances du séjour d'Auguste chez moi... qui m'éclairèrent. Je ne doutai plus, ainsi que je vous le disais tout à l'heure,

que cet infortuné, se croyant le droit de récupérer par la violence les cinquante mille francs dont un indigne abus de confiance l'avait dépouillé, ne se fût résolu à un crime, poussé au désespoir par le chagrin, et surtout par la misère de sa famille.

—Et, lorsque, d'après l'interrogatoire que le commissaire vous faisait subir... la vérité vous est apparue... vous avez pris tout de suite l'héroïque résolution de vous sacrifier pour votre frère?

— Tout de suite?... Oh! non... Il ne faut pas, voyez-vous, monsieur Wolfrang, me croire meilleur que je ne le suis, — répond avec une bonhomie admirable le forçat libéré. — Non... non!... Lorsque j'ai compris que l'on m'accusait du crime commis par mon frère, et que toutes les apparences m'accablaient, j'ai été d'abord terrifié à la seule pensée de passer pour voleur et meurtrier. Tout se révoltait en moi à cette idée : j'avais déjà comme un pressentiment des peines, des hontes dont je devais tant souffrir...

» Les regards de mépris et d'aversion que le commissaire et les autres personnes jetaient sur moi me perçaient le cœur, et ce n'était que le commencement.

» Et puis, c'est une faiblesse ridicule, si vous

voulez, monsieur Wolfrang; mais, enfin, contemplant mon réduit si propre et mes rideaux blancs, mes meubles luisants, tout ce pauvre petit ménage auquel j'étais affectionné, et au milieu duquel je vivais depuis si longtemps, satisfait de mon sort, je frissonnais à l'horrible perspective de la vie de prison, de compagnonnage avec des malfaiteurs, moi, si timide... même dans mes relations avec des honnêtes gens !...

» Et cela n'était que le commencement... car, si l'on me condamnait, et je n'en pouvais guère douter... viendrait... le bagne !... Mes jours passés à la chaîne, accouplé à des voleurs et à des assassins !... »

Le repris de justice, frissonnant encore à ce souvenir, garde un moment le silence et ajoute en soupirant :

— Oh ! non ! monsieur Wolfrang... non... je vous le confesse bien sincèrement, allez, la pensée de me sacrifier à mon frère ne m'est pas venue tout de suite ; et, bien plus... tandis que je répondais à l'interrogatoire du commissaire, de façon à ne pas compromettre Auguste, je me sentais, à mon grand étonnement, devenu soudain assez rusé ; oui, monsieur Wolfrang, à mon grand étonnement ! car, à cette heure où je vous

parle, je me demande encore d'où m'était venue tout d'un coup tant de fourberie; oui, j'étais, dis-je, devenu soudain assez rusé pour penser à part moi :

» — Pendant que je laisse croire que je suis coupable, Auguste a le temps de se sauver... puis, plus tard... dès que je le croirai certainement en sûreté, je déclarerai que ce n'est pas moi qui ai commis le crime.

» Vous le voyez donc bien, et, je vous le répète, monsieur Wolfrang, il ne faut pas me croire meilleur que je ne le suis. Ce n'est que plus tard, et après des réflexions, des luttes douloureuses contre moi-même (car je me connaissais, et savais, vu mon caractère, tout ce que j'aurais à endurer),.. ce n'est que plus tard que j'ai enfin pris mon parti. Je me dévouai tout à fait pour Auguste.

— Ah! ces luttes mêmes, ces hésitations devant le terrible sort qui vous attendait, et dont vous aviez conscience, rendent plus admirable encore votre sacrifice.

— Vous exagérez, permettez-moi de vous le faire observer, monsieur Wolfrang, vous exagérez ce qu'il y a de louable dans ma conduite... Oh! j'aurais eu vraiment le mérite que vous dites, si je m'étais décidé tout de suite... et la,

bien hardiment, à me sacrifier pour mon frère. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est seulement plus tard, en réfléchissant à l'avenir de mon pauvre Auguste et à celui de sa famille dans le cas où je ne me dévouerais pas pour lui, que j'ai été contraint, pour ainsi dire, par ces réflexions, à agir comme j'ai fait... Ce n'était plus que du *réchauffé*, comme on dit. Que voulez-vous ! il faut prendre les hommes tels qu'ils sont. Et puis enfin, tenez, monsieur Wolfrang... raisonnons un peu, et vous allez convenir que je ne pouvais pas faire autrement que de me sacrifier pour mon frère.

— Comment ! vous ne pouviez pas faire autrement ?

— Certainement, puisque j'étais forcé à cela.

— Forcé !... par quoi ?

— C'est bien simple ; toutes les apparences étaient contre moi, n'est-ce pas ?

— Oui, et terribles !

— Si terribles, qu'elles ne pouvaient tomber que par l'aveu de la vérité.

— Sans doute.

— Bon ! Ainsi je n'avais qu'un seul moyen au monde de m'innocenter : nommer le vrai coupable... puisque, si je m'étais borné à répondre aux juges : « Le coupable, ce n'est pas moi...

sachez-le, » je n'aurais pas été cru ; trop d'apparences me condamnaient... Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Vous le voyez donc bien, monsieur Wolfrang, il y avait une raison invincible, matérielle, qui, plus tard, devait me forcer à m'avouer coupable à la place d'Auguste ?

— Quelle était cette raison invincible?

— Mon Dieu, monsieur Wolfrang, une raison toute naturelle ; c'est qu'il est impossible à un frère de dénoncer son frère... J'aurais censément voulu la commettre, cette infamie... que, matériellement, je ne l'aurais point pu, non, aussi vrai que le ciel nous éclaire... Ma langue se serait refusée à les prononcer, ces mots abominables, ces mots véritablement fratricides : « Ce n'est pas moi qui suis criminel... c'est mon frère ! »

XV

Wolfrang renonça et dut complétement renoncer à donner au repris de justice conscience de sa valeur morale, et à le persuader que son dévouement sublime ne lui était pas, ainsi qu'il le croyait, qu'il le sentait dans la naïveté de sa grande âme, — matériellement imposé par cette raison, pour ainsi dire PHYSIQUE, *qu'un frère ne pouvait dénoncer son frère.*

Wolfrang dit donc à M. Dubousquet, avec un accent d'affectueuse ironie :

— Soit !... rien de plus naturel que votre sa-

crifice... il ne mérite qu'une médiocre admiration, c'est entendu ; vous ne pouviez moralement ni même physiquement agir autrement que vous n'avez fait... c'est une psychologie et une physiologie toutes nouvelles, dont l'invention fait du moins honneur à votre cœur...

— Allons, monsieur Wolfrang, voilà que vous vous raillez de moi !

— N'en doutez point, la raillerie est le sentiment qui me domine à cette heure. Mais continuez, de grâce, la lecture de ces pièces ; nous en étions au procès-verbal du commissaire de police, au sujet des événements accomplis dans le domicile du banquier Borel.

— Cette lecture ne vous ennuie pas ?

— Vraiment non... J'ajouterai même, si inconcevable que cela vous semble peut-être, que cette lecture m'intéresse vivement...

— En ce cas, monsieur Wolfrang, je continue donc, répond ingénument le forçat libéré. Tel est le procès-verbal dont le commissaire de police m'a donné connaissance lorsque j'ai eu répondu à son interrogatoire :

« Cejourd'hui, à deux heures moins un quart du matin, nous avons été requis par un des domestiques de M. Borel, banquier, de nous trans-

porter en hâte à son domicile, accompagné de nos agents, pour connaître d'une tentative de vol commise nuitamment, avec escalade et effraction, suivie de meurtre non totalement accompli par des causes indépendantes de la volonté du meurtrier.

» Nous avons été d'abord introduits dans une salle basse servant de resserre, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin de l'habitation ; le contrevent de l'une de ces fenêtres avait dû être forcé à l'aide d'une pince en fer, le bris d'un carreau dont les fragments jonchaient le sol ayant permis au voleur d'ouvrir intérieurement les fenêtres.

» Nous avons remarqué sur le sol une empreinte de pas mêlée de boue et de sable du jardin ; et, en suivant toujours ladite empreinte, nous avons traversé un corridor, lequel nous a conduits à un escalier où s'observait encore la trace des mêmes pas ; et, le montant, nous sommes arrivés au palier du premier étage.

» Sur ledit palier s'ouvre la porte principale des bureaux de M. Borel, composés de deux pièces contiguës, à l'extrémité desquelles se trouve le cabinet du caissier. Dans ledit cabinet sont placés une caisse en fer et un bureau dont l'un des tiroirs, fermé par une serrure à secret,

renferme habituellement, nous a-t-on dit, une somme assez considérable, destinée à effectuer des payements dont le taux n'exige pas que l'on ait recours à la caisse principale.

» Nous avons reconnu facilement des traces flagrantes de tentative d'effraction pratiquée sur le tiroir du bureau servant de caisse succursale et situé au fond dudit cabinet Nous avons vu sur le plancher une large mare de sang, une pince en fer, et un débris de vêtement ; les traces des pas et une sorte de piétinement dans cette mare de sang témoignaient qu'une lutte avait eu lieu en cet endroit.

» En suite de cet examen des localités, nous avons été conduits par M. Borel dans une sorte de passage communiquant au cabinet, théâtre de la lutte, et nous avons vu étendu sur un lit de sangle le nommé Jean Dupont, garçon de recette de la maison, lequel couche chaque nuit dans ledit passage, afin d'être à même de garder la caisse.

» Le susnommé Jean Dupont, interrogé par nous sur ce qui était à sa connaissance, a répondu que, vers une heure du matin, il a été réveillé par un bruit sourd, causé par la tentative d'effraction effectuée sur le bureau placé dans la pièce voisine, dont la porte était restée ouverte.

» Ledit Jean Dupont, ne doutant pas qu'un voleur ne se fût introduit dans la maison, s'est levé et précipité dans la pièce voisine, éclairée par une petite lanterne déposée sur une table.

» Ledit Jean Dupont s'est alors trouvé en présence d'un homme de taille moyenne, vêtu d'une redingote blanchâtre et s'occupant à fracturer le tiroir du bureau.

» Cet individu ayant voulu prendre la fuite à la vue dudit Jean Dupont, celui-ci l'a saisi et arrêté si violemment par le pan de sa redingote, qu'il lui est resté entre les mains.

» Mais, en ce moment, ledit Jean Dupont déclare avoir reçu du malfaiteur un premier coup de pince de fer sur la tête; et, malgré ce coup, malgré la perte de son sang, ayant poursuivi la lutte, il a été atteint d'un second coup, asséné sur le crâne avec tant de violence, que son sang a jailli à flots par cette nouvelle blessure, et qu'après avoir encore un instant lutté contre son meurtrier, ledit Jean Dupont tombant étourdi et sans connaissance, le malfaiteur a pu prendre la fuite.

» Ledit Jean Dupont, revenu à lui au bout de quelques instants, a déclaré s'être relevé, afin d'aller donner l'alarme dans la maison.

» C'est en suite de la perpétration des faits

précédents que nous nous sommes transportés au domicile de M. Borel.

» Les déclarations de Jean Dupont recueillies par nous, nous avons continué nos investigations, et, suivant de nouveau les traces laissées par le malfaiteur en s'échappant, nous les avons distinguées des premières empreintes laissées par lui, en cela que les secondes étaient ensanglantées par suite de son piétinement dans le sang de sa victime.

» Nous nous sommes alors rendus dans le jardin, et, à l'aide d'une lanterne, nous avons reconnu les mêmes traces profondément imprimées dans le sol détrempé d'une allée ; elle aboutissait à une muraille garnie d'un treillage à l'aide duquel le malfaiteur a pu gagner la crête du mur.

» Pendant que nous nous livrions à ces investigations dans l'intérieur du jardin, nos agents opéraient simultanément d'autres perquisitions dans une impasse le long de laquelle règne le mur extérieur du jardin précité.

» Là, ils ont trouvé une corde à nœuds, terminée par un crochet de fer très-ouvert et enserrant le chaperon de la muraille, laquelle corde avait évidemment servi au meurtrier à descendre de l'autre côté du mur.

» Au même instant, nosdits agents remarquèrent de la lumière à travers les vitres d'un appartement du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur l'impasse où ils venaient de découvrir la corde; ils aperçurent dans l'intérieur de cet appartement un homme revêtu d'une chemise ensanglantée, et qui venait, sans doute, de se dépouiller de ses habits.

» Nosdits agents, n'écoutant que leur zèle et considérant, pour ainsi dire, cet individu comme étant en cas de flagrant délit, se sont introduits chez lui par la fenêtre et l'ont garrotté.

» Cet acte préventif devait être bientôt justifié; car nous trouvions dans le lambeau du vêtement laissé sur le théâtre de la lutte meurtrière, deux lettres, insignifiantes d'ailleurs, adressées au nommé Dubousquet, employé à l'administration des douanes.

» Or, ledit Dubousquet est ce même individu dans le domicile duquel nos agents se sont introduits, et les plus graves présomptions pèsent sur lui ; car, pénétrant à notre tour dans la maison dont nos agents nous ont ouvert la porte, nous avons trouvé en la chambre du nommé Dubousquet, alors en complète défaillance, une redingote d'un gris blanchâtre, trempée de pluie, largement tachée de sang aux manches et aux revers, et à

laquelle s'adaptait parfaitement le pan de derrière laissé sur le lieu du crime, et auquel pan adhérait encore la poche contenant les deux lettres adressées audit Dubousquet.

» Celui-ci ayant repris connaissance, nous avons procédé à son interrogatoire, ainsi qu'il suit. »

Le repris de justice, après la lecture de ce procès-verbal, le déposa sur une table, et Wolfrang lui dit :

— Tout concourait, en effet, à rendre les charges et les apparences accablantes pour vous. Ces habits étaient les vôtres; on y découvrait des lettres à votre adresse; enfin, votre chemise, mouillée par la pluie durant votre court séjour à la fenêtre, était tachée de sang, ainsi que votre lit. Mais comment votre frère n'a-t-il pas réfléchi qu'en revenant...?

— Réfléchir, monsieur Wolfrang?... Eh! le malheureux avait la tête perdue par l'effroi, par le remords; car, pour la première fois de sa vie, il versait le sang, et certes il ne se serait pas porté à cette extrémité s'il ne s'était vu arrêté par le garçon de caisse. Alors, il a perdu la tête d'épouvante; il n'a songé qu'à échapper à son agresseur. D'abord, mon frère avait pensé,

m'a-t-il dit plus tard, à se cacher dans la maison; mais, craignant, par bon cœur, de me compromettre, il voulut seulement, encore par bon cœur, m'embrasser une dernière fois; puis l'idée lui vint de changer ses vêtements mouillés et ensanglantés pour des habits secs, et de faire ainsi disparaître la trace de son crime. Hélas! Auguste ne pouvait supposer le concours de circonstances qui devaient m'accabler, et il ignorait, d'ailleurs, que les poches de la redingote que je lui avais prêtée continssent deux lettres à mon adresse, et oubliées par moi.

— Il est vrai... En un pareil moment, le trouble de votre frère était excusable; il ne pouvait guère songer ou supposer qu'il vous compromettait si gravement. Vous avez été, sans doute, incarcéré ce jour même?

— Hélas! oui. Le commissaire, après m'avoir donné connaissance du procès-verbal, me demanda si j'avouais être le coupable.

» — Je n'ai rien à répondre, lui dis-je.

» Car, en suite de la lecture de cette pièce, il ne me restait pas le moindre doute sur la culpabilité d'Auguste. J'étais alors, je le répète, résolu à lui donner le temps de fuir, et c'est en cela que je m'étonnai d'être devenu soudain si rusé, en ne détruisant pas les charges élevées contre

moi, et ne répondant ni oui ni non; mais je voulais plus tard prouver mon innocence, sans réfléchir alors que c'était impossible, puisque je n'avais pour cela qu'un seul moyen : dénoncer mon frère.

» Enfin, le commissaire m'arrête au nom de la loi, et me signifie que je vais le suivre en prison.

» A ce mot de prison, si terribles pour moi, vu mes habitudes et mon caractère, figurez-vous que mon sang ne fit qu'un tour, monsieur Wolfrang, et je crus que j'allais derechef me trouver mal. Mais que faire?... il n'y avait pas à reculer; je demandai au magistrat la permission de faire un petit paquet de linge et de hardes.

» Pendant que je m'occupais de ce soin, j'entendis un agent de police dire à un gendarme en parlant de moi :

» — Croirait-on, à voir son air bêtasse, que ce brigand-là vient de forcer une caisse et d'assassiner un homme? A-t-il l'air en dessous, ce gredin-là!

» — Je me connais en criminels, — répond le gendarme : — les pires de tous sont ceux à qui l'on donnerait, comme à celui-là, le bon Dieu sans confession.

» Hélas!... *gredin... hypocrite... brigand...*

assassin!... ça commençait, vous le voyez, monsieur Wolfrang, ça commençait... J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Enfin, j'achève mon petit paquet; on me remet les menottes, que l'on m'avait ôtées pendant un instant, et le commissaire me dit:

» — Partons. »

Le repris de justice garde un moment le silence, son regard devient humide, et il ajoute:

— Tenez, monsieur Wolfrang, j'ai eu, depuis ce jour-là, bien des peines dans ma vie, mais jamais, non, jamais, je n'ai été plus navré qu'à cet instant où il m'a fallu quitter ce modeste logement où j'avais passé des années si paisibles, si heureuses, sauf les soucis que me donnait l'infortune de mon pauvre frère. Enfin, je vous l'avoue, monsieur Wolfrang, je ne pus m'empêcher de pleurer à chaudes larmes en disant à part moi adieu à mon pauvre gîte.

» — Il paraît que nous avons la larme joliment facile! — dit en riant un gendarme à un agent en parlant de moi.

» Je ne voulus pas être un objet de risée, je renfonçai mes larmes et nous sortîmes de chez moi... Ah! monsieur Wolfrang, je n'étais pas au bout de mon rude apprentissage de criminel!

— Quoi donc encore, pauvre martyr?

— Le jour était venu ; la pluie avait cessé ; les locataires de la maison et les voisins, instruits des événements de la nuit, encombraient la ruelle, afin de me voir passer.

» J'allais sortir de notre allée, lorsque j'entends les rumeurs de la foule, rumeurs où dominaient ces mots :

» — Le voilà, le scélérat !... l'assassin !... — Qu'est-ce qui aurait cru ça de lui, avec son air sainte-nitouche ?... — Quel hypocrite ! — Quelle canaille !

» Quand j'entendis ces mots, quand je vis attachés sur moi les regards menaçants de tout ce monde qu'il me fallait traverser, ce fut plus fort que moi, monsieur Wolfrang, je ne voulus plus sortir de l'allée ; je me retournai brusquement vers le commissaire, qui me suivait, et je m'écriai hors de moi :

» — Je ne sortirai pas... vous me tuerez plutôt !...

» Cette résistance était, de ma part, absurde, je le sais, monsieur Wolfrang, puisqu'on pouvait me forcer de marcher; mais j'avais la tête perdue à l'idée de traverser cette foule, où je reconnaissais des locataires jusqu'alors très-bons pour moi ; car, sans vanité, l'on m'aimait assez dans la maison.

» — Allons, gendarmes, faites donc avancer cet homme ! — avait dit le commissaire.

» — Veux-tu marcher, gredin ! s'écria l'un des agents.

» Et, à l'aide de son camarade, il m'entraîna hors de l'allée, me poussant si brutalement devant lui, que je trébuchai ; je perdis l'équilibre et j'allai rouler dans le ruisseau.

» Les éclats de rire méprisants et les huées de la foule retentirent autour de moi. J'avais les mains liées ; je faisais des contorsions, sans doute ridicules, afin de me redresser debout, et tout le monde de redoubler de huées, sans pitié...

— Ah ! c'est horrible !

— Après tout, ils étaient excusables, monsieur Wolfrang ; ils devaient me croire criminel ; je leur ai pardonné plus tard... mais alors je les accusais d'être des gens bien méchants...

» Enfin, les agents me mettent sur mes pieds, me saisissent au collet, et, craignant une nouvelle résistance de ma part, me placent au milieu d'eux, tandis qu'un gendarme me donne des coups de genou dans les reins pour me faire avancer.

» Alors, moi, pour en finir, savez-vous ce que j'ai fait, monsieur Wolfrang ?... J'ai marché

en fermant les yeux pour ne pas voir les figures insultantes ou indignées que je rencontrerais durant le long trajet de mon domicile à la prison. Mais, hélas! si je ne voyais rien, j'entendais les propos menaçants, les huées qui me poursuivaient, car une bande d'enfants de mon quartier m'accompagnait en répétant sur mon passage que j'étais un voleur et un assassin. J'avais beau, afin de me réconforter, me redire à moi-même : « Ce n'est pas vrai, je ne suis ni voleur ni assassin ! » c'est égal, on m'aurait alors demandé si je voulais mourir subitement, que j'aurais accepté avec reconnaissance. Enfin, nous arrivons à la prison, et, là, grâce au ciel, une douce surprise m'attendait et me fit oublier tout ce que je venais d'endurer.

— Quelle fut donc cette surprise ?

— Pendant les formalités de mon écrou, le concierge me demanda si je voulais *être à la pistole*. Je ne comprenais pas : il m'expliqua que, moyennant quinze sous par jour, je pouvais avoir une chambre à part... Jugez de ma joie, monsieur Wolfrang ! jugez-en ! car ce qui m'effrayait le plus, c'était de me voir confondu pêle-mêle avec les malfaiteurs ; aussi, lorsque je fus établi dans ma cellule, je me jetai à genoux pour remercier le bon Dieu.

» Mon cœur si serre, si navré, s'épanouit dans cette solitude.

» Alors, plus calme, mais épuisé par tant de secousses, je me jetai sur mon lit, où je dormis pendant dix heures de suite. Ce bon sommeil reposa mon esprit, et me permit, à mon réveil, d'envisager en face ma situation à l'avenir. C'est alors, monsieur Wolfrang, que commença cette lutte contre moi-même dont je vous ai parlé... La voici, résumée en deux mots.

» Auguste s'est échappé ; on me croit coupable ; je prolongerai cette erreur, sans cependant rien avouer ; mon frère aura ainsi le temps de fuir et de gagner peut-être un pays étranger, me disais-je. — Bon !... mais ensuite, lorsque je paraîtrai devant le tribunal ? Eh bien, je répondrai aux juges : « Je suis innocent. » — Bon !... mais de quelle manière prouver mon innocence, lorsque tant de charges m'accablent ?...

» Là était la difficulté, monsieur Wolfrang ; j'avais beau vouloir la tourner de toutes façons, elle se dressait toujours insurmontable. Oui, de quelle manière prouver mon innocence ?

» Aussi, après avoir longtemps réfléchi, je dus m'avouer que le seul moyen de m'innocenter était de dénoncer le vrai coupable, de ra-

conter comment il s'était caché chez moi, comment je lui avais prêté des habits, afin de remplacer ses haillons ; enfin, de dire toute la vérité... Bon !... mais le vrai coupable, qui était-il ? Mon pauvre Auguste ! Il me fallait donc dénoncer mon frère ?... Ça ne se pouvait pas, non, ça ne se pouvait pas !

» Alors, qu'arriverait-il ? J'aurais beau affirmer mon innocence, l'on ne me croirait point, l'on ne pourrait me croire, en raison des apparences toutes réunies contre moi.

— Soit !... mais, du moins, vous protestiez de votre innocence à la face de Dieu et des hommes !

— La belle avance, monsieur Wolfrang ! je n'en serais pas moins condamné ; malgré mes protestations d'innocence, je n'en passerais pas moins pour criminel aux yeux de tous, et j'aurais à subir autant d'humiliations que si je m'avouais coupable. Or, cet aveu assurait le repos d'Auguste, on ne le soupçonnait pas, il ne serait jamais poursuivi ; mais, d'un autre côté, cet aveu m'envoyait au bagne, moi ! et cela m'épouvantait... De là mes hésitations, mes luttes entre mon dévouement pour Auguste et mon égoïsme.

— Son égoïsme ! — s'écrie Wolfrang. — Et

il est sincère ! il s'est cru égoïste... en hésitant à se sacrifier pour son frère !...

— Mais dame !... monsieur Wolfrang, écoutez donc...

— Bien, bien... c'est entendu : votre action est tout au plus méritoire. Mais votre frère ne put donc pas gagner la frontière, se mettre à l'abri des poursuites, vous écrire, et alors, quoi qu'il vous eût coûté, je le comprends, de dénoncer votre frère, vous pouviez vous résigner à cette extrémité, le sachant en sûreté?

— D'abord, monsieur Wolfrang, je n'ai eu des nouvelles d'Auguste qu'après ma condamnation. En quittant Lyon, il s'était dirigé sur Paris... Mais, au quart du chemin, une fièvre violente, causée par tant d'émotions, l'avait saisi; obligé de s'arrêter dans une auberge, il y tomba si gravement malade, qu'on dut le transporter à l'hospice du chef-lieu, où il est resté pendant plus de trois mois entre la vie et la mort, incapable ainsi de me donner de ses nouvelles. La première lettre qu'il m'a écrite, je l'ai reçue au bagne de Brest.

— Quelle fatalité !

— Ce n'est pas tout. N'ayant aucune nouvelle d'Auguste, il me fallait, si je devais m'y résigner, me décider promptement à m'avouer coupable.

— Pourquoi n'auriez-vous pas, au contraire, tâché de traîner le procès en longueur ?

— Et si Auguste était arrêté ? si, poussé par le remords, il faisait des révélations ? Cette crainte me navrait ; il fallait donc promptement me décider.

» Le juge d'instruction m'interrogeait le lendemain ; il me restait moins de vingt-quatre heures pour prendre une résolution.

» Ah ! monsieur Wolfrang, c'est la plus mauvaise heure que j'aie passée de ma vie, partagé, je vous l'ai dit, entre mon égoïsme, qui me représentait les horreurs du bagne, et mon affection fraternelle, qui me criait : « Sauve » Auguste !... »

» Enfin, après avoir réfléchi toute la nuit, bien pesé le pour et le contre, je me décidai surtout par cette raison :

» — Je suis garçon, me dis-je ; personne ne s'intéresse à moi ; Auguste est père de famille ; il n'a d'autre héritage à laisser qu'un nom honorable ; son amour pour sa femme est la seule consolation qui lui reste au milieu des chagrins qu'il éprouve ; je connais Suzanne : le déshonneur de son mari la tuerait, ou bien elle ne le reverrait jamais. Il n'y a pas à hésiter... je dois me sacrifier. Le bagne m'épouvante, c'est vrai,

mais l'on s'habitue à tout; j'aurai, d'ailleurs, ma conscience pour moi... et puis, une fois aux galères, ma petite fortune ne me servira à rien : mon frère et sa famille en profiteront. Donc, c'est entendu, j'avouerai que je suis le coupable. Mes aveux abrégeront le procès, et ce sera plus tôt fini... Reste le cas où mon pauvre Auguste serait arrêté et ferait des révélations de son côté... Ce serait un grand malheur... il lui arrivera ce qui pourra, mais je n'aurai rien à me reprocher...

» Eh bien, le croiriez-vous, monsieur Wolfrang ? et cela prouve la vérité du proverbe : *Une bonne action a toujours sa récompense*, ma décision prise, j'ai ressenti un allégement, un contentement extrêmes... J'étais tranquille... presque joyeux.

» On vint justement à ce moment-là me chercher pour me conduire au greffe, où m'attendait le juge d'instruction chargé de m'interroger; je descendis les escaliers quatre à quatre, d'un pas dégagé; je ne touchais pas terre.

» J'entre dans le cabinet du magistrat, où il se trouve avec son greffier; mais, avant qu'il ait le temps de m'adresser la parole, je lui dis, d'un ton leste et d'un air très-satisfait de moi-même (et je l'étais, en effet, intérieurement, très-satisfait) :

» — Monsieur, mon interrogatoire devient inutile. C'est bien moi, Amédée Dubousquet, qui ai voulu voler M. Borel. C'est bien moi qui, me voyant surpris par le garçon de caisse, me suis débarrassée de lui en lui donnant des coups de barre de fer sur la tête; maintenant, monsieur, menez mon procès bon train, c'est tout ce que je vous demande.

— Le juge a dû vous prendre pour un scélérat endurci.

— Ah! monsieur Wolfrang, d'abord il m'a regardé, muet de surprise et d'horreur; et puis il n'a pu s'empêcher de s'écrier, parlant au greffier en levant les mains au plafond :

» — Pas l'ombre d'un remords!... Quel monstre!

» Tandis que, moi, je me disais, ajoute le forçat libéré, souriant avec bonhomie :

» — Oui, oui, va, tu en verras souvent dans ta geôle, des monstres de mon espèce! je t'en souhaite!

—Quelle nature angélique! —se dit Wolfrang à demi-voix.

Et il reprend tout haut :

— Ainsi le magistrat renonça dès lors à vous interroger?

— Il le fallait bien : je refusais de répondre,

répétant toujours d'un ton très-satisfait de moi-même :

» — Puisque j'avoue le crime, à quoi bon vos questions, monsieur?

» — Mais, malheureux que vous êtes! — s'écriait le magistrat, — vous n'avez donc pas même conscience de votre crime? Vous n'éprouvez donc nul repentir de ce que vous avez fait?

» — Moi, me repentir de ce que j'ai fait? Ah! bien oui! au contraire! — me suis-je même échappé à repliquer presque involontairement; car je répondais plutôt à ma pensée secrète qu'à la question du juge.

» Aussi ce brave homme a-t-il dû me prendre pour un scélérat endurci, comme vous disiez, monsieur Wolfrang.

— Mais comment cette légitime sérénité de conscience, grâce à laquelle vous braviez presque gaiement les interrogatoires, ne vous a-t-elle pas toujours soutenu dans votre longue vie d'épreuves?

— C'est bien simple, monsieur Wolfrang, et vous allez le comprendre. Lors de mon premier interrogatoire, j'éprouvais cette espèce de fièvre de contentement, cette exaltation que l'on ressent toujours, je crois, après l'accomplissement

d'un devoir généreux qui vous a coûté ; aussi je me sentais quasi guilleret ; mais, malheureusement, cette effervescence passée, il n'en a plus été de la sorte. Oh ! seul avec moi-même, dans ma cellule, ça allait bien, le roi n'était pas mon maître, comme on dit ; mais, dès que je me trouvais en présence de quelqu'un, je souffrais le martyre en songeant au mépris, à l'aversion que j'inspirais... Mais dame !... que voulez-vous, monsieur Wolfrang ! tout ne peut pas être roses dans le sacrifice !

— Ah ! — reprit Wolfrang profondément ému, — que ne puis-je vous donner connaissance et conscience de ce qu'il y a d'adorable et de touchant dans le mélange de grandeur et d'ingénuité qui vous caractérise !... combien vous seriez fier !... Mais, non, non, vous êtes de ceux-là qui passent obscurs, ignorés d'eux-mêmes et d'un monde dont ils devraient être l'exemple et l'admiration !

— Ah ! monsieur Wolfrang, monsieur Wolfrang !

— Pardon... je m'étais imposé de ne plus tenter, tâche impossible, de vous révéler à vous-même... Revenons à votre procès. Quelle a été dans cette circonstance la conduite du banquier Borel ?

— Impitoyable ! elle devait l'être ; son intérêt le forçait d'agir ainsi. Je l'avais vu, d'ailleurs, une fois dans ma prison... lui seul devina que je n'étais pas coupable.

— Monsieur Borel ? — s'écrie Wolfrang ; — et comment a-t-il pu pénétrer votre secret ?

XVI

Le forçat libéré, à cette question de Wolfrang : « Comment a-t-il pu pénétrer le secret de votre innocence ? » sourit amèrement et répondit :

— M. Borel nous connaissait dès l'enfance, mon frère et moi, et, quoique je ne l'eusse pas revu depuis son indigne abus de confiance envers Auguste, le banquier savait que j'avais toujours mené une vie honorable et que mon patrimoine et mes appointements d'employé devaient me mettre à l'abri de la tentation de vol.

Puis, enfin, il me tendit un piége dans lequel je tombai.

— Un piége! et dans quel dessein?

— Ah! dans un dessein bien facile à concevoir; mais la réflexion m'est venue trop tard. Voici ce qui se passa...

» M. Borel était membre d'une association destinée à moraliser les prisonniers soumis au régime cellulaire, et à leur fournir de bons livres; il eut donc un prétexte tout naturel de venir un jour dans ma cellule.

» Il feint d'abord l'attendrissement et la douleur; il me témoigne son chagrin de me voir, moi qu'il connaît depuis l'enfance, accusé d'un grand crime.

» Enfin il a l'effronterie de me demander des nouvelles d'Auguste, ajoutant qu'il a depuis longtemps pardonné à mon frère son indélicatesse, pour ne pas dire pis, au sujet de ces cinquante mille francs qu'il prétendait lui avoir confiés, à lui, Borel.

» Je suis d'un caractère très-patient; mais l'audace du banquier me mit hors de moi. C'est là sans doute ce qu'il voulait; et, lui apprenant les malheurs d'Auguste et de sa famille, je m'écriai :

» — Ces affreux malheurs, qui les a causés?

Votre abus de confiance, monsieur !... oui ; et si jamais la misère, le désespoir, poussaient un jour mon frère à commettre une mauvaise action... c'est vous qui en seriez reponsable devant Dieu !

— Ces reproches, cette supposition de votre part, durent, en effet, mettre le banquier sur la voie de la vérité.

— Il est vrai, monsieur Wolfrang, j'en disais trop ; mais l'indignation m'emportait malgré moi ; je commençais à tomber dans le piége que le banquier me tendait.

— Que vous a-t-il répondu?

— Qu'il dédaignait cette accusation d'abus de confiance, vieille calomnie à l'aide de laquelle Auguste avait tenté de lui escroquer autrefois une somme considérable, indignité dont il s'était, d'ailleurs, rétracté plus tard, témoin sa lettre (lettre dont je vous ai parlé, monsieur Wolfrang, et que mon malheureux frère avait eu l'insigne faiblesse d'écrire en ce temps-là), et témoin aussi une humble demande de secours faite personnellement par Auguste au banquier, il y avait trois mois, et à laquelle il s'était généreusement empressé de répondre après de nouvelles assurances de repentir de la part de mon frère.

— Il s'était donc adressé à M. Borel pour obtenir de lui des secours ?

— Jamais, monsieur Wolfrang ! jamais ! c'était un mensonge du banquier.

— Mais à quoi bon ce mensonge ?

— Vous allez voir... Je réponds à M. Borel que ce qu'il dit est faux, qu'il est matériellement impossible que mon frère lui ait, en personne, demandé un secours, il y a trois mois, puisqu'il y a deux mois Auguste se trouvait encore en Amérique ; enfin, j'ajoute imprudemment :

» — S'il se fût adressé à vous, il me l'eût dit dernièrement.

» — Vous avez donc vu tout récemment votre frère à Lyon ? me dit M. Borel.

— En effet, — interrompt Wolfrang réfléchissant, — vous livriez à peu près votre secret ; car, avouer le récent séjour de votre frère à Lyon, c'était presque le désigner comme l'auteur de cette tentative de vol, rendue probable par la détresse de ce malheureux et par l'abus de confiance dont il avait été victime, tandis que l'aisance dont vous jouissiez et vos antécédents honorables devaient éloigner de vous tout soupçon...

— Il est vrai, j'avais étourdiment parlé ; mais je ne me possédais plus...

— Je ne comprends pas encore cependant quel pouvait être l'intérêt du banquier à connaître le véritable auteur de cette tentative de vol.

— Cet intérêt, vous allez le comprendre ; car, certain, d'après ma réponse irréfléchie, qu'ainsi qu'il le présumait, mon frère s'était trouvé à Lyon durant cette nuit funeste, le banquier me dit :

» — Écoutez-moi, monsieur Dubousquet ; votre réponse me prouve ce dont je me doutais : votre frère est l'auteur de la tentative de vol commise chez moi ; mais vous êtes son complice...

— Qu'entends-je ! vous, complice de ce vol ?

— Oui, monsieur Wolfrang ; en voilà bien d'une autre, n'est-ce pas ?... Mais vous n'êtes point au bout.

— Ah ! le misérable ! s'écrie Wolfrang ; — quelle profonde astuce ! Je commence à comprendre ce qu'il se proposait.

— Oh ! oui, elle est bien noire, l'astuce de cet homme, allez, monsieur Wolfrang ! C'est effrayant lorsqu'on y songe. Mais écoutez la fin.

» — Vous êtes le complice de votre frère, — me dit donc M. Borel. — Vous l'avez probablement caché chez vous, afin de lui faciliter les

moyens d'accomplir son crime ; vous lui avez évidemment fourni l'argent nécessaire à acheter la corde, la pince, la lanterne sourde... Cette lanterne seule vaut au moins vingt francs ; je l'ai examinée au greffe : c'est une lanterne de luxe ; or, il est impossible que votre frère ait fait, sans votre concours, une acquisition pareille ; il était, m'avez-vous dit, dans la détresse : et cela est si vrai, qu'à son arrivée à Lyon, vous lui avez prêté des habits pour remplacer ses haillons.

— Comment le banquier connaissait-il cette circonstance?

— On avait trouvé dans le pan déchiré de la redingote des lettres à mon adresse ; M. Borel devait donc penser que cet habit m'appartenait ; or, je ne l'aurais pas prêté à mon frère...

— S'il n'eût été vêtu de haillons... c'est juste...

— M. Borel ajouta :

» — Il résulte des investigations de la justice, que l'individu qui, dans la soirée du crime, a acheté cette lanterne, a, pour le payer, tiré de sa poche plusieurs pièces d'or. Cet or, d'où provenait-il?... De vous, certainement.

— En effet, vous aviez remis deux cents francs en or à votre frère...

— Oui, craignant qu'il ne fût reconnu et arrêté pour sa prétendue rixe avec le gendarme, et qu'en ce cas, mon frère, quoi qu'il arrivât, ne fût dépourvu d'argent.

— La scélératesse de ce Borel me confond, — reprend Wolfrang.

Et pensif, il ajoute :

— Il n'est que trop vrai, et j'y réfléchis maintenant, vous pouviez, par la fatalité de ces circonstances, être considéré comme le complice de votre frère.

— M. Borel le sentait bien... et c'est là-dessus qu'il comptait, quoique, au fond, il fût certain de mon innocence ; aussi a-t-il repris :

» — Vous êtes complice de la tentative de vol commise par votre frère ; cela est pour moi hors de doute, et il en serait de même pour la justice... si elle savait ce que je sais... Et, à cette heure, — songez bien à mes paroles, — votre frère a pu s'échapper... vous assumez sur vous seul, par générosité pour lui, la responsabilité d'un crime dont vous êtes complice. Ceci vous regarde... Quant à moi, par un reste de pitié pour cet homme... autrefois mon ami d'enfance... je veux bien consentir à ne pas le signaler à la justice; mais, prenez garde... vous avez jusqu'ici refusé

de répondre aux interrogatoires des magistrats ; c'est peut-être, de votre part, une tactique assez familière aux prévenus : ils réservent ainsi pour l'audience leurs moyens de défense, et échappent à la longueur des épreuves contradictoires de l'instruction, et parfois surprennent ainsi la religion des jurés ; mais, je vous le répète, prenez garde ! si, parmi vos moyens de défense, vous espériez atténuer votre crime en invoquant contre moi cette abominable et ancienne calomnie d'abus de confiance..., je serais sans pitié pour votre frère et pour vous ; non que je redoute en quoi que ce soit cette diffamation : ma vie, grâce à Dieu, est irréprochable aux yeux de tous... Je ferais justice de cette infâme accusation... mais je serais sans pitié pour deux misérables qui, afin d'excuser leur forfait, ne reculent pas devant la plus odieuse calomnie dont on puisse vouloir rendre victime un homme de bien !

— Ciel et terre ! une si noire hypocrisie cause une sorte de vertige d'épouvante et d'horreur !...

— C'est justement ce que j'éprouvais, monsieur Wolfrang... Oui, j'éprouvais une sorte de vertige en entendant le banquier me parler ainsi ; car nous étions seuls, personne ne pou-

vait nous entendre, et il me tenait le langage qu'il eût tenu devant témoins... Je restai muet de stupeur.

» Il acheva en ces termes :

» — Ainsi, songez-y bien... si vous aviez l'audace de tenter de jeter l'ombre d'un soupçon sur l'intégrité de ma vie entière... à l'instant je dénonce votre frère à la vindicte des lois... Je produis la lettre, écrasante pour lui, qu'autrefois il m'a écrite, et je révèle qu'il est l'auteur du crime dont vous êtes complice. Votre frère a pu rester jusqu'à présent impuni, parce qu'on ignore sa culpabilité ; aucune recherche n'a été exercée contre lui... mais, dès qu'il sera signalé, il sera poursuivi, on l'atteindra où qu'il soit... et, grâce à l'extradition, il sera même atteint en pays étranger... Quant à vous..., la justice vous tient, elle ne vous lâchera pas. Votre frère arrêté, assumât-il sur lui seul la responsabilité du crime, il ne vous sauverait pas ; en vain, même, vous rétracteriez vos aveux, vous seriez accablé par les preuves flagrantes de votre complicité. Le séjour mystérieux de votre frère chez vous, l'or vu entre ses mains et qui ne pouvait provenir que de vous, tout enfin, je vous le répète, vous accablerait, et, votre frère et vous, vous recevriez le juste châtiment de vos forfaits...

Sur ce, monsieur Dubousquet, réfléchissez, — ajouta le banquier.

» Et il sortit de ma cellule...

— Maintenant, tout m'est dévoilé ! Malgré son audace, malgré son hypocrisie, malgré l'autorité de son irréprochable réputation ; enfin, malgré la lettre de votre frère, ce Borel redoutait toujours la révélation de son abus de confiance, source impure de son immense fortune.

— Sans doute, monsieur Wolfrang ; et il me disait clairement, à moi qui, seul, pouvais lire à travers tant de mensonges sa pensée secrète : « Je vous sais innocent, Auguste a commis le crime, vous vous sacrifiez pour lui ; mais, prenez garde !... »

— «... Si vous révélez l'abus de confiance que j'ai commis, — continue Wolfrang poursuivant la pensée du repris de justice, — je rends votre sacrifice inutile... en dénonçant votre frère... Vous passerez fatalement pour son complice, et vous serez tous deux condamnés au bagne. Tandis que, si vous gardez le silence, votre frère ne sera jamais poursuivi, et vous jouirez, du moins, du prix de votre généreux sacrifice... »

— Mon Dieu, oui... et ces menaces, M. Borel pouvait les accomplir ; je devais infaillible-

ment passer pour être complice d'Auguste. Il s'était caché dans ma demeure ; on avait vu en sa possession de l'or qu'il tenait de moi, et avec lequel il s'était procuré les instruments de son crime... Vous le voyez... j'étais enlacé de tous côtés comme un pauvre moucheron dans une toile d'araignée... J'aurais même alors voulu revenir sur ma résolution de me sacrifier pour mon frère, que je ne l'eusse pas pu, non, et j'aurais été assez infâme pour le dénoncer que je fusse resté son complice... Ah ! monsieur Wolfrang !... si vous saviez combien alors je me suis félicité de m'être décidé à me dévouer pour Auguste avant mon entrevue avec M. Borel !

— Pourquoi cela ?...

— Pourquoi ?... Mais pensez donc que j'aurais eu le chagrin de me dire que mon dévouement pour mon frère avait été moins volontaire que forcé... puisque, de toute façon, je devais être regardé comme complice du crime... Heureusement, à ce sujet-là..., je suis tranquille,— ajoute le forçat libéré avec un soupir d'allégement : — j'ai toujours eu la consolation de me dire que mon sacrifice partait du cœur.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

LES SECRETS DE L'OREILLER.

Déposé aux termes de la loi.

Bruxelles. — Imp. de E. Gutot, succ. de Stapleaux,
rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LES SECRETS DE L'OREILLER

PAR

EUGÈNE SUE.

5

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

LEIPZIG,
ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1858

I

L'entretien de Wolfrang et du forçat libéré se prolongea.

La fin de l'histoire de notre martyr du dévouement fraternel était logique, et son caractère d'une naïveté sublime.

Persistant dans son refus de répondre aux interrogatoires du magistrat, M. Dubousquet parut devant les jurés. M. de Francheville, son accusateur de la veille, comptait parmi eux.

Les débats durèrent à peine une demi-heure; le prévenu allait au-devant de toutes les ques-

tions par ses aveux impatients, brusques et empreints d'une sorte d'amertume. Le malheureux avait hâte d'en finir; il souffrait horriblement d'être exposé aux regards des juges et du public comme un malfaiteur.

Oui, par suite de cette disposition de son caractère qui rendait son sacrifice doublement héroïque, M. Dubousquet éprouvait une honte, une humiliation dévorante dès qu'il se trouvait en contact avec les hommes; il ne retrouvait le calme et l'apaisement que lorsqu'il était, disait-il, — seul avec sa conscience.

La brusquerie des réponses de l'accusé durant son procès, la crudité de ses aveux, que ne tempérait pas même l'apparence du repentir, passèrent et durent passer, aux yeux des jurés, pour le comble de l'endurcissement et du cynisme!

Ce n'est pas tout; depuis son entretien avec M. Borel (présent à l'audience comme témoin), M. Dubousquet était obsédé de la crainte que l'on ne soupçonnât son frère; car il était, en effet, difficile de se rendre compte de ce fait presque inexplicable, à savoir : que le prévenu de cette tentative de vol et de meurtre possédait quelque fortune et avait mené jusqu'alors une conduite honorable, certifiée par les chefs de l'administration où il remplissait un emploi, lesquels,

interrogés sur la moralité de M. Dubousquet, déposèrent en sa faveur ; — ce dont il se désolait, quoiqu'il ressentît atrocement la honte d'être assis sur la sellette des criminels ; mais, en vertu de la logique de son dévouement, tout ce qui tendait à l'innocenter pouvait devenir redoutable à son frère.

L'accusé ayant refusé de choisir un avocat, on lui nomma un défenseur d'office ; celui-ci, en présence des aveux réitérés de son client, qui rendaient la défense impossible, commença de la sorte sa plaidoirie :

— Messieurs les jurés, l'accusé, en avouant avec une si surprenante et si incroyable opiniâtreté les faits dont il est prévenu, me ferait, par la persistance même de ces aveux inouïs, presque douter de sa culpabilité, surtout si je songe à sa vie si longtemps irréprochable ; mais, malheureusement, les faits existent : une tentative d'effraction a été commise... le sang a coulé... soit ; et cependant... l'accusé, malgré ses aveux... l'accusé est-il bien réellement l'auteur de ces faits ? Examinons...

A ces mots, qui exprimaient un doute sur sa culpabilité, M. Dubousquet fut saisi d'épouvante ; son défenseur était sur la voie de la vérité...

— Je crus mon pauvre frère perdu, dit à ce sujet le repris de justice à Wolfrang. — Heureusement, le ciel m'inspira... et, interrompant l'avocat avec une ironie féroce..., dont je me croyais bien incapable, mon Dieu ! je dis froidement, en m'adressant au garçon de caisse, cité comme témoin, à peine convalescent, la tête encore enveloppée de bandages, et assis non loin de mon banc :

» — Réponds donc à l'avocat... qui demande si je suis le meurtrier... Tu m'as vu entre tes deux yeux, toi... gredin... qui m'as empêché de faire un si bon coup !... »

L'effroyable cynisme de ces paroles, cette insulte de l'accusé à sa victime, soulevèrent l'horreur de l'auditoire et du tribunal ; des imprécations menaçantes s'élevèrent contre M. Dubousquet, du sein de la foule

— Malheureux ! — s'écria le président du tribunal, — vous osez encore outrager celui que vous avez assassiné !

— Sans lui, je mettais la main sur une centaine de mille francs, et je ne serais pas ici ! — répondit M. Dubousquet avec un sang-froid effrayant. — Ce gueux-là m'a fait perdre le fruit de mes combinaisons... Je m'étais logé à proximité de la maison du banquier, afin d'être à

portée de m'introduire chez lui et de forcer sa caisse; je n'ai que trois misérables mille livres de rente et j'en voulais avoir dix mille, chiffre rond; quelques paquets de billets de banque réalisaient mes vœux, et, le vol fait, personne au monde ne me soupçonnait : j'étais couvert par mes honorables antécédents... Cette canaille de garçon de caisse est donc la cause que j'ai manqué de m'enrichir une bonne fois et que je suis ici; et vous voulez, messieurs, que je regrette de l'avoir assommé? Allons donc!... vous voulez rire, ou vous ne connaissez pas le cœur humain!... J'ai d'abord refusé de répondre, afin de voir quelle tournure prendrait l'affaire. J'espérais pouvoir tout nier; mais, en homme de bon sens, j'ai reconnu que c'était impossible en présence des faits, et j'ai tout avoué. Mon parti est pris... le bagne m'attend... j'irai au bagne, d'où je compte bien m'évader; mais, puisque j'ai tout avoué, jour de Dieu!... finissons-en! car, depuis les juges jusqu'à mon avocat... personne n'est amusant ici; je vous l'apprends, si vous l'ignorez.

Cette réponse odieuse était fort habilement calculée; car, en montrant l'accusé cupide, dissimulé, méditant de longue main sa criminelle tentative à l'abri de la bonne renommée dont il

jouissait, ces antécédents honorables tournaient contre lui, et le cynisme de ses aveux, ainsi motivé, éteignait tout sentiment de pitié pour lui et redoublait l'aversion qu'il inspirait.

Cette réponse réussit au gré des vœux de M. Dubousquet, et son avocat, indigné, quitta l'audience, convaincu dès lors d'une scélératesse dont il avait pu douter un instant.

En vérité, l'esprit reste confondu, lorsque l'on réfléchit que cette réponse, digne d'un criminel endurci, avait pu être improvisée par cet homme dont la timidité naïve égalait la bonté angélique, et qui ressentait si cruellement les mépris et l'horreur de ceux qui le croyaient un criminel. Cette contradiction semblerait incroyable, si l'on ne savait quels prodiges peut enfanter le dévouement.

— Lorsque, le lendemain, je lus dans le journal les paroles que j'avais prononcées en interrompant mon avocat, — dit à Wolfrang le forçat libéré avec sa touchante ingénuité, — je pouvais à peine en croire mes yeux; il me fallut longtemps interroger ma mémoire pour me persuader que j'avais réellement répondu de pareilles scélératesses.

» Mais je parlais sous le coup de mon épouvante de voir soupçonner ou accuser mon frère...

La présence de M. Borel, qui ne me quittait pas des yeux... et qui savait mon secret, redoublait ma terreur... Cette surexcitation m'aura sans doute donné de l'aplomb, de l'imagination, et j'aurai dit précisément ce qu'il fallait dire... pour paraître un grand criminel.

» Je n'aurais jamais, au grand jamais, imaginé de sang-froid une telle réponse; il paraît que j'étais vraiment effrayant, à ce que rapportait le journal. C'est bien possible, puisque lorsque je ne me suis plus entendu parler... (car par une singulière hallucination de mon esprit, il me semblait, en répondant ainsi, entendre une autre voix que la mienne), le public a redoublé ses imprécations contre moi, tandis que le tribunal et les jurés me regardaient avec horreur... »

Il va de soi que l'accusé, en raison de son abominable cynisme, fut condamné au maximum de la peine, — aux travaux forcés à perpétuité.

Dirigé sur le bagne de Brest, il y arriva mourant, n'ayant pu résister à la réaction physique de tant de secousses morales, et, étant d'ailleurs, d'une assez chétive santé.

Sa guérison achevée, il revêtit la casaque rouge et coiffa le bonnet vert, signes distinctifs des condamnés à perpétuité.

Il fut accouplé à la même chaîne qu'un ro-

buste forçat nommé Landry, voleur et assassin, homme indomptable et féroce, l'effroi de la chiourme. La douceur angélique de M. Dubousquet apprivoisa ce monstre.

Un mot à ce sujet. Nous l'avons dit ailleurs, et souvent, à l'appui de notre foi religieuse dans LA BONTÉ NATIVE DE L'HOMME, nous n'admettons point la *tache originelle*. Les plus grands scélérats, toujours poussés au crime par l'ignorance, par la misère, par l'abandon, par le mauvais exemple, par la subversion de leurs forces passionnelles, ou, enfin, par certains vices constitutifs de l'état social, — les plus grands scélérats ne sont pas scélérats tout d'une pièce, et presque toujours ils sont encore accessibles à de bons sentiments.

La fièvre du crime n'est qu'un phénomène dans l'état normal de l'âme, de même que la fièvre proprement dite est un phénomène dans l'état normal du corps. Les accès de l'une comme ceux de l'autre peuvent non-seulement se guérir, mais se prévenir, de même que les gens soumis dès l'enfance à une hygiène sévère, salubre et prévoyante, acquièrent une complexion saine, robuste, et sont rarement malades.

L'accès du mal moral, de même que le mal physique, est passager; c'est une perturbation

momentanée des notions du juste et de l'injuste; mais, bientôt, ces éternels et divins principes reprennent leur équilibre dans les âmes les plus endurcies; chez elles, le mal n'est jamais la condition normale, elle est accidentelle; leur accès de crime passé, le voleur et l'assassin redeviennent, ainsi que l'on dit, *des hommes comme les autres*, ayant conscience du bien et du mal, accessibles aux sentiments généreux jusqu'au moment où leur raison, troublée par un nouvel accès, les pousse à un nouveau méfait; après quoi, ils retombent dans la loi commune de l'humanité; ils ne sont, pendant les cinq sixièmes de leur vie, ni pires ni meilleurs que le commun des hommes, et ils ont alors souvenir et repentance de leurs méfaits, puisque, nous le répétons, ils ont, qu'ils le veuillent ou non, conscience du juste et de l'injuste.

C'est une erreur ridicule que de croire que le voleur et l'assassin vivent constamment sous l'empire de cette pensée : « Je fais bien de voler et de tuer. » Cela n'est pas vrai. Ils ont parfaitement conscience que le vol et le meurtre sont des forfaits condamnables et punissables.

Donc, nous avons dit comment, et nous venons de tenter d'expliquer pourquoi la douceur angélique de Dubousquet apprivoisait son com-

pagnon de chaîne, le forçat Landry, homme d'une force herculéenne et la terreur du bagne.

Les coups de bâton, les doubles fers, le cachot, étaient impuissants à dompter cette nature rebelle à la force; mais quelques paroles bienveillantes, un touchant appel aux sentiments généreux, célestes trésors toujours enfouis, souvent à leur insu, au fond de l'âme des plus pervers, et aussitôt s'accomplissait le miracle opéré par M. Dubousquet. Sa bonté, sa résignation, son courage à supporter les rudes labeurs, malgré sa faiblesse, intéressèrent à lui Landry, son compagnon de chaîne; seulement, il ne pouvait concevoir comment Dubousquet, si timide, si affectueux, avait eu jamais l'énergie du crime, et il lui répétait sans cesse :

— Comment!... toi... toi... tu as volé ?... tu as assassiné ?

— Il faut bien que ce soit, — répondait Dubousquet, — puisque je suis ici.

— Tu as assassiné... toi, si bonasse... si maigrelet? — reprenait l'hercule à bonnet vert. — C'est étonnant! tout le monde s'en mêle donc?

— Quoi d'étonnant? — répliquait Dubousquet ; — vous vous mêlez bien, vous, d'être bon pour moi en m'épargnant le plus de fatigue

que vous pouvez quand nous allons aux travaux de force...

— C'est tout simple : tu es faible, je suis robuste, ça ne me coûte rien de te soulager.

— Et puis vous êtes bon...

— Je suis bon... je suis bon... quand je n'ai pas autre chose à faire ; je suis bon quand je n'ai pas intérêt à être méchant, tonnerre de Dieu !

— Ne vous fâchez point, Landry ; c'est justement là ce que je voulais dire... Oui, l'occasion fait le larron, n'est-ce pas ?

— C'est malin !... Et puis après ?

— Donc, sans occasion, il n'y aurait pas de larron ?

— T'es fin comme Gribouille, toi... Parbleu ! si je n'avais pas eu de pipe, on ne m'aurait pas volé la mienne hier... un brûle-gueule que je culottais depuis six mois !... Ah ! si je le connaissais, le brigand !

— Le fait est qu'un pareil vol, c'est indigne ! —disait Dubousquet : — car, enfin, ce qui est à nous n'est point aux autres : pas vrai, Landry ?

— Je crois bien... ma pipe est à moi... nom d'un nom ! et si je connaissais le brigand !...

— Donc, dérober à autrui... est vilain, fort vilain. C'est ce que je me dis parfois quand je

pense au vol que j'ai commis... Et vous, Landry?

— Minute... je ne parle que de ma pipe !

— Je le veux bien, parlons de votre pipe... C'est probablement pendant la nuit qu'on vous l'a volée ?

— Pour sûr... le triple gueux !

— Supposons qu'éveillé en sursaut par le voleur, au moment où il vous larronnait votre pipe, vous ayez voulu la reprendre et qu'il vous ait tué d'un coup de couteau... qu'est-ce que vous penseriez de ça, vous, Landry?

— Je penserais... que ça serait un fier scélérat : m'assassiner parce que je défends ma pipe ! une pipe culottée !

— Croyez-vous que cet assassin-là, en admettant même que personne ne sût qu'il aurait fait le coup, fumerait toujours sans remords dans une pipe qu'il n'aurait pu posséder qu'en vous tuant?

— S'il n'avait pas de remords, mon brûle-gueule devrait la lui brûler pour de bon, la gueule, à ce brigand-là... si le bon Dieu était juste; oui, car, si je m'étais volé à moi-même une pipe si bien culottée... je ne me le pardonnerais jamais... je me le reprocherais toute ma vie.

— Eh bien, voyons, est-ce que vous croyez que ceux que nous avons tués ou voulu tuer

pour leur voler leur argent... et cet argent était à eux aussi bien que votre pipe était à vous, n'est-ce pas, Landry ?

— Dame !

— Est-ce que vous croyez qu'en parlant de nous, ceux-là n'ont point aussi le droit de s'écrier comme vous : « Brigands ! s'ils n'ont pas de remords, l'argent qu'ils m'ont volé en m'assassinant leur brûlerait les mains, si le bon Dieu était juste ! » Hein, Landry ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Enfin, est-ce vrai ?

— Est-ce que je sais, moi !

— Oh ! que si... vous le savez bien... que c'est vrai...

— « Tiens, fiche-moi la paix ! tu m'embêtes à la fin, avec tes raisons !... tu m'écœures ! » — m'avait répondu Landry après un moment de sombre silence,—disait Dubousquet à Wolfrang en lui racontant cette scène. — J'étais tout joyeux. Ce malheureux distinguait toujours le bien du mal... Il avait éprouvé des remords... ou bien je les éveillais en lui, mais il ne les avouait pas, par mauvaise honte... par fanfaronnade. Je vous dis cela, monsieur Wolfrang, parce qu'il me semble qu'il y a toujours du bon chez les plus méchants. La bonté, l'amitié de

Landry à mon égard ne se sont jamais démenties pendant quinze mois que nous avons été accouplés à la même chaîne; et, lorsqu'on nous a séparés pour m'employer dans les bureaux en qualité d'écrivain, Landry, cet homme de fer, a pleuré comme un enfant... Il m'affectionnait environ comme le tigre du jardin des Plantes, qui aimait tant ce petit chien blanc qu'on avait mis dans sa cage... Du reste, six semaines après que l'on nous eut désaccouplés, Landry s'échappa de la chiourme. Je ne l'ai pas revu.

. . . . . .

Dubousquet, employé dans les bureaux du commissaire de la marine chargé de l'administration du bagne de Brest, se trouva, d'un côté, beaucoup plus heureux qu'à la chaîne, en cela qu'il s'occupait d'un travail de bureau, et que sa douceur, son zèle laborieux, la parfaite régularité de sa conduite, lui méritèrent bientôt l'intérêt des commis supérieurs.

Mais, par cela même qu'il se trouvait ainsi de nouveau en contact avec d'honnêtes gens, il ressentit derechef la poignante amertume de la honte ; souffrance pour lui la plus cruelle de toutes, et elle lui était du moins épargnée lorsqu'il vivait à la chaîne au milieu des forçats :

ceux-là n'éprouvaient pour lui ni mépris ni aversion.

Chaque année, le commissaire du bagne envoie au ministre des notes sur la conduite des forçats; celle de M. Dubousquet fut tellement irréprochable, qu'au bout de cinq ans, on le porta sur le tableau des condamnés qui méritaient d'obtenir d'abord une réduction dans la durée de leur peine, et plus tard une grâce entière, si leur conduite était toujours satisfaisante.

Ainsi, la peine de Dubousquet, d'abord commuée de la *perpétuité* à quinze ans, lui fut complétement remise au bout de onze années de séjour au bagne de Brest.

Six mois avant sa libération, Dubousquet, ainsi qu'il le dit naïvement à Wolfrang, fit connaissance avec Bonhomme.

Ces premiers rapports furent tragiques.

Bonhomme venait de voir le jour, et un domestique du commissaire de la marine à qui appartenait la mère du nouveau-né, allait simplement le jeter à l'eau.

Dubousquet demanda en grâce la permission d'élever le chien; il eut la patience de le nourrir au biberon, et Bonhomme grandit, sinon en beauté, du moins en intelligence et en attachement pour son maître.

— Depuis notre sortie du bagne, cette pauvre bête et moi, nous ne nous sommes jamais quittés, — dit le forçat libéré à Wolfrang en achevant son récit. — Il a été le seul confident de mes peines et aussi de mes petits bonheurs ; car je vous le répète, monsieur Wolfrang, et vous me croirez maintenant que ma vie entière vous est connue, mes bons moments sont ceux que je passe seul avec ma conscience et avec mon chien ; aussi je vais le rendre fièrement heureux en lui apprenant que vous nous gardez comme locataires, quoique nous ayons été tous les deux au bagne.

M. Dubousquet prononçait ces mots, lorsque la sonnette extérieure de l'appartement retentit bruyamment, tintement auquel succédèrent deux aboiements du chien, jusqu'alors couché en dehors de la porte du salon.

— Qui peut sonner si fort ? — dit Dubousquet se levant surpris et s'adressant à Wolfrang. — Vous permettez, monsieur, que j'aille voir ce que c'est ?

— Je vous en prie, ne vous gênez pas... j'ai deux mots encore à vous dire.

Le forçat libéré sortit, et, répondant aux caresses de son chien, il lui dit d'une voix triomphante de bonheur :

— Nous restons ici, mon pauvre Bonhomme; mon Dieu, oui, nous restons... Ah! c'est toute une histoire... va! Je te conterai ça, ce soir.

Ce disant, Dubousquet, étant allé ouvrir la porte qui donnait sur le palier, se trouva en présence de Toinette Dubousquet, servante de M. de Saint-Prosper, fondateur de l'œuvre d'alimentation pour la première enfance.

II

M. Dubousquet resta fort surpris à la vue de la servante de M. de Saint-Prosper, qu'il n'avait jamais jusqu'alors rencontrée dans la maison; car il sortait rarement et choisissait l'heure du soir pour ses promenades.

La jeune fille, habitant, d'ailleurs, depuis peu de temps ce logis, ainsi que son maître, avait été presque toujours retenue au lit par la maladie.

Toinette, très-émue, très-pâle, et à qui le

repris de justice vient d'ouvrir la porte, le contemple pendant un moment avec un mélange d'inquiétude et de curiosité.

Puis la pauvre jeune fille murmure d'une voix étouffée :

— Plus de doute! c'est lui... Mon Dieu! mon Dieu! comme il ressemble à feu mon pauvre père!...

Ces mots, prononcés d'une manière presque inintelligible, ne sont pas entendus du forçat libéré, qui, frappé de la touchante physionomie de la jeune fille et surtout du trouble croissant dont elle semble agitée, car elle baisse la tête et reste tremblante au seuil de la porte, lui dit avec bonté :

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon enfant? Donnez-vous la peine d'entrer, je vous en prie...

— Non... non, — répond Toinette se reculant et paraissant presque effrayée.

Puis elle ajoute après un moment de réflexion :

— Et pourtant, que faire?... Mon Dieu, mon Dieu... que faire?... A qui recourir dans mon malheur?

— Qu'avez-vous, de grâce..., ma pauvre enfant? Vous semblez souffrante, effrayée, — de-

mande Dubousquet, de plus en plus étonné du trouble que sa présence paraît causer à la servante.

Puis il reprend :

— Je vous en supplie, mademoiselle, si vous avez quelque chose à m'apprendre..., entrez chez moi.

— Il le faut... il le faut ! — murmura Toinette répondant plutôt à sa pensée intime qu'aux paroles du forçat libéré. — Ah ! que dira ma mère ?

Dubousquet, voyant la jeune fille faire un pas vers lui, la précède et l'introduit dans la pièce contiguë à celle où est resté Wolfrang.

A peine entrée, la jeune fille tombe avec accablement sur une chaise, et, cachant sa figure sous les plis de son tablier, fond en larmes sans articuler une parole.

Le repris de justice, de qui l'étonnement fait place à une pitié pleine d'angoisse, se rapproche de Toinette et s'écrie d'un ton profondément apitoyé :

— Pour l'amour de Dieu ! ma pauvre chère enfant, qu'avez-vous ?

— Monsieur, — répond Toinette d'une voix tremblante, laissant retomber son tablier trempé de ses larmes et sans relever les yeux, c'est bien

vous, n'est-ce pas, qui êtes M. Dubousquet?

— Sans doute.

— Vous êtes de Lyon?

— Oui, mon enfant.

— Moi aussi..., monsieur, je suis de Lyon.

— Eh bien, puisque nous sommes compatriotes, cela doit vous engager à me parler avec confiance.

— Hélas! — murmura la servante en proie à une hésitation cruelle, — je n'ose... je n'ose...

— Rassurez-vous donc, pauvre enfant, est-ce que je vous fais peur?

— Non, monsieur.

Et Toinette pense à part soi :

— Il n'a pourtant pas l'air méchant.

— Si je ne vous fais pas peur, alors dites-moi franchement ce que vous désirez de moi, mon enfant... Est-ce un service? Je vous le rendrai de bon cœur... Votre jeunesse... votre figure, le chagrin que vous éprouvez... m'intéressent.

— Monsieur..., vous connaissez... ma famille...

— C'est possible... puisque vous êtes de Lyon... Mais j'ai depuis si longtemps, si longtemps, quitté cette ville..., que je n'y ai plus

guère de connaissances... Enfin, comment vous nommez-vous?

A cette question, nouvelles hésitations de Toinette; elle ne peut encore les vaincre, et, atermoyant, ainsi que ceux qui reculent de seconde en seconde le moment d'une nécessité fatale, elle reprend :

— Je suis en service dans cette maison.

— Je m'étonne de ne vous avoir jamais rencontrée ..Du reste, ce n'est pas extraordinaire... je sors si peu...

— Il n'y a pas longtemps que nous demeurons ici... et je relève... de maladie...

— En effet, vous êtes très-pâle... et vous paraissez encore souffrante... Et chez qui êtes-vous en service?

— Chez M. de Saint-Prosper.

La jeune fille a prononcé ces mots comme s'ils lui eussent brûlé les lèvres.

Le forçat libéré reprend :

— Vous ne pouviez trouver une meilleure condition que la vôtre... M. de Saint-Prosper est un bien digne homme, et son œuvre charitable pour l'enfance le fait bénir de toutes les mères.

— Lui!... grand Dieu! — s'écrie Toinette en cachant de nouveau son visage entre ses mains. — Lui!

Cette exclamation est accentuée avec tant d'horreur et d'effroi par la servante, que M. Dubousquet la contemple avec une vive surprise; puis :

— On croirait que vous avez à vous plaindre gravement de votre maître? Cela me surprendrait beaucoup. C'est un homme si vénérable! Enfin... il se pourrait que, malgré ses vertus, son caractère ne vous convînt point. En ce cas, vous viendriez donc me prier de vous trouver une autre condition... S'il en était ainsi, je serais bien embarrassé; car..,

— Je n'en sais rien... ne me demandez rien... j'ai la tête perdue... je ne vis pas depuis six semaines... je deviendrai folle!... — s'écrie Toinette, les yeux fixes, hagards, et semblant sous le coup d'une sorte d'égarement.

Le forçat libéré, dont l'étonnement redouble, contemple en silence la jeune fille, et celle-ci, revenant à elle, reprend d'une voix plaintive :

— Pardon... monsieur, pardon!... Ah! si vous saviez! je suis si malheureuse... que parfois je ne sais plus ce que je dis.

— Pauvre chère créature, vos paroles me navrent... mais, pour l'amour de Dieu, que puis-je faire pour vous?... Vous aviez sans doute

une demande à m'adresser en venant près de moi. Cette demande, quelle est-elle?

Toinette se recueille pendant un instant; puis, faisant un violent effort sur elle-même :

— Hier au soir, monsieur, j'ai appris par mon maître que vous habitiez la maison... je l'ignorais jusqu'alors... je ne causais avec personne.

— Et... à quel propos votre maître a-t-il parlé de moi?

— En me signifiant... qu'il me renvoyait... de chez lui... et que je devais chercher une autre place...

M. Dubousquet regarde la servante, comme s'il ne comprenait pas ces paroles, et répète :

— Pardon, mon enfant... vous dites que c'est en vous renvoyant de chez lui... que M. de Saint-Prosper... vous a appris que j'habitais cette maison?...

— Oui, monsieur...

— Mais, ma chère enfant... cela est inexplicable... Quel rapport peut donc avoir ma personne avec votre renvoi?

— C'est... c'est vous qui... en êtes cause...

— Qu'entends-je! — s'écrie Dubousquet abasourdi, — c'est à cause de moi... que votre maître vous renvoie?...

— Hélas! oui... Mon maître m'a dit...

— Achevez...

— Qu'il ne pouvait pas...

— Qu'il ne pouvait pas?...

— Garder chez lui...

— Ensuite?...

— La nièce...

— Comment!... la... nièce?

— D'un forçat libéré!

— Grand Dieu!... vous êtes...?

— La fille de votre frère aîné, Auguste Dubousquet.

III

M. Dubousquet, d'abord étourdi, pétrifié par cette révélation, aussi soudaine qu'imprévue, grâce à laquelle il retrouvait la fille de son frère, servante chez M. de Saint-Prosper, supposa, non sans raison, que sa belle-sœur, ne trouvant pas le métier de tisseuse de soie, qu'elle exerçait ainsi que Toinette, suffisant à leurs besoins et à ceux de leur famille (Suzanne avait trois enfants), s'était résignée à envoyer sa fille en condition à Paris.

Puis, sa première surprise apaisée, le repris de justice, ne songeant plus qu'au bonheur de pouvoir enfin venir en aide à sa famille, qui, jusqu'alors, par une fière et honorable susceptibilité, avait repoussé ses services, Dubousquet, les yeux baignés de douces larmes, s'écrie en tendant les bras à Toinette, dont il s'approche :

— Viens, viens, ma nièce bien-aimée ! Béni soit le bon Dieu ! il me permet, après tant d'années, de prouver à l'un des enfants de mon pauvre frère combien je l'aimais... combien je l'aime encore...

Mais, hélas ! le forçat libéré remarque, avec surprise d'abord, et ensuite avec une douleur poignante, que la jeune fille, non-seulement ne répond pas à l'affectueux appel qu'il lui adresse, mais qu'elle a reculé avec une expression involontaire de crainte et de répugnance, lorsque son oncle a fait un mouvement pour l'embrasser.

Le malheureux recule à son tour, frémit ; sa tête se penche sur sa poitrine, ses bras inertes retombent à ses côtés ; il murmure atterré :

— C'est juste... c'est juste... cette pauvre enfant... a été élevée par sa mère dans le mépris et l'horreur... de son oncle le voleur... le meurtrier... le galérien !

Un pénible silence succède à ces navrantes paroles de M. Dubousquet.

Toinette, devinant ce qu'il souffre, est sur le point de céder à la pitié, à l'attrait qu'elle éprouve pour son oncle, si bienveillant pour elle avant même de l'avoir reconnue, et qui semble si malheureux et si accablé de la répulsion qu'il inspire.

Mais, habituée dès l'enfance à voir dans le repris de justice le déshonneur de sa famille, Toinette ne peut surmonter le dégoût, l'aversion, pour ainsi dire sucés avec le lait d'une mère que rendaient impitoyable sa vertu rigide et les malheurs dont elle attribuait en partie la cause au repris de justice, dont la condamnation infamante avait hâté les jours de son frère, — selon du moins que le croyait Suzanne.

M. Dubousquet, dominant la souffrance qu'il ressentait de l'accueil glacial et répulsif de sa nièce, dévore ses larmes, d'abord si douces et devenues bien amères, puis reprend, n'osant plus tutoyer la jeune fille :

— L'éloignement, pour ne pas dire plus, que je vous inspire, m'afflige beaucoup... mais je n'aurais pas dû m'en étonner... Cet éloignement... je le mérite... Voudrez-vous du moins... avant de parler de ce qui vous concerne actuelle-

ment... me donner des nouvelles de *notre*...

Mais, se reprenant, car il se savait, hélas! exclu de cette famille, le repris de justice ajoute :

— De *votre* famille... Comment se porte votre mère !

— Lorsque j'ai quitté Lyon, il y a six mois, ma mère se portait assez bien... quoique très-fatiguée...

— Par l'excès du travail ?

— Oui, mon onc...

Mais, se reprenant ainsi que Dubousquet, un moment auparavant, s'était repris, Toinette ajoute :

— Oui, monsieur...

Cette réticence, le refus de lui donner le titre d'*oncle*, prouvent derechef au forçat libéré combien est opiniâtre l'aversion dont il est l'objet dans la famille de son frère.

Il soupire et continue ainsi :

— Le salaire que gagne votre mère... est donc toujours bien minime?

— Malheureusement, oui, monsieur ; les métiers chôment trois jours sur cinq ; alors, ma mère, afin d'employer le temps que lui laisse le chômage, a entrepris de blanchir le linge... Elle va laver aux bateaux du Rhône, les jours où elle

ne travaille pas au métier ; mais elle est faible de santé... il lui est nuisible d'avoir si souvent et surtout en hiver les pieds dans l'eau.

— Pauvre femme !... quelle activité !... quel courage !... elle est toujours la même... Hélas !... il n'a pas dépendu de moi... qu'elle eût une existence moins dure... mais enfin !...

Et, en soupirant, M. Dubousquet ajoute :

— Et votre sœur Louise ?

— Elle va au bateau et au métier avec ma mère.

— Elle doit avoir bientôt treize ans ?

— Oui, monsieur, et elle est bien laborieuse... elle fait tout ce qu'elle peut pour aider ma mère...

— C'est, du moins, pour elle une consolation... Et votre frère Amédée ?

— Vous voulez dire mon frère Justin ?

— Je croyais pourtant qu'on lui avait donné mon nom : Amédée.

— Oui, monsieur... d'abord, on l'appelait Amédée... mais... plus tard...

— C'est bien..., — reprend M. Dubousquet.

Et, les larmes lui montant aux yeux, il se dit avec amertume :

— Mon Dieu !... jusqu'à mon nom de baptême

qui leur fait honte ! Ils n'ont pas souffert qu'il fût porté par cet enfant après ma condamnation.

Le forçat libéré reprend tout haut :

— Que fait votre frère Justin ?

— Il est en apprentissage chez un bijoutier ; mais il ne gagne pas encore sa nourriture... il est toujours à la charge de maman...

— Améd...

Mais, se reprenant, M. Dubousquet ajoute :

— Justin a pourtant seize ans passés... comment ne gagne-t-il pas même sa nourriture chez son patron ?

— Il est étourdi... il ne peut tenir en place... il n'aime pas beaucoup son état. Quand on l'envoie en course, il reste très-longtemps dehors. Maman craint qu'il n'ait fait de mauvaises connaissances.

— Comment cela ?

— Un soir, en revenant de son bateau avec ma sœur, maman a vu Justin attablé dans un cabaret du bord de l'eau, avec des hommes de mauvaise mine... Elle a laissé là son paquet de linge, a couru au cabaret, et a ordonné à mon frère de retourner tout de suite chez son patron... où elle l'accompagnerait. Justin est bien affectionné à maman, mais il a beaucoup d'amour-propre. Il s'est irrité d'être traité comme un en-

fant devant les amis avec lesquels il se trouvait, et qui riaient de lui... Il a mal répondu à ma mère... Elle est très-vive... elle lui a donné un soufflet ; alors il a juré qu'il ne remettrait pas les pieds chez nous... Et, malgré les ordres, les prières de maman, il s'en est allé avec ces hommes de mauvaise mine...

— Ce que vous m'apprenez là, Toinette, m'afflige et m'inquiète beaucoup... Mais cette menace de Justin n'a été, je l'espère, qu'un coup de tête... il est revenu à la maison ?

— Au bout de trois jours seulement.

— Et les trois jours d'absence, où les avait-il passés ?

— Il n'a jamais voulu le dire à maman.

— Est-il ensuite retourné chez son patron ?

— Celui-ci ne voulait pas d'abord le reprendre ; mais maman a tant pleuré, l'a tant supplié, qu'à la fin il a consenti à recevoir Justin, mais en déclarant qu'à la première faute il le renverrait sans rémission.

— Justin s'est-il mieux conduit depuis ?

— Oui, monsieur, pendant une quinzaine de jours ; et puis son naturel a repris le dessus... Il est très-bon garçon ; mais malheureusement il est d'un caractère très-faible... et il a de nouveau mécontenté son patron.

— Cette fois, votre frère a été renvoyé sans rémission?

— Hélas! oui... et maman qui s'est un peu aigrie... — elle a eu tant de chagrins! — s'est emportée contre Justin. , elle lui a fait une scène terrible, lui disant qu'il était un sans-cœur, un fainéant , un vaurien, qu'un jour il irait aux galères comme son...

Toinette n'acheva pas, et regretta de s'être laissé entraîner par la chaleur de son babil, en regardant la physionomie navrée de son oncle.

Le repris de justice, quoiqu'une larme roulât sur ses joues, sourit avec une expression de résignation angélique, et dit tristement à sa nièce :

— J'espère que votre frère ne sera jamais aussi... aussi malheureux que moi... J'aime à croire exagérées les appréhensions de votre pauvre mère... bien que la conduite de Justin doive éveiller en elle de grandes inquiétudes... Et qu'est-il avenu du renvoi de votre frère de chez son patron?

— Les reproches de maman ont fait beaucoup de peine à Justin ; il a longtemps pleuré, car au fond il a très-bon cœur ; ses plus grands défauts sont son étourderie et sa faiblesse de carac-

tère... Il a répondu à ma mère qu'il serait digne du nom de mon père, qui nous avait laissé l'honneur pour tout bien... qu'il mourrait plutôt que de devenir la honte de notre famille, que c'était bien assez...

Toinette s'interrompit encore.

Cette nouvelle réticence, si humiliante pour M. Dubousquet, ne le surprit pas ; son opprobre étant devenu, pour ainsi dire, une tradition domestique chez ces infortunés, ils devaient faire souvent allusion à cet opprobre, soit pour en gémir, soit pour le citer comme un exemple effrayant...

Aussi, plus que jamais, M. Dubousquet se disait :

— Ah ! je frémis, quand je songe que le malheur de cette famille, si cruel déjà, deviendrait désespéré... si elle savait, grand Dieu ! que ce n'est pas moi, mais mon frère qui, sans mon sacrifice, serait l'objet de cette horreur invincible, de ces malédictions dont ils me poursuivent... que l'opprobre de notre famille serait ce père... cet époux... dont la mémoire est par eux si vénérée... Ah ! combien je me félicite de m'être dévoué pour Auguste !

Le forçat libéré reprit d'un ton de douceur ineffable :

— Votre frère avait raison, Toinette... c'est bien assez... c'est trop des chagrins causés par moi... à votre famille...

— Pardon... monsieur... si je vous ai fait de la peine... c'est malgré moi... et...

— Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant...

Mais, craignant de blesser sa nièce par cette familiarité, M. Dubousquet ajoute timidement et d'une voix traînante :

— Laissez-moi... vous appeler mon enfant... Le voulez-vous?...

— Monsieur...

— Bien... bien... si cela vous contrarie... je n'insiste plus...

— Non, monsieur... cela ne me contrarie pas...

La jeune fille, malgré la répulsion que lui inspirait le repris de justice, se sentait attendrie, désarmée, en présence de tant de mansuétude et de résignation.

Elle ne pouvait revenir de sa surprise en trouvant son oncle si différent du portrait repoussant qu'elle se figurait depuis son enfance. Cependant, les premières impressions que nous recevons dès le bas âge sont tellement tenaces et incarnées en nous, que Toinette ne pouvait

complétement vaincre la défiance, l'éloignement qu'elle éprouvait pour le forçat libéré.

— Non, ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon enfant, — avait repris M. Dubousquet. — Il est convenable que Justin ait parlé de moi dans les termes que vous me rapportez... Il sera, je n'en doute pas, fidèle à ses bonnes résolutions; car, lorsque son père m'écrivait, il me disait que son fils avait un excellent cœur... Le bon cœur, il l'a conservé, dites-vous; il ne faudrait point désespérer de lui... A-t-il continué son apprentisage chez un autre patron?

— Non, monsieur; il a dit à maman qu'il ne se sentait aucun goût pour la bijouterie... où il lui fallait rester enfermé dans un atelier, toujours assis sans bouger... qu'il avait besoin d'air et de mouvement; il a conjuré ma mère de lui laisser prendre le métier de déchireur de bateaux sur le Rhône...

— Quelle étrange idée!... Ce métier est des plus pénibles!

— Sans doute, monsieur; mais Justin disait que, pour cet état-là, il n'y avait pas besoin d'apprentisage, et qu'il gagnerait bientôt sa vie, car il était fort et actif... Maman lui a répondu que, sans mépriser personne... et que, tout en reconnaissant qu'il y avait d'honnêtes gens par-

tout, on rencontrait parfois des gens sans aveu, des vagabonds, des braconniers de rivière parmi les déchireurs de bateaux.

— C'est justement la réflexion qui me venait à l'esprit, mon enfant; et, tout en disant, comme votre mère, qu'il est d'honnêtes gens partout, il serait à craindre, vu la faiblesse du caractère de Justin, qu'il ne fît, dans ce métier-là, de dangereuses connaissances.

— C'est ce que maman a répondu à mon frère, ajoutant que, depuis plus de quatre ans déjà, il travaillait dans la bijouterie; que ce serait une folie que de quitter un état avantageux, où il gagnerait bientôt sa vie s'il voulait être laborieux et sage, et qu'elle tâcherait de le placer chez un autre patron.

— Votre mère parlait sagement, mon enfant. Et Justin a-t-il écouté ces conseils?

— Non, monsieur... il a tant supplié maman..., que, de guerre lasse, elle a consenti à ce qu'il voulait...

— Et cela est fâcheux... très-fâcheux.

— Sans doute, monsieur; cependant, lorsque j'ai quitté Lyon..., mon frère déchirait des bateaux, et gagnait ses vingt-cinq sous par jour...

— Enfin... quoique j'eusse désiré pour mon nev... pour Justin une autre profession... il faut

se consoler s'il gagne honnêtement son pain.

— Maman, dans ses dernières lettres, me disait qu'elle n'avait pas à se plaindre de mon frère... mais qu'elle restait parfois des quinzaines de jours sans le voir, parce qu'il allait, disait-il, travailler sur les rives de la basse Saône, avec un patron qui l'avait embauché. Ce patron se nomme Landry, et...

— Ah! mon Dieu! — s'écrie M. Dubousquet tressaillant au souvenir de son ancien compagnon de chaîne à Brest, qui s'était évadé du bagne. — Ah! mon Dieu!... Landry!... Si c'était lui?...

— Est-ce que vous le connaissez, monsieur? — demande Toinette surprise de l'angoisse qui se peint sur les traits de son oncle. — Vous semblez alarmé...

— Savez-vous, mon enfant, quel âge a ce Landry?

— C'est un homme déjà vieux... à ce que m'a écrit maman.

— Déjà vieux... c'est bien cela... il avait environ trente ans, alors que nous étions au bagne, se dit M. Dubousquet.

Et il reprend tout haut :

— Cet homme, votre mère l'a donc vu, mon enfant?

— Oui, monsieur; elle m'a écrit que, la première fois que mon frère était resté si longtemps absent, il avait amené à la maison ce nommé Landry, afin qu'il pût tranquilliser maman, en l'assurant que Justin travaillait chez lui depuis quinze jours... Et elle ajoutait, dans sa lettre, que cet homme avait une bien mauvaise figure.

— Plus de doute ! ça doit être lui ! — s'écrie Dubousquet. — Ah ! le malheureux enfant !... il est perdu !

— Perdu !... mon frère ? — s'écrie à son tour Toinette effrayée de l'expression des traits de son oncle. — Pourquoi donc serait-il perdu ?

Mais, sans répondre à cette question, le repris de justice ajoute :

— Votre mère vous donnait-elle d'autres détails sur ce Landry ?

— Non, monsieur... elle me disait, dans sa lettre, comme je viens de vous le rapporter, qu'il avait une bien mauvaise figure, mais que, d'après ses paroles, il semblait honnête homme ; il lui a promis de veiller sur mon frère... comme il veillerait sur son fils !

— Quel mentor ! bonté divine ! — s'écrie M. Dubousquet en frémissant.

Et il reprend vivement :

— Mon enfant... écrivez... aujourd'hui même à votre mère... qu'il faut à tout prix retirer Justin de la compagnie de ce Landry; sinon, je vous le répète, ce malheureux enfant est perdu... s'il ne l'est déjà... hélas!...

— Mon Dieu... monsieur, vous me faites trembler... Ce Landry est donc...?

— Un homme des plus dangereux.

— Mais ce n'est peut-être pas le même que celui dont vous vous défiez...

— C'est possible, à la rigueur... Pourtant, je ne crois pas me tromper... Il vaut mieux, d'ailleurs, en tout cas, et dans le doute, que votre frère quitte son nouveau métier. Apprenez donc à votre mère que j'ai tout lieu de croire que ce Landry est un misérable... qu'il faut sur-le-champ lui enlever Justin... Peu importe, quant à présent, qu'il gagne ou non sa vie... je pourvoirai à ses besoins... Il vaut mieux cent fois qu'il reste un mois ou deux auprès de votre mère... sans travailler, que de fréquenter davantage ce Landry... Ah! ma pauvre enfant, je frémis en songeant à la faiblesse du caractère de votre frère!... Pourvu, mon Dieu! qu'il ne soit pas trop tard!

Et, montrant son bureau, où il se trouve du papier, des plumes et de l'encre :

— Il n'y a pas un moment à perdre... mettez-vous là, mon enfant, et écrivez sur l'heure à votre mère... Un seul jour de retard peut être fatal...

Mais, voyant la jeune fille rester immobile, rougir et baisser les yeux avec embarras, M. Dubousquet reprend avec instance :

— Je vous en adjure... ceci est plus grave que vous ne le pensez... écrivez sans retard à votre mère... que ce Landry est un misérable... et qu'en attendant que Justin ait trouvé du travail, il ne manquera de rien ; je vais vous donner un billet de deux cents francs : vous le mettrez dans la lettre.

— Monsieur..., — reprend la jeune fille d'une voix altérée, — je regrette de vous affliger... en ce moment surtout... où vous voulez me rendre service... mais, si ma mère savait seulement que je vous ai parlé... elle ne me reverrait de sa vie... Quant à l'argent... que vous voulez lui envoyer, elle nous a dit cent fois qu'elle aimerait mieux mourir à la peine... que d'accepter un liard de vous.

— Ah ! c'est à se désespérer ! — s'écrie le repris de justice. — Mais, en présence des circonstances actuelles, ces préjugés sont insensés, sont coupables, et...

— Ma mère n'a pas de préjugés... monsieur, — reprend Toinette avec vivacité ; — tous les honnêtes gens agiraient comme elle.

— Mais votre frère... votre frère !...

— Je ne demande pas mieux que d'écrire à maman... sans m'expliquer autrement, qu'elle s'oppose le plus tôt possible à ce que mon frère continue de fréquenter ce Landry... parce que c'est un mauvais homme, ainsi qu'elle l'avait d'abord jugé sur sa figure... Voilà tout ce que je peux dire à maman.

— Soit, mon enfant, — reprend M. Dubousquet consterné ; — mais, du moins, écrivez cela tout de suite...

Toinette s'approche de la table, et, pendant qu'elle écrit, le forçat libéré se dit avec un accablement douloureux :

— C'est juste... la fatalité le veut ainsi... Quelle créance aurait ma belle-sœur à mes affirmations au sujet de ce Landry ?... est-ce que je ne suis pas moi-même un forçat libéré ?... Puis, d'ailleurs, aux yeux prévenus de Suzanne, je n'ai pas le droit de me mêler des intérêts d'une famille qui me repousse depuis si longtemps de son sein... Quant à l'argent que j'offrais afin de subvenir aux besoins de cet enfant, — hélas ! peut-être perdu à cette heure, — Suzanne doit

le refuser... n'a-t-elle pas jusqu'à présent refusé impitoyablement mes secours?... n'a-t-elle pas dit à ses enfants qu'elle aimerait mieux mourir à la peine que d'accepter un liard de moi?... Ah! monsieur Borel... monsieur Borel!... elles ne sont pas encore à leur terme... les terribles conséquences de votre abus de confiance!... Sans votre crime... cette femme vivrait heureuse et dans l'aisance, et, depuis vingt ans, elle vit dans les angoisses de la détresse... et peut-être le fils de mon frère est en ce moment sur le chemin de perdition... qui doit un jour le conduire au bagne!... Et vous êtes dix fois millionnaire, monsieur Borel! et vous jouissez de l'estime de tous les gens de bien!

— J'ai écrit, monsieur, — dit Toinette se levant; — j'annonce à ma mère que le hasard m'a appris que ce Landry était un homme très-dangereux, et qu'il faut se hâter de retirer mon frère d'auprès de lui... J'espère que maman me croira... Ce que je lui apprends au sujet de ce Landry n'est que trop d'accord avec la première impression qu'elle avait eue de lui...

— Ce sera déjà beaucoup d'enlever votre frère à une si dangereuse influence... mais, hélas!... il restera peut-être longtemps à la charge de votre mère... Enfin, Dieu m'en est

témoin... il n'a pas dépendu de moi que la famille de mon frère ne fût à l'abri du besoin...

— Justin a déjà été à la charge de maman et de ma petite sœur... et, à force de travail, elles ont pu à peu près suffire à tout...

— Mon enfant..., — reprend M. Dubousquet après un moment de réflexion, — il y aurait cependant, si vous le vouliez, un moyen d'épargner cette lourde charge à votre mère et à votre sœur, qui ont déjà tant de peine à vivre...

— Quel moyen, monsieur?

— Cet argent que je vous proposais...

— Monsieur, je vous ai déjà dit que...

— Attendez; ne pourriez-vous laisser croire à votre mère... que cette petite somme... que vous lui envoyez... est le fruit de vos économies?...

— Est-ce que je ne saurais pas, moi... d'où vient cet argent, monsieur?... Ce serait tromper maman... Je lui ai envoyé, depuis que je suis en service... les trois quarts de mes gages... je me priverais de tout pour elle, pour ma petite sœur et pour mon frère... mais il m'en coûte de vous le répéter, monsieur... je ne dois rien accepter de vous, ni pour ma mère... ni pour moi...

— Qu'il en soit donc ainsi, mon enfant!...

pourtant... je vous l'avoue... lorsque, tout à l'heure, je vous ai vue venir ici... vous adresser à moi... j'avais espéré que...

— Je ne voulais rien vous demander qu'un conseil, monsieur, — s'empresse de répondre la jeune fille, ainsi ramenée aux circonstances qui lui étaient personnelles, et dont l'entretien sur sa famille l'avait momentanément distraite.

Ses traits s'altérèrent de nouveau ; elle baissa la tête et parut en proie à une angoisse croissante.

Le forçat libéré soupira et reprit :

— Soit, mon enfant, puisque vous ne voulez accepter de moi que des conseils... je vous conseillerai de mon mieux... Sans doute, vous êtes entrée en service, parce que votre métier de tisseuse, souvent interrompu par le chômage, vous était insuffisant?

— Oui, monsieur... Il y a environ dix-huit mois, ma mère m'avait placée à Lyon chez une dame veuve, dont elle blanchissait le linge; je gagnais peu d'abord, parce que je n'étais pas encore au fait du service... mais, au bout de six mois, ma maîtresse, satisfaite de moi, venait d'augmenter mes gages... lorsque malheureusement... ah !... bien malheureusement pour moi... elle est morte...

— Est-ce à cette époque que vous êtes venue à Paris?

— Hélas! oui... On assurait à ma mère que les gages que l'on donnait à Paris étaient presque le double que ceux que l'on gagnait à Lyon... cela m'a décidé... J'espérais ainsi pouvoir aider ma mère et ma petite sœur... Une de nos voisines m'avait indiqué un bureau de placement à Paris; je m'y suis fait inscrire... et, huit jours après...

Toinette s'interrompt; elle frissonne, agitée d'un tressaillement nerveux, puis murmure d'une voix à peine intelligible :

— Huit jours après... j'entrais chez M. de Saint-Prosper... Mon malheur... a daté... de ce jour-là...

La jeune fille n'achève pas; un sanglot la suffoque. Elle cache son visage entre ses mains.

M. Dubousquet, de plus en plus étonné de l'effroi que cause à sa nièce la seule pensée de M. de Saint-Prosper, le moderne Vincent de Paul, s'efforce de la calmer, afin de provoquer ses confidences, lorsqu'il entend sonner à sa porte.

Il laisse pendant un instant Toinette seule, va ouvrir, et reste ébahi à l'aspect de Sylvia.

Celle-ci lui dit avec un accent d'affectueuse déférence :

— Bonjour, mon cher monsieur Dubousquet, je viens d'apprendre, en montant chez mademoiselle Antonine, que M. Wolfrang était chez vous.

— Oui, madame, — répond le repris de justice.

Et il se dit à part lui :

— Ah! mon Dieu! pendant mon entretien avec ma nièce... j'avais oublié M. Wolfrang!

— J'ai deux mots à lui dire, — poursuit Sylvia, — et j'ai saisi avec empressement cette occasion de vous répéter ce que vous savez d'ailleurs déjà, que nous ressentons pour vous une si profonde estime, que nous serons très-heureux si vous voulez bien regarder notre maison comme la vôtre... sans oublier Bonhomme, qui, vous le voyez, me traite déjà en ancienne connaissance.

Et la jeune dame, souriant, accorde une caresse au barbet, qui lui fait fête, n'ayant pas oublié le bon accueil qu'il a reçu la veille.

Puis elle ajoute :

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur Dubousquet, de prévenir Wolfrang que je désire lui parler? ou mieux, permettez-moi d'entrer un moment chez vous et de vous rendre ainsi votre aimable visite d'hier au soir...

M. Dubousquet éprouvait une émotion nouvelle pour lui... et si douce... oh! si douce, qu'en s'y abandonnant, il oubliait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la *présence réelle* de Sylvia.

Ainsi, à l'instant même où sa nièce, avec une naïveté cruelle, lui donnait tant de preuves poignantes du mépris, de l'aversion traditionnelle qu'il inspirait et devait inspirer à sa famille, une jeune femme douée des plus nobles qualités du cœur et de tous les avantages de la beauté, de l'esprit et de la richesse, venait chez lui, repris de justice, accablé la veille sous les dédains de tous, lui témoigner sa profonde estime.

L'impression née de ce contraste était, nous le répétons, à la fois si étrange et si douce pour M. Dubousquet, qu'il s'y abandonnait avec délices, oubliant d'abord la présence de Sylvia, debout au seuil de la porte; puis, enfin, il lui dit, les yeux pleins de larmes et la contemplant avec l'expression d'une reconnaissance ineffable :

— Ah! madame... madame... si vous saviez quel bonheur je vous dois en ce moment!

La physionomie, l'accent, le regard du repris de justice, étaient si touchants, que Sylvia, oubliant également que leur entretien avait lieu sur le palier de l'escalier, lui répondit, émue :

— Et vous, monsieur Dubousquet, vous me

rendrez aussi très-heureuse si, comme je l'espère, vous êtes convaincu de l'admiration que, Wolfrang et moi... nous ressentons pour votre caractère...

Et la jeune femme reprend avec un doux et gai sourire :

— Vous ne voulez donc pas absolument me permettre d'entrer chez vous, monsieur Dubousquet, ne fût-ce qu'un instant, afin que j'aie au moins le plaisir de vous rendre votre visite en venant chercher Wolfrang?...

— Ah! mon Dieu, madame... que de pardons j'ai à vous demander!... que de bontés de votre part!... Quoi!... vous daigneriez... me faire la grâce... de...?

— Mais certainement... et je suis, à regret, obligée de vous avouer, mon cher voisin que, Bonhomme me fait beaucoup mieux que vous les honneurs de votre logis... Voilà déjà plusieurs fois que, par ses regards, ses allées, ses venues, il m'invite à entrer céans..., — reprend gaiement Sylvia remarquant l'intelligent manége du barbet. — Je le suivrai donc, s'il vous plaît...

Ce disant, et précédée du barbet, qui, gambadant et jappant comme s'il eût été fier de proclamer la glorieuse visite faite à son maître, la

jeune femme, suivie du forçat libéré, entre dans la pièce où est restée Toinette.

Celle-ci n'était plus seule.

Wolfrang, sortant du salon, d'où il avait entendu la conversation de M. Dubousquet et de sa nièce, venait de la rejoindre.

Elle ignorait le nom de cet étranger qui s'offrait soudain à ses yeux ; et, à son aspect, éprouvant une confusion extrême, elle demeurait immobile, accablée sur sa chaise, la tête penchée sur sa poitrine, et fuyant les regards de Wolfrang, qui la contemplait avec une commisération profonde; car il savait depuis la veille le secret terrible que l'infortunée venait confier à son oncle.

Sylvia ne put retenir un mouvement de surprise et d'intérêt à la vue de la servante; car son attitude douloureuse et brisée annonçait un chagrin accablant.

Wolfrang, d'un signe expressif, engage la jeune femme à garder le silence, et à laisser Dubousquet seul avec Toinette.

— Du courage... mon ami... du courage !... votre cœur, si endolori déjà... va recevoir un coup cruel, — dit Wolfrang au forçat libéré, qui l'accompagnait dans l'antichambre précédant la pièce où restait Toinette. — Ne prenez aucune

décision avant de me revoir... Votre nièce et sa famille refusant vos services, nous saurons bien les amener à accepter les nôtres... Nous ne l'abandonnerons pas, votre nièce ; elle mérite la commisération des honnêtes gens... Oui, je vous le répète... malgré l'aveu... terrible qu'elle va vous faire... Toinette est digne de la plus tendre commisération, croyez-en ma parole...

— L'aveu... terrible... qu'elle va... me faire ?... — répète M. Dubousquet aussi surpris qu'alarmé. — Grand Dieu !... vous savez donc... de quoi il s'agit? vous savez donc, monsieur... quel motif l'a conduite chez moi?

— Oui ; mais, je vous le répète... ne la blâmez pas, cette malheureuse enfant... plaignez-la... et consolez-la... en l'assurant qu'elle peut compter sur nous...

Puis Wolfrang, s'adressant à sa compagne et lui désignant, d'un regard encore humide d'attendrissement et de vénération, le repris de justice, demeuré muet de stupeur et d'angoisse en songeant à ce terrible aveu qu'il attend de sa nièce, Wolfrang ajoute :

— Nous ne le connaissons que par l'un de ses actes, ce généreux martyr du dévouement fraternel ; mais, quand tu sauras, Sylvia, quel trésor de tendresse, d'abnégation, de vaillance,

de délicatesse exquise et d'adorable bonté, renferme cette âme céleste... quand tu sauras à quelle hauteur elle a, sans avoir conscience de sa grandeur, pu s'élever par le sacrifice... tu diras comme moi, selon notre croyance : « Ils viennent, ils vivent parmi les hommes... mais ils diffèrent des hommes, ceux-là qui, ainsi que LUI..., sont marqués de l'empreinte divine... »

Le forçat libéré alla rejoindre sa nièce après le départ de Wolfrang et de Sylvia.

Celle-ci entra bientôt chez Antonine Jourdan, habitant au même étage que M. Dubousquet.

IV

Antonine Jourdan, encore sous l'impression des tragiques événements de la veille, avait, ce jour-là, renoncé à aller, selon sa coutume, donner des leçons de musique.

Deux portraits, nous l'avons dit, ornaient le salon d'étude de la jeune artiste : le portrait de sa mère et le daguerréotype de son fiancé Albert Gérard, portant l'uniforme des chasseurs d'Afrique.

Le daguerréotype a disparu.

Antonine Jourdan est agenouillée devant le

portrait de sa mère, dans une attitude de pieux recueillement ; ses mains sont jointes avec ferveur, elle semble prier... les yeux attachés sur l'image maternelle, qu'elle invoque en sa pensée avec une expression de tendre et religieuse adoration.

Les traits d'Antonine, pâlis, fatigués par l'insomnie, sont calmes, graves, mais non pas abattus... ils respirent, au contraire, une sorte de sérénité mélancolique.

Soudain, le bruit de la sonnette de son appartement attirant l'attention de la jeune artiste, elle se lève, et, en l'absence de sa femme de ménage, elle va elle-même ouvrir la porte.

Elle demeure d'abord très-étonnée à la vue de la compagne de Wolfrang, ne pouvant supposer le but de cette visite, qui lui paraît étrange, presque inexplicable en raison des funestes préventions que l'événement de la veille devait laisser dans l'esprit des témoins de cet éclat scandaleux.

Cependant elle adresse à la jeune femme une révérence polie, et l'introduit silencieusement dans son salon.

A peine y sont-elles entrées toutes deux, que Sylvia, ne pouvant retenir ses pleurs, et, cédant à un mouvement d'irrésistible sympathie, em-

brasse la cantatrice avec effusion, lui disant d'une voix entrecoupée :

— Pauvre Antonine !... combien vous avez dû souffrir hier !...

Cette preuve de touchant intérêt, rendue plus affectueuse encore par cette douce familiarité, qui supprimait le terme formaliste de mademoiselle, surprend et impressionne vivement la jeune artiste ; cependant rien en elle ne trahit la confusion que nous causent souvent les témoignages d'une bienveillance imméritée.

Non, Antonine ne baisse pas les yeux ; son regard loyal, assuré, cherche, au contraire, celui de la jeune femme et semble lui dire : « Merci... vous m'avez bien jugée, malgré les apparences dont je suis accablée... »

Ce regard aurait suffi à justifier Antonine, lors même que, la veille, Wolfrang, sans s'expliquer davantage, n'eût pas affirmé à sa compagne que, non-seulement la jeune artiste était innocente, mais qu'elle aussi, de même que le repris de justice, accomplissait vaillamment un généreux sacrifice.

— Pauvre Antonine ! — avait dit Sylvia, — combien vous avez dû souffrir hier !

— C'est vrai ; mais vous me faites en ce moment oublier mes chagrins, madame...

— Madame ?... Vous voulez donc m'obliger de nouveau à vous appeler, à mon tour, mademoiselle ?... Est-ce que l'on doit se traiter si cérémonieusement entre artistes, puisque, selon vous du moins, chère Antonine, je possède à peu près un talent d'artiste... En ce cas je revendique mes droits de bonne camaraderie...

— Ah ! l'impression profonde que m'a causée votre chant me sera toujours présente, chère Sylvia... puisque vous me permettez de vous appeler ainsi ; et, je vous l'avoue, j'en suis ravie... le mot *madame* m'eût paru glacial... Oui, j'ai pour vous une si vive sympathie... votre présence chez moi ce matin... après le scandale d'hier au soir... prouve, de votre part, une si grande bonté de cœur, mais aussi tant de pénétration, que j'en suis confondue...

— En quoi suis-je donc si pénétrante ?

— Si vous ajoutiez l'ombre de foi aux outrageants reproches qui m'ont été adressés hier au soir, vous ne seriez pas ici à cette heure, chère Sylvia.

— Non, certes...

— Qui donc a pu vous convaincre que, malgré de fâcheuses apparences, je suis une honnête fille ?

— Qui a pu me convaincre de cela ?... Eh !

mon Dieu, chère Antonine, c'est vous-même, c'est l'expression ouverte de votre physionomie, où j'ai lu tout de suite la droiture de votre âme; c'est la franchise que révèlent vos moindres paroles; c'est votre regard ferme et loyal, qui, en ce moment encore, s'attache sur le mien avec une si fière assurance... Est-ce que vous oseriez me regarder de la sorte si vous n'étiez pas, comme vous le dites, une honnête fille ?

— Il est vrai, Sylvia, mon embarras trahirait ma fausseté si je vous trompais...

— Eh bien, je vous le demande, sans transition, sans ménagement, et au risque de raviver une plaie saignante encore... comment se fait-il que ce malheureux insensé... qui sans doute vous connaît depuis longtemps... qui doit pouvoir vous apprécier, puisqu'il vous aime... éperdûment... car un amour éperdu, s'il n'excuse pas, explique du moins ces emportements sauvages... oui, je vous le demande, chère Antonine, comment ce malheureux insensé a-t-il pu vous croire un seul instant coupable d'une infamie ?...

— C'est qu'Albert Gérard... c'est son nom... a les défauts de ses qualités... Il n'est pas de caractère plus noble, plus courageux, mais plus emporté que le sien... Quoique bien jeune encore,

il compte des traits de bravoure héroïque, non pas seulement à la guerre, c'est son métier... mais il a arraché aux flammes des femmes et des enfants, il a arraché aux flots des gens qui se noyaient... Il se précipite dans le danger sans jamais calculer les périls... Son premier mouvement est toujours d'une impétuosité irréfléchie ; aussi j'attribue le funeste éclat d'hier au soir à cette fatale irréflexion, et surtout à des instincts jaloux, que rien n'autorise, mais qui sont invincibles...

— Je conçois la jalousie, lorsqu'elle a un motif... mais comment votre fiancé a-t-il pu se rendre l'écho d'une calomnie injuste... absurde?

— Non, ce n'était pas une calomnie, chère Sylvia.

— Que dites-vous ?

— Il est vrai, ainsi que je l'ai dit à Albert, qu'hier matin ayant reconduit jusqu'à ma porte un vieil ami à moi, que j'aime autant que je le révère... je l'ai embrassé en lui disant : « A demain. » Comment Albert a-t-il été instruit de cette circonstance ?... Je l'ignore ; mais ces apparences ont suffi pour exaspérer sa jalousie naturelle, et j'ajouterai qu'elles auraient dû l'exaspérer, s'il ne me connaissait pas depuis mon enfance, s'il ne savait pas dans quels prin-

cipes d'honneur j'ai été élevée par la meilleure, par la plus tendre des mères...

En disant ces mots, Antonine lève les yeux vers le portrait maternel.

Sylvia, remarquant alors cette peinture, la contemple; puis :

— Antonine, quelle douce et noble figure que celle de votre mère !

— Elle a été, elle est restée mon adoration, mon guide, mon soutien, mon culte, ma foi, ma religion, — répond la jeune fille d'un accent profondément pénétré. — Elle me conseille, elle m'encourage, elle me console, comme au temps où elle vivait. Oui, Sylvia, par un miracle d'adoration filiale, je vois ma mère encore me sourire... je l'entends me répondre lorsque je lui parle. Non, pour moi elle n'a jamais cessé d'exister, elle ne m'a jamais quittée... Sans cela... sa mort m'aurait tuée. Son corps a disparu... son âme, restée vivante, m'est toujours présente.

— Chère Antonine, je vous aimais ; maintenant, je vous admire... Oh ! oui, c'est quelque chose d'admirable que ce prodige d'adoration filiale qui dit à la mort avec sérénité : « Non, tu ne m'enlèveras pas ma mère... elle vit, elle vivra toujours et tout entière dans mon cœur,

asile sacré où elle demeure impérissable... »

— Sylvia, mon amie, ma sœur, — dit Antonine en prenant la main de la jeune femme et la contemplant avec un bonheur ineffable, combien je suis heureuse de me voir, de me sentir si bien comprise de vous ; car au vulgaire... elle paraîtrait étrange, insensée, ma foi dans l'existence actuelle de ma mère, qui cependant, aux yeux de tous, n'existe plus.

— Votre surprise cessera, chère Antonine, lorsqu'un jour vous saurez que, pas plus que vous, je ne crois à la mort.

— Que voulez-vous dire ?

— On ne meurt point.

— Comment ?

— Nous sommes immortels, corps et âme, esprit et matière !

— De grâce, Sylvia, expliquez-vous.

— Nous reparlerons de cela... mais, je vous en prie, revenons à ce qui vous intéresse, à vos chagrins ; car, enfin, ce pauvre fou qui était hier en proie au délire furieux de la jalousie... vous l'aimez ?

— Passionnément !... il a été... il sera l'unique amour de ma vie.

Et Antonine, regardant fixement la jeune femme, reprend d'un ton grave, pénétré :

— Ce ne sont point là, Sylvia, je vous l'assure, des paroles de roman... Mon caractère enjoué est cependant très-ferme : il est trois choses qu'en mon âme et conscience je puis affirmer : c'est que ma mère me sera toujours présente, c'est que je serai toujours une honnête femme, c'est que j'aimerai toujours Albert.

Et Antonine ajouta avec effusion :

— Je puis encore affirmer que votre amitié, Sylvia, me sera toujours chère... car je lui dois une sœur.

— Oui, la plus tendre... la plus dévouée des sœurs, croyez-le bien, Antonine. Aussi votre sœur vous demande : Que comptez-vous faire maintenant, puisque Albert Gérard est... et sera l'unique amour de votre vie... et que, malgré sa folie furieuse d'hier au soir... il est digne de votre amour ; vous ne l'aimeriez pas sans cela ?

— Non... et savez-vous, Sylvia... ce qui rend presque mon amour sacré pour lui ?... Savez-vous surtout pourquoi je l'aime tant ?... C'est qu'il partageait mon idolâtrie pour ma mère !...

— Il l'a donc beaucoup connue ?

— Il a été presque élevé avec moi... il demeurait dans la même maison que nous, avec sa tante ; elle tenait un petit commerce de mercerie.

— Et son père... et sa mère ?...

— Albert est orphelin ; nous avons grandi ensemble ; il venait constamment chez ma mère, il l'adorait.

» — Albert serait ton frère, — me disait-elle souvent, — qu'il n'aurait pour moi ni plus de tendresse, ni plus de respect...

» A quinze ans, j'ai commencé mes études au Conservatoire. Albert, âgé de deux ans de plus que moi, est entré dans une étude de notaire ; nous nous sommes, à cette époque, promis de nous marier.

» Nous nous voyions chaque jour ; sa conduite était exemplaire, malgré l'ardeur de son âge et l'impétuosité de son caractère ; il était doux et rangé comme une fille. La conscription l'a atteint ; sa tante était trop pauvre pour le racheter ; ma mère était pauvre aussi, elle ne pouvait non plus faire ce sacrifice, sinon elle l'eût fait de grand cœur, car elle approuvait nos projets d'union.

» Albert est parti pour l'armée, et nous nous sommes promis qu'à l'expiration de son temps de service, nous nous marierions. Blessé légèrement en Afrique, il est venu passer sa convalescence près de nous.

» Je l'ai retrouvé tel qu'avant son départ,

aussi bon, aussi tendre, aussi aimant; seulement, j'ai remarqué en lui une propension croissante à la jalousie : il s'inquiétait, il s'alarmait presque de me voir aller seule chanter dans les salons, ou sortir seule pour donner mes leçons : aussi fut-il convenu qu'à l'expiration de son temps de service, il demanderait une concession de territoire en Algérie. Certain de l'obtenir, car ses états de service sont excellents, la petite dot que je me suis amassée servirait à mettre en valeur les terrains concédés. Nous irions en Afrique, Albert et moi, mener la vie paisible et retirée des colons.

» Cet avenir m'enchantait, parce qu'il convenait à Albert, et parce que j'ai peu de goût pour le monde... Tels étaient nos projets. Nos espérances devaient bientôt se réaliser, puisque Albert sera libéré du service dans cinq mois; aussi, en le voyant venir hier à l'improviste, ma première pensée a été qu'ayant obtenu son congé définitif, il m'avait ménagé la surprise de cette heureuse nouvelle... car j'ignorais son retour, et... »

La femme de ménage d'Antonine entre en ce moment d'un air grave et compassé, tenant une lettre à la main :

— Est-ce que vous avez été indisposée, ma

bonne madame Pigal ? — dit avec bienveillance la jeune artiste à la femme de ménage ; — vous n'êtes pas venue ce matin ?

— Non, mademoiselle, je n'étais pas indisposée, — repond sèchement madame Pigal. — Je suis venue à sept heures du matin... comme à l'ordinaire... mais je m'en suis retournée aussitôt.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai rencontré à la porte M. Bachelard... le garçon de boutique du libraire...

— Eh bien... ensuite ?...

— Eh bien, mademoiselle... M. Bachelard m'a appris sur votre compte des choses... ah ! mais des choses...

— Quelles choses ? — demande Antonine.— Achevez... je vous prie.

La jenne artiste, se tournant alors vers Sylvia, lui dit avec un demi-sourire :

— Pardon, mon amie, je désire entendre la révélation si terrible que cette bonne madame Pigal ose à peine articuler...

— Non, mademoiselle !... j'aurai moins de front que vous ! et je ne les répéterai pas, ces vilaines choses-là, — s'écrie la femme de ménage révoltée du sang-froid d'Antonine ; — mais, en apprenant ce qui s'est passé... j'ai couru chez

mon mari lui demander si je pouvais continuer de faire votre ménage.

— Ah ! ah ! voilà qui prouve une louable déférence pour les volontés de M. Pigal, — dit Antonine souriant. — Et que vous a-t-il répondu ?

— Il m'a défendu de rester un jour de plus ici... et je viens...

— Il suffit, — reprend Antonine ; — je chercherai quelqu'un qui vous remplace.

Et la jeune fille ajoute, en priant du regard Sylvia de garder le silence, car celle-ci paraissait outrée de l'impertinence de la femme de ménage :

— Je regrette vos services ; car vous êtes une bonne et digne femme, madame Pigal... Qu'est-ce que cette lettre... que vous tenez là ?... Est-elle pour moi ?

— Oui, mademoiselle... Le soldat qui vient de me la remettre attend une réponse à la porte, — reprend la femme de ménage donnant la lettre à Antonine.

Celle-ci prend vivement la lettre et pâlit légèrement, tandis que madame Pigal continue ainsi :

— Je ne me serais pas chargée d'une pareille commission, si ce soldat... ne m'avait

suppliée en pleurant de vous remettre la lettre... car il m'a fait grand'pitié, ce pauvre jeune homme !...

Pendant cette réflexion de madame Pigal, la jeune artiste a lu le billet.

Un radieux espoir illumine ses traits, et elle tend la lettre à Sylvia, en lui disant, sans retenir une larme d'attendrissement :

— Lisez... mon amie... ma sœur... lisez, et partagez mon bonheur.

Sylvia parcourt rapidement la missive, pendant que madame Pigal, honnête, très-honnête d'ailleurs, son scrupule le prouvait, se disait à part soi, contemplant Antonine avec un mépris douloureux :

— Et penser... qu'ainsi que me l'a raconté M. Bachelard, cette malheureuse reçoit des bienfaits... de ce vieux militaire qui vient si souvent la voir... sans parler du jeune qui lui a fait hier au soir une scène de jalousie effroyable, devant tout le monde ! Et elle ne rougit pas devant moi, l'effrontée ! elle a un vieux et un jeune, et elle a l'air de trouver ça tout simple ! Est-il possible !... On lui aurait pourtant donné le bon Dieu sans confession !... Je me serais jetée au feu pour elle... tant je la croyais bonne et vertueuse !

— Ah ! cette lettre navrante... doit l'excuser à vos yeux, — dit à demi-voix Sylvia à Antonine. — Il faut le recevoir... lui pardonner... Je vous laisse et reviendrai savoir...

— Sylvia, — dit vivement Antonine prenant la jeune femme par la main au moment où elle se levait, — donnez-moi une preuve de votre amitié.

— De grand cœur... Laquelle ?

— Restez...

— Quoi !... vous voulez ?...

— Que vous assistiez à mon premier entretien avec Albert, après cette pénible soirée, chère Sylvia...

— Mais...

— Je vous en prie, ne me refusez pas... je veux que vous connaissiez Albert... je veux vous convaincre qu'il est aussi digne de mon amour... que je suis digne de votre amitié.

— Antonine... n'est-il pas indiscret de ma part... de... ?

— Cet entretien ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà... Je vous ai tout dit... Puis Albert ne doit-il pas aussi vous offrir ses excuses... au sujet du scandale qu'il a causé hier au soir chez vous ?...

Et Antonine ajoute avec un charmant sourire.

— Enfin, excusez mon orgueil... je suis fière de montrer à Albert... que j'ai su conquérir une amie telle que vous...

— Soit... je reste, chère Antonine...

— Priez M. Albert Gérard d'entrer, ma bonne madame Pigal, — dit presque gaiement la jeune artiste; — et vous voudrez bien m'attendre, afin que nous réglions notre compte... si vous persistez toujours, ce que je ne veux pas croire... à me quitter... pour cause d'indignité... bon Dieu! selon l'ordre impitoyable du rigide M. Pigal!

— Et elle ose plaisanter, la malheureuse! s'écrie en sortant la bonne femme indignée.

Bientôt Albert Gérard entre dans le salon d'Antonine.

V

Albert Gérard, croyant trouver sa fiancée seule, ne peut cacher sa surprise à l'aspect de Sylvia : il est pâle, défait, et semble profondément abattu.

Le jeune homme, si effrayant la veille dans ses sauvages emportements de jalousie, est presque méconnaissable ; ses traits, malgré leur caractère énergique et passionné, expriment alors la mansuétude, la résignation et la souffrance.

Interdit, il s'arrête au seuil de la porte, osant à peine lever les yeux sur les deux amies.

Antonine se lève, va prendre son fiancé par la main, le conduit; et il la suit machinalement jusque devant Sylvia ; puis, d'une voix touchante :

— Albert... il faut d'abord que je vous présente à madame Wolfrang... mon amie... ma meilleure amie... Elle vous pardonne le scandale que vous avez, hier au soir... causé dans son salon... car c'est chez elle que je chantais...

— Ah! madame! balbutie le sous-officier écrasé de confusion, — je suis désespéré... de ce qui s'est passé... Que d'excuses!...

— Ces excuses, Antonine me les a faites, monsieur... et je les ai de grand cœur acceptées... Ne parlons plus de cet événement : il est, je vous l'assure, en ce qui me concerne, tout à fait oublié... Votre lettre nous a profondément émues toutes deux.

Et Sylvia, répondant à un geste de surprise d'Albert, ajoute :

— Ce billet, Antonine m'a permis de le lire... elle m'a dit combien elle vous aimait, combien vous vous étiez toujours montré digne de son amour... et, lorsque par discrétion... je désirais la laisser seule avec vous : « Non, — m'a-t-elle dit, et je vous rapporte ses paroles, — non, je désire que vous connaissiez Albert... je veux que

vous sachiez qu'il est aussi digne de moi que je suis digne de lui... Enfin..., a ajouté Antonine..., et pourquoi ne le dirais-je pas? — continue Sylvia, — je suis fière de montrer à mon fiancé que j'ai su conquérir une amie telle que vous. » De cette amitié, Antonine doit, en effet, être fière, monsieur... car ce qui la lui a conquise et méritée, c'est la noble franchise de son caractère, c'est la loyauté, la droiture de son cœur... enfin, c'est sa vertu, monsieur!

Ces derniers mots *sa vertu*, accentués d'une voix ferme et haute par Sylvia, étaient une allusion trop positive aux soupçons injustes manifestés la veille par le jeune homme à l'égard d'Antonine, pour que celui-ci ne sentît pas la portée de ces paroles, et la nécessité d'y répondre.

Il se recueillit un instant, et, se tournant vers Sylvia :

— Madame, voici toute la vérité... je bénis le hasard qui vous a amenée ici... car vous faire à vous, madame, cet aveu accablant et déshonorant pour moi, me semble moins pénible, je le confesse, que si je devais directement l'adresser à Antonine.

— Allons, courage, monsieur!..., — dit Sylvia d'un ton bienveillant, — ma digne amie

n'entendra de cet aveu que ce qui peut vous être favorable... le reste sera pour elle non avenu...

— J'avais, madame, obtenu un congé jusqu'à l'expiration de mon temps de service; j'étais ainsi à peu près libéré. Voulant ménager une surprise à Antonine, je ne lui écris rien de ce congé; j'arrive à Paris, j'accours ici hier au soir...

» J'allais m'adresser au concierge afin de savoir si Antonine était chez elle, lorsque je rencontre sous la porte cochère un jeune homme qui s'empresse de me dire qu'il est de la maison, et offre de me donner les renseignements que je cherche peut-être... Je lui demande simplement si mademoiselle Antonine Jourdan est chez elle...

» A ce nom, il me regarde attentivement, sourit d'un air étrange, me répond que cette demoiselle est absente, ayant été invitée à passer la soirée chez le maître de la maison, et ajoute d'un air mystérieux :

» — Si vous le voulez... je peux vous confier beaucoup de choses très-particulières sur notre belle et jeune locataire, et, entre autres, certaine aventure arrivée ce matin, et qui ne peut manquer de vous intéresser, ne fût-ce que par esprit de corps, car il s'agit d'un militaire...

» Je l'avoue à ma honte, au lieu de tourner le dos à ce bavard... je me sens... je ne sais pourquoi... vaguement inquiet... je cède à une misérable curiosité... j'écoute... et j'apprends... »

Mais, pâlissant encore à ce souvenir et à celui de la terrible scène de la veille, le sous-officier est tellement ému, que sa voix expire sur ses lèvres.

Sylvia, non moins apitoyée qu'Antonine, veut épargner à Albert la douleur d'achever cette cruelle confession, et ajoute :

— Vous apprenez, monsieur, une calomnie infâme ; et, sans même réfléchir que l'infamie de ce soupçon renfermait la meilleure preuve de son absurdité, l'impétuosité naturelle de votre caractère vous emporte... une jalousie insensée trouble votre esprit, votre raison s'égare... vous devenez fou... si complétement fou..., qu'après avoir adressé à Antonine le plus sanglant outrage qui puisse être fait à une honnête femme... vous voulez la tuer.

— Ah ! malheur à moi ! — murmure Albert Gérard frissonnant et cachant son visage entre ses mains. — Honte et malheur à moi !...

— Non, — répond Antonine d'une voix miséricordieuse et tendre ; — à vous indulgence, pardon et bonheur, mon ami...

Et la jeune artiste, prenant alors l'une des mains de son fiancé, l'oblige ainsi, par un doux mouvement, à démasquer son visage.

Puis elle ajoute :

— Sylvia l'a dit..., pauvre Albert, hier au soir... vous étiez fou... vous n'aviez plus conscience de vos paroles... de vos actes... Oubliez ce funeste rêve, ainsi que je l'oublie moi-même...

— Ah ! comment oublier jamais... qu'à la face de tous... et sans presque vous donner le temps de me répondre... de me convaincre de la fausseté de ces terribles apparences... je vous ai accusée...vous, Antonine... vous... grand Dieu!... d'avoir... été...?

— Franchement, Albert, — reprend la jeune artiste avec une affectueuse dignité, interrompant le sous-officier, — est-ce qu'une pareille accusation... lors même que, par impossible, vous l'auriez de sang-froid portée contre moi, pouvait m'atteindre ?... C'est vous, pauvre aveuglé, qu'elle eût avili... Mais, de grâce, laissons là ces suppositions indignes de vous, de moi et de l'amie qui nous écoute... et, puisque tout est oublié, témoignons-lui notre reconnaissance pour l'intérêt qu'elle nous porte, en la rendant heureuse de notre bonheur... Elle sait nos pro-

jets... rien ne s'oppose plus maintenant à ce qu'ils se réalisent ; vous êtes, grâce à votre congé, libéré du service... Il reste à savoir ce qu'il aviendra de la concession de terrain en Algérie... L'avez-vous obtenue ?

— Pas encore..., — répond Albert ; — mais prochainement elle me sera accordée, j'en ai la promesse formelle de mon colonel.

Albert Gérard a prononcé ces mots d'un air embarrassé, en pâlissant davantage ; ses traits, malgré les indulgentes et tendres assurances de sa fiancée, loin de se rasséréner, révèlent une contrainte, une angoisse croissantes, jusqu'alors inaperçue d'Antonine.

Sylvia, plus clairvoyante, est saisie d'un doute soudain dont elle est effrayée.

Voulant à tout prix l'éclaircir, elle examine attentivement les traits du sous-officier, dont le regard est baissé.

Puis elle reprend en s'efforçant de sourire malgré ses perplexités :

— Chère Antonine, vous allez me reprocher sans doute de brusquer un peu les choses... mais voici mon excuse... Wolfrang et moi, nous sommes des oiseaux voyageurs... Il est possible qu'avant peu nous quittions Paris... mais je tiens tant à être témoin de votre bonheur... que je retar-

derai notre départ jusqu'à l'époque de votre mariage... Quand aura-t-il lieu ?...

— Chère Sylvia, — répond gaiement Antonine, — je suis trop franche pour ne pas répondre... contrairement aux lois de la bienséance, obligatoires pour toute demoiselle bien élevée... que je désirerais que notre mariage eût lieu le plus tôt possible... mais c'est à mon futur seigneur et maître de décider cette question... Donc, qu'il réponde...

La jeune artiste, regardant alors Albert, commence à remarquer le silence pénible, les traits de plus en plus soucieux et assombris de son fiancé.

Aussi reprend-elle, étonnée, mais sans pourtant concevoir encore d'inquiétude :

— Quoi ! mon ami, seriez-vous toujours sous l'impression de ces pénibles souvenirs que nous devons oublier... oubli dont je vous donne l'exemple ?...

— Ces souvenirs, — répond Albert avec effort et d'une voix altérée, — ces souvenirs... je les oublierai... Antonine... après un mot d'explication... que je viens vous demander, que je vous supplie, les mains jointes... de m'accorder... au nom de notre bonheur à venir...

Et la physionomie du sous-officier a pris soudain une expression si douloureuse, que les soupçons de Sylvia se confirment à mesure que s'éveillent ceux d'Antonine.

VI

Cette demande d'*explication,* implorée à mains jointes par Albert Gérard au nom de l'avenir de son bonheur et de celui d'Antonine, la surprit d'abord extrêmement, et ensuite l'affligea et lui causa de vives alarmes.

La lettre du sous-officier temoignait seulement, il est vrai, de son profond repentir du scandale de la veille, et il venait d'exprimer de nouveau ses remords à ce sujet.

Antonine, faisant généreusement la part de l'aveugle emportement du caractère de son fiancé, et pensant sincèrement qu'il se trouvait en proie

à un accès de folle et furieuse jalousie, lorsque la veille il lui jetait en présence d'étrangers ce reproche abominable : « Vous vous êtes vendue à un vieillard ! » Antonine, autant par miséricorde et par tendresse que par dignité de soi, avait dédaigné, pardonné, oublié cet outrage; elle ne songeait plus qu'à ces riants projets d'avenir caressés si longtemps, et à l'heure de s'accomplir.

Enfin, Sylvia prononçait ces paroles décisives : « A quand le mariage?... » Antonine, fidèle à sa franchise accoutumée, avouait en souriant que ce mariage, elle le hâtait de tous ses vœux.

Et Albert, d'abord silencieux, contraint et sombre, demandait d'une voix altérée *une explication*, au lieu de tomber aux genoux d'Antonine, enivré de reconnaissance, de foi et d'amour, et de fixer le terme prochain de leur union.

Ces réflexions, à mesure qu'elles se présentaient à l'esprit de la jeune artiste, lui semblaient de plus en plus inquiétantes. Sa dignité, sa conscience irréprochable lui avaient inspiré une pitié douloureuse envers l'insensé qui l'accusait d'une infamie où le ridicule le disputait à l'odieux pour qui connaissait Antonine. Aussi sa fierté, quelque passionné que fût son amour pour son

fiancé, ne pouvait, ne devait pas pardonner ou excuser une pareille insulte réitérée de sang-froid.

Mais, bientôt rassurée à ce sujet, croyant Albert incapable d'une telle aberration d'esprit, elle se demandait néanmoins quel pouvait être alors le but de cette explication.

Aussi, se contenant, reprit-elle d'une voix grave et douce :

— Je croyais, mon ami, d'après votre lettre et en suite de notre entretien, toute explication superflue. Il n'en est pas ainsi... je le regrette... et je suis prête à vous répondre en présence de notre amie.

— Moi aussi, répond Albert, je désire vivement que cette explication ait lieu en présence de madame, qui veut bien nous porter tant d'intérêt.

Le sous-officier se recueille alors un instant, et reprend :

— Je crains, Antonine, que vous ne vous soyez méprise sur le sens de ma lettre, écrite dans l'effervescence de la douleur et du repentir.

— Permettez, monsieur, — dit Sylvia, — le sens de cette lettre ne prêtait à aucune méprise... non plus que vos récents témoignages de regrets au sujet du passé.

— Mes regrets... mes remords... sont sin-

cères, madame, et c'est parce qu'ils sont sincères... navrants, c'est parce que je me reprocherais toujours... quoiqu'elle m'ait pardonné... d'avoir hier, dans l'emportement d'une jalousie aveugle, accusé Antonine d'un acte infâme, sans presque lui donner le temps de justifier les funestes apparences qui pesaient sur elle, que je la conjure, à cette heure... où de sang-froid je puis l'entendre... de me prouver... combien ces apparences étaient trompeuses.

A ces mots, qui ne lui laissent plus aucun doute sur la pensée d'Albert, Antonine tressaille, reste silencieuse et jette un regard où se révèle le douloureux ressentiment de son cœur et de sa fierté blessée.

— Comment! monsieur, — s'écrie Sylvia, — vous n'êtes pas convaincu de l'innocence d'Antonine?

— J'en suis convaincu, madame, si j'en crois mon amour... mon respect pour Antonine... et cependant, malgré moi, un soupçon me reste... et quelques mots d'elle... quelques mots seulement... peuvent à jamais détruire ce soupçon.

— Mais, monsieur, — reprend Sylvia, — la persistance de ce doute est un outrage pour celle-là qui n'a jamais... entendez-vous bien... jamais démérité de votre estime.

— Ah ! madame, — dit Albert avec un accent de sincérité irrésistible, — croyez-moi... lorsque je conjure Antonine de m'accorder cette explication au nom de notre bonheur commun, loin de songer à l'outrager... j'agis en honnête homme... Quelle serait notre vie, grand Dieu ! si, unis l'un à l'autre, elle devait être empoisonnée par un doute absurde, indigne, odieux, je l'avoue... mais que je n'aurais peut-être pas le courage de vaincre !... Hélas ! je ne serais pas le seul malheureux ! Antonine souffrirait encore plus que moi de mon injustice à son égard... notre existence deviendrait un enfer ; je connais la jalousie, la violence de mon caractère... Ah ! je vous le répète, croyez-moi, madame... croyez-moi, Antonine... moins honnête homme, je n'écouterais que la voix égoïste de la passion, je sacrifierais tout à l'accomplissement d'un mariage rêvé par nous depuis notre adolescence, attendu par moi avec la fiévreuse ardeur d'un amour constant... je céderais à son ivresse, sans souci de l'avenir... mais, plus tard, les soupçons, un moment oubliés, reviendraient malgré moi m'assaillir, et je rendrais ma femme à jamais malheureuse !... Dites, madame... dites... suis-je donc si coupable de conjurer Antonine de détruire dès à présent et à jamais ce germe de mal-

heur...? Et pour cela, que faut-il? Quelques paroles d'elle... qui mettront terme au supplice que j'endure depuis hier.

Le caractère jaloux et violent d'Albert accepté, il parlait et agissait évidemment en honnête homme.

Il aimait ardemment sa fiancée; il dépendait de lui de paraître convaincu de la vanité de ses soupçons, de la posséder par le mariage, et, sa passion satisfaite, de rendre sa femme victime de ce doute, d'abord hypocritement dissimulé.

Soupçon encore plus absurde qu'odieux, on l'a dit; soupçon que devait démentir, en tout et pour tout, le caractère d'Antonine, connu, apprécié et estimé depuis tant d'années par son fiancé; soupçon dont la seule pensée était une insulte à cette pure et loyale jeune fille.

Soit; mais parce qu'elle est ancienne commn le monde, cette vérité n'en est pas moins flagrante : « La jalousie ne raisonne point; la jalousie est aveugle. »

Or, les esprits les plus clairvoyants, les plus droits, les plus généreux, sont frappés de cécité, sont atteints de déraison lorsqu'ils subissent l'obsession de cet impitoyable sentiment.

Sylvia est touchée de ce qu'il y avait de sage, de tendrement prévoyant dans l'abnégation d'Al-

bert, qui pouvait, par une feinte conviction, posséder la femme qu'il adorait, et préférait lui avouer franchement la persistance d'un doute dont il rougissait, la conjurant de le détruire par quelques paroles...

Aussi la jeune femme, s'adressant à son amie, lui dit en souriant :

— Allons, chère Antonine, soyez compatissante jusqu'à la fin... Ayez pitié de ce dernier et faible accès d'une maladie dont quelques paroles de vous vont à jamais guérir ce jaloux. En ceci, d'ailleurs, son insistance aura eu cet avantage... qu'elle lui attirera une leçon dont il saura, espérons-le, profiter à l'avenir... Allons, chère sœur, puisqu'il vous faut prouver à monsieur que le bien n'est pas le mal... que la nuit est habituellement obscure... et que le soleil a coutume de resplendir, résignez-vous... persuadez votre fiancé de l'étonnante réalité de ces phénomènes incroyables... dont, à l'honneur éternel de sa perspicacité, M. de la Palisse avait eu jadis l'intuition... Excusez ce manque de gravité, Antonine; car vraiment, après réflexion, il y a moins à se chagriner qu'à sourire de tout ceci...

Et Sylvia reprend sérieusement en s'adressant au jeune homme :

— Je reconnais, d'ailleurs, que, dans votre aberration regrettable, monsieur, vous faites preuve, du moins, de délicatesse et de loyauté...

— Ah ! madame... si vous saviez ce que j'endure !... Avoir conscience que ce doute de ma part doit être odieux, insensé, outrageant... Et cependant ne pouvoir échapper à son obsession... Antonine... pardon... pardon... rendez-moi à la raison... à la vérité ! je vous aurai dû deux fois le bonheur de ma vie...

— Je suis prête à répondre à vos questions, Albert...si vous voulez m'en adresser,—dit Antonine d'une voix calme et grave. — Je vous écoute.

— Hier matin..., — articula péniblement le sous-officier, car ces mots semblaient brûler ses lèvres, — vous avez reconduit jusqu'à la porte de votre appartement... un homme...

— C'est vrai... et cet homme... est le meilleur de mes amis...

Puis, Antonine voyant Albert hésiter à continuer ce pénible interrogatoire, elle ajoute, en regardant bien en face et sans l'ombre d'embarras son fiancé :

— Et, de plus... ce vieil ami m'a embrassée... en me disant adieu...

— Vous avez ajouté, Antonine : « A demain, *tu* me le promets... »

— Oui... je lui ai dit cela...

Un moment de silence succède à cette réponse.

Albert reste confondu de l'assurance du regard et de la placidité de la physionomie de sa fiancée, en faisant l'aveu qu'il vient d'entendre.

Sylvia elle-même éprouve un léger mouvement de surprise ; car, la veille, au milieu de l'émotion produite par la brusque apparition du sous-officier et par ses emportements, la jeune femme avait à peine entendu (sauf cette abominable accusation : « Vous vous êtes vendue à ce vieillard ») quelques paroles rapidement échangées entre les deux fiancés ; aussi s'étonnait-elle un peu de voir Antonine avouer avec tant de confiance et de sérénité qu'elle tutoyait ce personnage qui l'avait embrassée.

— Antonine, je serais désolé de vous blesser... mais je dois vous parler en toute sincérité..., — reprend le sous-officier, dont la pâleur augmente... — ne pensez-vous pas qu'en apparence, du moins... je dis, en apparence... une pareille familiarité, envers un étranger... est au moins... bien singulière ?

— M. le colonel Germain... c'est son nom, n'est pas un étranger pour moi... il est mon meilleur ami, je vous l'ai dit, Albert...

— Cependant je ne l'ai jamais vu chez votre mère !...

— Il est vrai...

— Votre amitié pour lui est donc récente ?

— Elle date de trois ans bientôt, Albert...

— C'est l'époque de la mort de votre mère, et de mon dernier congé... Pourtant vous ne m'avez jamais, en ce temps-là, parlé du colonel Germain.

— Parce que je ne l'ai connu qu'après votre départ, lorsque vous êtes allé rejoindre votre régiment.

— Me permettez-vous, Antonine, une observation ?

— Sans doute...

— Nous nous écrivions souvent... presque chaque jour... Comment se fait-il (peut-être m'étonné-je à tort : en ce cas, je vous en prie, pardonnez-moi)... comment se fait-il que, dans vos lettres, vous ne m'ayez jamais parlé du colonel Germain ?

— Parce que, lorsque je vous écris, mon ami, j'aime mieux vous parler de vous... que d'autrui...

— Cette réponse, Antonine, est aussi gracieuse que tendre... cependant...

—Elle est vraie... Interrogez vos souvenirs,

et, sauf le nom de ma mère, répété presque autant que le vôtre... vous reconnaîtrez que, dans ma correspondance, je ne vous ai jamais parlé d'une personne étrangère...

— Je l'avoue... Pourtant n'était-ce pas, permettez-moi de vous le dire, n'était-ce pas un fait très-exceptionnel que cette liaison d'amitié... si intime... si étroite... si familièrement affectueuse, que vous en êtes venue à tutoyer... le colonel Germain?... Ne pouviez-vous pas m'apprendre les causes, les circonstances, sans doute très-exceptionnelles aussi, qui ont amené cette liaison?... Car, enfin, je le demande à madame, — ajoute Albert d'une voix contenue, s'adressant à Sylvia jusqu'alors attentive et silencieuse; — une pareille liaison ne semble-t-elle pas, en apparence du moins, presque... incompréhensible?

— En apparence... soit, — répond Sylvia; — mais vous oubliez, monsieur, que, d'abord, l'âge du colonel Germain, et ensuite les circonstances particulières qui ont dû amener sa liaison avec notre chère Antonine, autorisent légitimement une familiarité qui vous semble incompréhensible?...

— Vous avez raison, madame, et, je n'en doute pas, lorsque Antonine m'aura instruit de

ces circonstances si particulières... je reconnaîtrai, j'en suis certain, que rien n'est plus naturel que l'intimitié de ma fiancée avec le colonel Germain... Aussi, je vous le demande en grâce, Antonine... dites-moi comment vous l'avez connu... pour quels motifs...

— Mon ami..., — reprend Antonine interrompant le jeune homme, et attachant sur lui son regard loyal, mais profondément attristé, — vous me connaissez dès l'enfance... ai-je jamais menti?

— Oh! jamais...

— Me croyez-vous capable... et pesez bien mes paroles... elles sont graves, — ajoute Antonine d'une voix presque solennelle, — me croyez-vous capable d'un mensonge... même lorsqu'il s'agirait des plus chers intérêts de ma vie?

— Non... non... je sais quelle est votre franchise, Antonine.

— Eh bien, mon ami... ne m'interrogez pas sur les circonstances qui ont amené mon intimité avec le colonel Germain...

— Pourquoi ne vous interrogerais-je pas... à ce sujet... Antonine? balbutia Albert d'une voix palpitante d'angoisse; — refuseriez-vous, grand Dieu! de me répondre?

— Oui...

— Qu'entends-je, Antonine !...

— Je refuserais, je refuse, je refuserai toujours de vous répondre à ce sujet... Albert... ne l'oubliez jamais...

— Et... la cause de ce refus ?...

— C'est que, ne pouvant vous dire la vérité, je serais obligée de mentir...

— Ah ! madame... madame... vous l'entendez !...

Ces paroles sont exclamées par Albert Gérard avec un accent désespéré ; des larmes baignent son mâle visage ; il tombe accablé sur un fauteuil.

L'innocence d'Antonine n'est pas mise en doute par Sylvia, parce qu'elle a une foi absolue dans les affirmations de Wolfrang à ce sujet, et parce que tout lui dit que la jeune artiste est sincère...

Néanmoins, sa réponse à son fiancé cause à Sylvia un si pénible étonnement, qu'elle ne peut le dissimuler, non qu'elle soupçonne Antonine d'être coupable, mais il lui semble incompréhensible qu'elle refuse d'expliquer la cause de sa familiarité, de sa liaison avec le colonel Germain.

Antonine, se méprenant à l'expression de la

physionomie de son amie, se dit avec une amertume navrante :

— Elle aussi... doute de moi !

Et, tournant ses yeux éplorés vers l'image maternelle, comme si elle lui eût demandé assistance, courage et consolation, elle murmure :

— O ma mère !... ma mère !...

VII

Sylvia, en suite de quelques moments de réflexion, fut obligée de reconnaître avec douleur que l'homme le moins jaloux, le plus confiant, se fût justement inquiété ou alarmé à cette pensée, que sa fiancée tutoyait un étranger, se laissait embrasser par lui, et surtout se refusait opiniâtrément à jamais expliquer la cause de ces familiarités si compromettantes, quel que fût l'âge de cet étranger.

Aussi, combien s'accroissaient les cruelles appréhensions de Sylvia, en songeant que le

fiancé d'Antonine subissait l'obsession d'une jalousie invincible !

Ce malheureux, en ce moment, la figure cachée par son mouchoir, pleurait comme un enfant...

Les larmes de ce soldat, d'un caractère violent et d'une bravoure intrépide, étaient navrantes... Elles prouvaient la sincérité de son amour pour Antonine, et attestaient que cet amour, malgré, ou à cause même de sa jalousie, hélas ! trop justifiée en apparence, le rendait digne de la tendresse de sa fiancée... dont il était adoré...

L'effroi de Sylvia augmentait à chaque instant ; la persistance d'Antonine dans ses refus d'expliquer son intimité avec le colonel Germain pouvait amener entre les deux fiancés une rupture éternelle, et Antonine avait dit : « Cet amour sera l'unique amour de ma vie. » Sylvia la croyait... et devait la croire...

La jeune artiste semblait non moins désespérée qu'Albert Gérard, quoiqu'elle se montrât plus contenue dans sa douleur ; car, après le long regard jeté sur le portrait de sa mère, dont elle paraissait invoquer l'assistance en ce moment si grave, elle essuya ses pleurs, se raffermit, redressa le front, et, quoiqu'un sourire poignant contractât ses lèvres, son pâle et doux

visage, son regard, son attitude, révélaient une telle sérénité de conscience, que Sylvia s'écria, s'adressant à Albert :

— Mais regardez-la donc, monsieur, et vous tomberez à ses genoux en lui demandant pardon, comme je le lui demande moi-même d'avoir un instant, non pas douté de son innocence... grand Dieu !... mais...

— Ah ! Sylvia... merci... merci ! — s'écrie Antonine avec effusion, en pressant entre ses mains les mains de son amie. — Un moment je me suis crue méconnue de vous, et je souffrais cruellement !

— Non, non, jamais je n'ai douté de vous, mon amie, ma sœur ; mais tout à l'heure, je l'avoue, votre refus de répondre à votre fiancé m'a causé un moment de pénible surprise. Maintenant, tout me dit qu'une raison impérieuse, invincible, vous force à vous taire à ce sujet... et que cette raison ne peut être... ne doit être qu'honorable...

— Ah ! l'instinct généreux de votre cœur ne vous trompe pas, *vous !*

Au moment où Antonine prononce ces paroles d'un ton déchirant, Albert Gérard, pâle, le visage ruisselant de larmes, témoignant la lutte acharnée de ses soupçons contre son estime pour

sa fiancée, se jette à ses genoux, les mains jointes, balbutie d'une voix suppliante, entrecoupée par les sanglots :

— Antonine, moi aussi... je crois en vous... j'ai confiance en vous, je vous sais incapable de mentir, de me tromper... Votre visage, votre regard, tout me dit que vous êtes innocente... oui, je le jure par la mémoire de votre mère, aussi sacrée pour moi que si elle eût été la mienne... oui, je vous crois innocente à cette heure !

— Soyez béni, mon Dieu ! — s'écrie Sylvia échangeant avec Antonine un regard ineffable, pendant qu'Albert, sans s'arrêter à l'exclamation de la jeune femme, poursuit d'une voix pleine d'angoisse :

— Oui... je le jure, je vous crois innocente à cette heure... mais, malheur à moi!... cette... impression ne durera pas... je me connais... mes doutes se renouvelleront plus tard. Je sais, hélas !... l'infernale obsession de ma jalousie.

Et le jeune homme, s'adressant à Sylvia :

— Ah ! madame, je ne lui ai jamais dit tout ce que j'ai souffert loin d'elle, en pensant qu'elle allait seule dans un monde brillant, qui l'entourait d'hommages, lorsque je pensais qu'elle vivait seule ou qu'elle sortait seule... pour don-

ner ses leçons... J'avais tort de souffrir ainsi... c'était honteux... c'était stupide... mais c'est horrible, voyez-vous, madame, ce que je souffrais...

Albert Gérard, suffoqué par ses sanglots, s'interrompt un instant, et, se tournant vers sa fiancée :

— Et cependant alors, je ne vous soupçonnais pas, Antonine; je me révoltais à tort, j'en conviens, contre la nécessité de votre position d'artiste; je l'avoue encore, cette opiniâtre jalousie m'a inspiré ce projet, accepté par vous, d'aller en Algérie vivre de la vie paisible et solitaire du colon... Antonine, je vous le répète... en ce moment, oui, je vous crois innocente... mais demain... mais dans une heure... mes soupçons reviendront plus affreux que jamais...

Et le sous-officier, interpellant de nouveau Sylvia :

— Vous-même, madame, vous avez éprouvé, vous l'avez dit, un moment de pénible surprise en entendant Antonine refuser de me répondre au sujet de cet homme... qui... la tutoie... qui l'embrasse... Misère de Dieu!... cet homme... je le...

Le soldat n'achève pas; il devient livide,

effrayant, et, bondissant pour ainsi dire sur lui-même, il se redresse d'agenouillé qu'il était, et jette autour de lui des yeux presque égarés, étincelants d'une jalousie si féroce, qu'Antonine, frissonnant d'épouvante, saisit le jeune homme par le bras en balbutiant :

— Mon ami... au nom du ciel !... revenez à vous...

Albert Gérard porte ses mains crispées sur son front baigné d'une sueur froide, garde un moment le silence; puis, d'une voix brisée par la douleur :

— Pardon, Antonine... pardon, madame, je ne sais plus ce que je disais... j'étais fou de rage.

Albert Gérard garde un instant le silence; puis, s'adressant à sa fiancée d'un ton suppliant, dont la douceur touchante contraste avec ses derniers emportements :

— Antonine, ayez pitié de moi !.. soyez indulgente, soyez généreuse... ne me refusez pas cette explication... qui, à l'instant, changerait en joie... en confiance pour le présent et pour l'avenir, les tortures de la jalousie... Antonine, je vous en conjure... au nom de votre mère, qui a béni notre amour, ne me poussez pas au désespoir... faites la part de ce qu'il y a d'indomptable... d'emporté dans mon caractère...

Antonine se recueille, et, d'une voix douce mais ferme, annonçant une résolution inflexible :

— Écoutez-moi, mon ami : cette discussion a trop duré, terminons-la... Vous me conjurez de faire la part de ce qu'il y a d'indomptable, d'emporté dans votre caractère... cette part, je l'ai faite... Vous m'avez accusée... en public... de m'être vendue... à un homme... vous avez voulu me tuer...

— Ah ! mon repentir... mes remords...

— Votre repentir... vos remords m'ont touchée, Albert... et, Sylvia vous le dira, même avant d'avoir reçu votre lettre... vous étiez pardonné... Si outrageante que fût votre accusation d'hier au soir, elle ne pouvait m'atteindre... vous ne jouissiez plus de votre raison... et dans votre accès de folie furieuse... vous m'eussiez tuée... que je serais morte en vous excusant... Eh bien, malgré votre accusation odieuse... malgré vos menaces de mort... malgré la ténacité de vos injurieux soupçons... mon cœur est toujours à vous... mes projets sont toujours les mêmes... Vous fixerez à notre mariage le terme qu'il vous plaira... nous irons vivre où vous voudrez et comme vous le voudrez... Ces offres, je vous les fais le front haut, parce que... et

songez à la valeur de ce serment dans ma bouche, mon ami, parce que je vous jure, sur la mémoire de ma mère, que voilà... que je n'ai jamais, en quoi que ce soit, démérité de votre estime... et que je suis toujours la loyale et honnête fille que vous aimiez...

— Quoi ! et l'accent de cette voix... l'assurance de ce regard... la sainteté de ce serment ne vous convaincraient pas... monsieur !... vous pourriez encore conserver quelque soupçon !... — s'écrie Sylvia entraînée par l'irrésistible empire de la sincérité d'Antonine.

Mais celle-ci, d'un geste, la priant de ne point l'interrompre, continue ainsi :

— J'ajouterai ceci, Albert... Oui, pour tout autre que vous... mon refus de m'expliquer sur les causes de mon intimité avec le colonel Germain... serait injustifiable... et pourrait éveiller des doutes... fâcheux pour moi...

— Vous en convenez... mon Dieu... et vous refuseriez de...?

— J'en conviens... parce que cela est vrai... et je refuse... et, je vous le répète, je refuserai toujours... vous m'entendez, Albert?... et vous savez la fermeté de mon caractère... je refuserai toujours de m'expliquer à ce sujet...

— Ah !... vous êtes sans pitié !...

— Telle est la fatalité de ma position, mon ami.

— Mon Dieu ! — s'écrie le soldat ; — mais enfin... les causes de votre intimité avec... avec... cet homme... sont honorables... sans doute ?

— Parfaitement honorables...

— Alors... au nom du ciel !... Antonine... pourquoi vous obstiner à me les cacher ?

— Parce que le devoir me commande de me taire, mon ami.

— Le devoir !... quel devoir ?

— Je ne puis vous en dire davantage... Vous savez maintenant, Albert... la vérité... toute la vérité... Votre destinée... la mienne sont entre vos mains ; si vous n'avez pas assez de confiance en moi pour croire à ma parole... à mon serment sacré... si le soupçon... doit à jamais empoisonner votre vie... si, enfin, votre raison ne peut admettre qu'il se présente des circonstances telles qu'une honnête femme, liée par le devoir... ne puisse autrement défendre son honneur qu'en jurant qu'elle est irréprochable, en ce cas, mon ami... que tout soit fini entre nous... vous l'aurez voulu...

Antonine essuie ses pleurs, raffermit sa voix altérée par une émotion croissante, et poursuit ainsi :

— Quelle que soit votre décision, Albert, je ne m'en plaindrai pas... je ne vous accuserai pas... parce qu'il faudrait, je le sais, votre caractère jaloux accepté, être d'une trempe d'âme peu commune... ou avoir en moi la confiance que je mérite d'inspirer, pour braver des apparences dont je ne me dissimule pas la gravité... Vous réfléchirez à loisir, Albert... vous me ferez connaître votre résolution... Quelle qu'elle soit, je vous le répète... croyez-le, mon ami... croyez-le bien... elle ne changera en rien mon amour pour vous... Je vous aimerai dignement... jusqu'à la fin... et je mourrai fille... Et, ce ne sont pas là... des paroles de roman... je vous l'ai dit, Sylvia.

Et Antonine, brisée, vaincue par l'émotion contre laquelle en vain elle essaye de lutter de nouveau, ne peut contenir ses larmes ; elle appuie en sanglotant son front sur l'épaule de son amie.

Celle-ci la serre entre ses bras, en disant à Albert d'une voix éplorée :

— Ah ! monsieur... ne pas la croire... ce serait ne pas l'aimer...

— C'est elle qui ne m'aime pas !... c'est elle qui ne m'aime plus !... — s'écrie le jeune homme exaspéré ; — elle sacrifie notre amour, notre avenir à un entêtement odieux !

— Ce reproche est injuste... Albert, — répond Antonine d'une voix entrecoupée. — S'il me faut accomplir ce cruel sacrifice... je l'accomplirai, je vous l'ai dit... au nom du devoir !

— Votre devoir est d'être sincère envers moi ! — s'écrie le soldat rendu injuste par la douleur et la jalousie. — Votre devoir, c'est de me prouver que votre étrange intimité avec cet homme a des motifs honorables... et, s'ils l'étaient... vous les avoueriez... oui... et, puisque vous vous obstinez à me les cacher, c'est que vous avez à en rougir...

— Quoi, monsieur ! — reprend Sylvia avec un accent de reproche véhément, — cette malheureuse enfant vous a dit que, liée par le devoir, elle devait se taire ! A ce devoir elle aurait l'admirable courage de sacrifier son amour... le vôtre, et vous osez l'accuser encore !

— Eh ! madame, cela fût-il vrai, il est donc un sentiment qui, chez elle, passe avant son affection pour moi... puisque à ce sentiment, elle est capable de me sacrifier...

— Mais, insensé que vous êtes ! Antonine est prête à vous épouser... malgré des doutes injurieux qu'elle vous pardonne...

— Oui, — reprend amèrement le soldat, —

si je suis assez... assez lâche... assez ignoble pour fermer les yeux sur son intimité coupable avec ce misérable.

— Albert! ces paroles sont indignes... et je...

Puis Antonine, dominant son indignation douloureuse, ajoute :

— Mais vous recommencez de perdre la raison... vous ne pouvez plus m'offenser...

— Vous offenser! — s'écrie le soldat cédant à la violence de son caractère, jusqu'alors et depuis longtemps si difficilement contenue; — ah! c'est vous offenser que de qualifier comme il doit l'être... ce misérable vieillard qui a détruit mon bonheur... mon avenir!... qui vous a corrompue peut-être!... Vous l'aimez donc bien, cet homme... que vous le défendez ainsi?

— Ah! c'en est trop! — s'écrie Antonine.

Mais, à ce moment, la porte du salon s'ouvre, et la femme de ménage introduit le colonel Germain.

VIII

Madame Pigal, la femme de ménage, en introduisant chez Antonine le colonel Germain, avait dit à part soi, avant de se retirer :

— Voilà le *vieux* et le *jeune* ensemble... qu'ils s'arrangent... ça va faire une scène terrible! Ils vont se carnager! se dévorer! Eh bien, tant mieux! ça lui donnera une bonne leçon, à cette vilaine créature que je croyais si honnête!

Ce pensant, madame Pigal referme sur elle la porte du salon.

Le colonel Germain, âgé d'environ cinquante ans, n'offrait en rien l'aspect d'un *vieillard*, malgré sa moustache grisonnante, ainsi que sa chevelure abondante et bouclée ; sa taille était svelte, élégante et élevée ; son œil, noir comme ses sourcils prononcés, semblait encore briller du feu de la jeunesse ; ses traits, jadis remarquablement beaux, conservaient la régularité de leurs lignes.

On ne pouvait, en somme, rencontrer une figure plus noble, plus martiale que la sienne.

Albert Gérard, quoique la femme de ménage n'eût pas prononcé le nom du colonel Germain, le reconnut aussitôt en sentant sa jalousie s'exaspérer jusqu'au délire.

A l'entrée de ce personnage, dont l'extérieur différait complétement de celui d'un *vieillard*, tel que se l'était jusqu'alors imaginé le soldat, il ne douta plus : le colonel, probablement *très-roué*, grâce aux nombreuses bonnes fortunes dont il avait dû jouir dans sa jeunesse, grâce à ses avantages naturels, était parvenu à abuser de l'inexpérience et de la candeur d'Antonine, étant seule, sans appui et livrée presque sans défense à la merci de son séducteur.

De sorte que — alternative horrible — Albert se persuada que, si sa fiancée ne s'était

pas vendue, elle avait pu se donner librement à son rival.

Or, l'orgueil humain est si féroce, que le malheureux fou aurait peut-être préféré qu'Antonine eût cédé à une cupidité infâme, plutôt que de céder aux séductions du colonel Germain.

Cette dernière préférence accordée à un homme sur un autre homme et dégagée de tout intérêt sordide, blessant, déchirant à vif l'amour-propre d'Albert, le mettait hors de lui.

Enfin, il remarqua que sa fiancée, prévoyant sans doute un éclat redoutable, s'était, aussitôt après l'entrée du colonel Germain, élancée vers lui sans cacher les symptômes de la crainte la plus vive, la plus tendre, et, lui serrant la main, lui avait murmuré quelques paroles à l'oreille, en lui désignant du regard son fiancé.

Sylvia, pâle, tremblante, est si bouleversée, qu'elle est obligée de s'appuyer à un meuble, presque défaillante d'effroi, en pensant à ce qui va se passer entre ces deux hommes...

Albert, livide, les traits contractés par les spasmes de la jalousie, de la haine, de la fureur, s'efforce d'abord de se contenir, obéissant malgré lui au respect que lui impose le grade du colonel Germain, respect presque involontaire, né d'une longue observance de la discipline militaire.

ALBERT, *d'une voix sourde et sardonique.*

Mon colonel... vous êtes exact au rendez-vous qu'hier matin... lorsque vous l'embrassiez... vous a donné mademoiselle... Je suis vraiment fâché... de venir troubler votre tête-à-tête...

ANTONINE, *éperdue; bas, au colonel.*

Ayez pitié de lui !

LE COLONEL GERMAIN, *bas, à Antonine.*

Sois tranquille. (*Haut, d'une voix calme et grave.*) Monsieur Albert Gérard, je vous crois et je vous sais un galant homme...

ALBERT, *avec un éclat de rire ironique.*

En d'autres termes... vous me croyez un sot, mon colonel ?

SYLVIA, *bas, à Antonine.*

Du courage... sœur... du courage !...

ANTONINE, *d'une voix faible.*

Je me sens mourir... j'avais oublié la visite que devait me faire le colonel, ce matin...

LE COLONEL GERMAIN, *à Albert.*

Quelques mots, monsieur, mettront terme à une méprise que vous serez le premier à déplorer. Mademoiselle Antonine, pour qui j'ai la plus respectueuse, la plus sincère amitié, m'a fait l'honneur de me confier ses projets de mariage avec vous... et je voyais dans ce mariage le plus heureux avenir pour mademoiselle et pour vous... Elle m'a dit tout le bien qu'elle pensait de vous... monsieur... ajoutant que vous étiez et seriez l'unique amour de sa vie...

ALBERT, *effrayant.*

Sans vous compter, mon colonel... cela va de soi... Et vous avez pensé que je serais plus tard assez benêt... pour épouser votre maîtresse?

ANTONINE, *avec un sanglot.*

Mon Dieu! entendre cela... entendre cela!...

SYLVIA, *à part.*

Le sang-froid de ce malheureux m'épouvante plus encore que ses fureurs d'hier...

LE COLONEL GERMAIN, *impassible.*

Monsieur Albert, nous sommes tous deux soldats... tous deux gens de cœur... et entre soldats... entre gens de cœur... il est un serment auquel on a toujours foi... à moins d'être... ce que, heureusement, nous ne sommes... ni l'un ni l'autre... J'ai cinquante ans, monsieur...

ALBERT.

Allons donc, mon colonel... vous avez l'air d'un jeune homme... Demandez plutôt à votre maîtresse.

ANTONINE, *suppliante, au colonel.*

De grâce!... il n'a plus la tête à lui.

LE COLONEL GERMAIN, *rassurant Antonine d'un regard, reprend avec une dignité froide.*

J'ai cinquante ans... monsieur Albert... et, pendant trente ans de bons services, je n'ai donné à personne... le droit de douter de ma loyauté... Vous me croirez donc... Je vous donne ma parole de soldat... que mademoiselle Antonine Jourdan n'a jamais cessé de vous aimer, qu'elle est aussi digne de votre profond

respect et de votre amour... que lorsque vous l'avez quittée.

ALBERT.

Mon colonel... avez-vous, hier, en la quittant, embrassé mademoiselle?

LE COLONEL GERMAIN, *légèrement embarrassé.*

Il est vrai, monsieur.

ALBERT.

A la bonne heure!... voilà qui est parler!... c'est franc! pas de mystères!

LE COLONEL GERMAIN.

Je n'ai aucune raison de vous cacher cela, monsieur, que lorsque j'ai l'honneur de prendre congé d'elle, mademoiselle veut bien me permettre de l'embrasser...

ALBERT.

Excellente habitude, mon colonel!... et mademoiselle... a la non moins amoureuse habitude de vous tutoyer?...

LE COLONEL GERMAIN, *rougissant.*

Monsieur...

ALBERT.

Quoi! vous rougissez, mon colonel?... vous n'osez répondre?... Touchante timidité chez un... vieux roué!... (*Mouvement du colonel; un regard éploré d'Antonine le contient.*) Mais votre maîtresse, moins rouée... ou plus rouée... que vous... je vous laisse le choix, mon colonel... avoue tout simplement qu'elle vous tutoie... Pourriez-vous, s'il vous plaît... m'expliquer le motif de cette honnête familiarité, avec une jeune personne que je devais épouser?...

SYLVIA, *à part.*

Ah! je tremble... la fureur de ce soldat va éclater...

LE COLONEL GERMAIN.

Mon âge autorise la familiarité avec laquelle mademoiselle daigne traiter un bon et vieil ami, monsieur... Mais, permettez : je le vois avec regret, vous n'avez pas, par inadvertance sans

doute, suffisamment pesé la valeur de ces mots... que je vous répéterai, monsieur... et cette fois... j'en suis certain... vous mettrez fin à des accusations... que le trouble de votre esprit peut seul excuser. (*D'une voix haute et solennelle.*) Mademoiselle Antonine n'a, en quoi que ce soit, démérité de votre respect, monsieur... et, de cela... je vous donne de nouveau ma parole de soldat...

ALBERT, *livide et l'œil injecté de sang.*

Et moi, monsieur... je vous donne ma parole de soldat... que vous êtes le dernier des misérables!...

ANTONINE *se jette au devant du colonel Germain, qui a bondi à l'insulte d'Albert.*

Ne lui répondez pas... il perd la raison... Par pitié... sortez... sortez...

SYLVIA, *épouvantée, voyant Albert se précipiter devant la porte, afin d'en barrer le passage.*

Il est trop tard!

ANTONINE, *courant éperdue à Albert, adossé à la porte, et effrayant.*

Je vous en conjure... revenez à vous... Al-

bert... il vous a dit la vérité... je vous le jure... Laissez-le sortir... au nom du ciel, laissez-le sortir !

ALBERT.

Tu trembles... pour la vie de ton amant... tu as raison de trembler... Je le tuerai !

ANTONINE, *voulant prendre la main d'Albert.*

Mon ami... écoutez-moi... je...

ALBERT, *la repoussant violemment.*

Arrière, infâme !

Antonine a été si rudement rejetée en arrière, qu'elle serait tombée sur le parquet sans le secours de Sylvia.

Celle-ci la reçoit dans ses bras et la soutient au moment où le colonel Germain, incapable de se dominer plus longtemps, s'élance menaçant vers le sous-officier...

Mais, par un dernier effort de volonté, il s'arrête à deux pas du jeune homme, le toise, garde un instant le silence, puis d'une voix presque calme, s'adressant à Albert :

— Dans l'état d'exaspération où vous êtes...

je ne vous laisserai pas seul avec mademoiselle... Sortons... monsieur...

ALBERT.

Oh ! pas encore !... pas encore !...

LE COLONEL GERMAIN.

Regardez-la donc... malheureux fou !... elle se meurt d'épouvante !

ALBERT.

Tant mieux !... et, lorsque je vous aurai aussi tué, vous, je serai vengé ! Ce sera un duel à mort ! (*Se tournant vers Antonine.*) Tu entends, mon honnête et chaste fiancée ?... un duel à mort !... bien à mort !...

ANTONINE, *se redressant avec terreur.*

Un duel !... entre eux !... mais c'est impossible !... et je... (*Les forces lui manquent ; elle retombe dans les bras de Sylvia, qui la soutient toujours agenouillée.*) Mon Dieu... ayez pitié de moi !...

LE COLONEL GERMAIN, *froidement, à Albert.*

Je ne peux pas me battre avec vous... vous le

savez bien... je suis colonel... vous êtes sous-officier...

ALBERT.

Je ne suis plus militaire... j'ai mon congé...

LE COLONEL.

Il n'importe!... je ne me battrai pas avec vous...

ALBERT.

Ah! vous refusez?...

LE COLONEL GERMAIN.

Oui...

ANTONINE, *soutenue par Sylvia, d'une voix basse et déchirante.*

Ils vont s'égorger!... mon Dieu!... et je n'avais qu'un mot à dire!...

SYLVIA, *suppliante.*

Dites-le... empêchez un affreux malheur... dites-le...

ANTONINE, *se tordant les mains de désespoir.*

Je ne peux pas le dire... mon Dieu ! je ne peux pas ! J'ai fait un serment... le plus terrible des serments !

ALBERT, *au colonel, et haletant de fureur.*

Vous refusez de vous battre ?

LE COLONEL GERMAIN.

Je refuse.

ALBERT.

Mais, non content... d'être un menteur, un parjure, vous êtes donc aussi un lâche ?...

LE COLONEL GERMAIN. *Il devient pourpre, puis, d'une pâleur mortelle ; il va éclater ; mais, voyant Antonine toujours à genoux, muette de terreur, se tourner vers lui en tendant ses mains jointes, il se dompte.*

Je ne suis pas un lâche... et je ne me battrai pas avec vous... monsieur...

ALBERT, *terrible, et les poings crispés.*

C'est votre dernier mot ?

LE COLONEL GERMAIN.

C'est mon dernier mot...

ALBERT.

Écoutez... vous êtes un vieux soldat... j'ai encore mes préjugés militaires... il me répugne, voyez-vous, de lever la main sur un homme à cheveux gris... qui a porté l'uniforme; mais, si vous ne voulez pas vous battre, je vous soufflette!

Le colonel Germain, à ce dernier outrage, perd son sang-froid; il lance au sous-officier un tel regard, sa physionomie est si menaçante, qu'Antonine se traîne sur ses genoux entre les deux adversaires, et, palpitante, s'écrie :

— Albert!... écoutez... vous allez tout sa voir... je...

Mais, soudain, les yeux égarés de la jeune fille rencontrent le portrait de sa mère : elle pousse un cri d'effroi, et, cachant son visage entre ses mains, elle murmure, défaillante :

— Non!... je ne peux pas!... je ne peux pas...

Et Antonine, se renversant en arrière, reste presque mourante, soutenue par Sylvia, qui vient de s'agenouiller près d'elle.

LE COLONEL GERMAIN, *se plantant face à face devant Albert, et croisant ses bras sur sa poitrine.*

Oui, je refuse le duel... Et maintenant, jeune homme, osez donc lever la main sur moi!.. osez donc souffleter ce visage cicatrisé par la bataille!... (*Albert, atterré, recule d'un pas.*) Osez donc vous porter contre moi à ce dernier outrage... sachant un duel impossible entre nous, et alors... qui de vous ou de moi, jeune homme, sera le lâche? Répondez!... quel sera le lâche?...

ALBERT, *écrasé par ces nobles paroles, garde le silence; un morne désespoir succède à son farouche emportement.*

Monsieur... si j'avais pu conserver le moindre doute... sur le malheur affreux... qui me frappe (*sa voix se brise*), votre calme devant mes insultes, votre inexplicable refus de vous battre avec moi... me prouveraient ce dont je ne suis que trop convaincu : l'on ne fait un pareil sacrifice... qu'à une... femme... dont on est aimé!

LE COLONEL GERMAIN.

Mais, insensé que vous êtes... je vous ai juré ma parole de soldat que...

ALBERT.

Pas un mot de plus, monsieur ; je vous cède la place... (*S'adressant à sa fiancée, qui sanglote convulsivement, le front appuyé sur l'épaule de Sylvia.*) Adieu, Antonine... et pour jamais, adieu !... Vous me faites bien du mal... je vous le pardonne; soyez heureuse !... quant à moi... tout est fini... et ce soir... (*Albert n'achève pas ; il s'élance vers la porte, et, se retournant vers la jeune fille.*) Adieu ! Antonine, soyez heureuse !...

Le sous-officier disparaît au moment où le colonel Germain court à lui, dans l'espoir de le retenir.

IX

Sylvia, avec le secours du colonel Germain, a aidé Antonine à se relever, et l'a placée à demi étendue sur un sofa. La jeune fille continue de sangloter, les yeux fermés, sans prononcer une parole, serrant de temps à autre, avec une force convulsive, la main de Sylvia, debout près du sofa, vers lequel est penché le colonel Germain.

Celui-ci contemple Antonine avec une expression d'angoisse et de tendresse inexprimable, et ses larmes, coulant alors, vont se perdre dans son épaisse moustache grise.

Le silence prolongé que gardent son amie et le colonel Germain fait penser à Sylvia qu'après cette scène cruelle ils désirent rester seuls.

Elle se courbe vers la jeune artiste, et, la baisant tristement au front :

— A bientôt, chère Antonine... je reviendrai dans la journée... Courage, pauvre sœur, courage !... ne vous désespérez pas... vous reverrez Albert... la réflexion et son amour vous le ramèneront.

Puis, répondant à un signe de tête négatif et à un gémissement douloureux d'Antonine, la jeune femme ajoute :

— Son amour vous le ramènera, vous dis-je... mais il faudrait lui écrire... Si cela vous coûte, dans l'abattement où vous êtes... voulez-vous que, moi, je lui écrive ?... Il a paru me témoigner quelque confiance... Wolfrang lui porterait ma lettre... et, pour plusieurs raisons, j'en suis presque certaine, il convaincrait ce malheureux insensé que vous n'avez pas démérité de son amour...

— Chère... chère Sylvia, — répond Antonine d'une voix affaiblie, baisant la main de la jeune femme, — vous êtes un ange de consolation et de bonté.

— Ah ! madame..., excusez-moi de ne pas

vous avoir exprimé jusqu'ici... ma profonde reconnaissance de l'intérêt que vous portez à mademoiselle..., — dit le colonel Germain d'un accent pénétré; — mais... au milieu du trouble causé par tant de pénibles incidents... je n'ai pu vous adresser la parole... et j'ignore encore, madame, à qui j'ai l'honneur de parler?

— A la meilleure amie d'Antonine, monsieur... bien que notre connaissance ne date que d'hier... Mais que pensez-vous, monsieur, de mon idée, d'écrire à cet infortuné, en lui faisant porter ma lettre par une personne qui, je le répète, saura, peut-être, le persuader de la vérité?

— Cette idée, madame... est excellente... il faudrait l'exécuter tout de suite...

— Chère Antonine..., — reprend Sylvia, — où demeure Albert?

— Hélas!... j'ignore à quel hôtel il est descendu... et, vous le savez... je n'ai pas eu le temps de le lui demander...

— Ah! c'est désolant, — reprend Sylvia; — mais, habituellement, où logeait-il?

— Dans une maison garnie de la rue Montmartre, hôtel des Étrangers...

— Il est probable qu'il y aura encore logé cette fois-ci, et je vais envoyer à l'instant pren-

dre le renseignement, — dit Sylvia ; — mais que faire... si notre espoir est trompé ?

— Albert, à son arrivée, a dû faire viser sa feuille de route à l'état-major de la place, — reprend le colonel Germain, — et donner aussi son adresse... J'irai tout à l'heure à l'état-major... m'informer à ce sujet...

— En ce cas, chère Antonine, je vais me hâter d'écrire ma lettre... il est presque certain maintenant que, d'une façon ou d'une autre, nous saurons l'adresse de votre Albert... et alors... comptez sur l'effet de ma lettre, et surtout sur l'éloquence persuasive de Wolfrang... Ainsi donc, à bientôt ! je reviendrai vous apprendre le résultat de mes informations... Du courage... mon amie... ma sœur...

Et Sylvia s'incline vers la jeune fille, afin de lui donner un dernier baiser.

Antonine, enlaçant alors de ses bras son amie, se penche vers elle, et lui dit tout bas, d'une voix navrante :

— Malgré les apparences... vous, du moins... vous me croyez innocente... n'est-ce pas ?

— Est-ce que sans cela... j'écrirais à votre Albert ? — répond aussi tout bas Sylvia en serrant tendrement la main d'Antonine.

Et, se relevant en s'adressant au colonel Ger-

main, qui s'incline respectueusement devant elle :

— Adieu, monsieur... je vous laisse avec notre pauvre amie... veillez bien sur elle... et croyez qu'elle trouvera toujours en moi l'affection de la meilleure, de la plus dévouée des sœurs...

A peine Sylvia a-t-elle fermé la porte du salon, que le colonel Germain se jette à genoux devant le sofa où est à demi étendue Antonine, et la serre passionnément entre ses bras, en murmurant d'une voix étouffée par les pleurs ;

— Mon enfant !... ma pauvre enfant !

— Ah ! mon père... je suis bien malheureuse... je ne *le* reverrai jamais, Albert !... Mais j'aurai accompli mon devoir... jusqu'à la fin... je n'aurai pas déshonoré la mémoire de ma mère ! j'aurai tenu le serment qu'elle a exigé de moi à son heure dernière... lorsque, me révélant l'unique faute de sa vie... faute tant pleurée, si dignement expiée par elle... ma mère m'a dit en m'apprenant le secret de ma naissance : « Jure-moi de ne confier à personne ce triste secret... pas même à Albert, ton fiancé. » J'ai juré... j'ai tenu ma parole... le sacrifice est consommé.

X

Pendant que se passaient les événements précédents aux divers étages de la *Maison du bon Dieu*, avait sonné l'heure du rendez-vous accordé par Francine Lambert à M. de Luxeuil.

La jeune femme, après le départ du libraire pour le château de Stains, où il devait être retenu jusqu'à la nuit par la vente d'un grand nombre de livres précieux, la jeune femme, cruellement agitée par une lutte violente entre son coupable amour et ses devoirs, entre sa recon-

naissance pour la généreuse bonté de son mari, — bonté dont le lecteur ne soupçonne pas encore l'étendue, — et le fatal attrait qu'elle ressentait pour le jeune *beau*, était restée indécise entre le bien et le mal...

Tantôt elle songeait que l'absence prolongée de son mari et le prétexte imaginé par elle d'aller examiner les livres renfermés dans le grenier, lui offraient l'occasion — unique peut-être — d'aller sans danger au rendez-vous dont elle était convenue la veille avec M. de Luxeuil.

Tantôt elle reculait devant cette résolution, sentant que ce premier pas pouvait la conduire à sa perte, au déshonneur, à une vie misérable et pis encore peut-être... car l'admirable conduite du libraire envers elle devait le rendre inexorable, s'il découvrait l'infidélité de sa femme... Il la chasserait de sa maison, et, désormais en proie à la détresse, Francine devrait choisir entre les plus dures privations et les infâmes ressources qu'une femme réduite aux expédients peut trouver dans sa jeunesse et dans sa beauté...

A cette pensée, Francine tremblait d'épouvante; car, malgré son intelligence bornée, malgré la faiblesse de son sens moral... il restait

en elle un certain fonds de délicatesse et d'honnêteté.

Ainsi, lorsque cette redoutable éventualité se présentait à son esprit... et elle s'y présentait souvent :

— Si mon mari me chasse de chez lui... de quoi vivrai-je ?

Il ne vint pas une fois à l'esprit de Francine de se dire : « M. de Luxeuil est riche, il est la première cause de ma perte... J'aurai recours à lui... »

Non, à ce misérable et sot amour, madame Lambert se sacrifiait aveuglément, sans arrière-pensée, sans calcul, avec cette abnégation coupable sans doute, mais empreinte de ce dévouement aveugle dont la femme seule est capable, et dont l'homme — sauf de rares exceptions confirmant la règle — est complétement incapable dans son brutal égoïsme.

Cette affirmation n'est point exagérée.

Par exemple, que risque, au pis aller, M. de Luxeuil en rendant Francine infidèle à ses devoirs ?

Dans le cas où cette infidélité est découverte, trois alternatives se présentent :

M. de Luxeuil, surpris en flagrant délit, peut tuer M. Lambert, ou être tué par lui en duel, ou

cité par lui en justice comme adultère, et condamné à un maximum d'une ou de deux années de prison.

Graves sans doute sont ces conséquences; mais leur action, toute *matérielle*, nullement déshonorante aux yeux du monde, est, d'ailleurs, soumise à des chances aléatoires.

Surpris en flagrant délit, M. de Luxeuil peut n'être pas tué par M. Lambert, et, provoqué en duel par le mari outragé, l'amant peut avoir l'avantage dans le combat. — Quant au procès en adultère, suivi d'une ou deux années de détention... la peine est légère.

Mais quel est le sort, non point aléatoire, mais CERTAIN, de madame Lambert, son infidélité découverte?

Son mari, cédant à une admirable mansuétude, lui pardonnera-t-il la faute qu'elle avait commise?

La grandeur écrasante de ce pardon rendra plus affreux encore le remords de la jeune femme égarée, mais non foncièrement pervertie. Condamnée à vivre désormais en présence de l'honnête homme ulcéré qui a répondu à l'outrage, à la noire ingratitude de l'épouse criminelle... par l'indulgence ou la pitié, la vie de cette infortunée ne sera-t-elle pas pour toujours empoisonnée?

Mais si, obéissant à une indignation légitime... et que le passé (encore ignoré du lecteur, nous le répétons) doit rendre impitoyable, M. Lambert envoie Francine sur le banc des adultères?

Que de hontes... que de souffrances... pour elle... ainsi exposée au pilori du tribunal, aux regards de tous!...

Puis, son temps de prison expiré... prison partagée avec des femmes perdues... c'est la misère et les hideuses tentations de la misère... lorsqu'on est belle et jeune!

Et, si M. Lambert est tué en duel par M. de Luxeuil... ou si celui-ci est tué entre ses bras par M. Lambert, quels sanglants et épouvantables remords pour Francine!

Et, si M. Lambert, par pudeur pour son nom, se borne à chasser de sa maison la femme coupable... que devient-elle, si, dénuée de ressources, elle en cherche et en trouve d'infamantes!

Hélas! à mesure que viendra l'âge et que s'en ira la beauté, la misérable créature descendra, degré à degré, l'échelle du vice jusqu'à ces fangeux bas-fonds où il n'a même plus de nom dans la langue des honnêtes gens!

Et, maintenant, comparez les risques courus par M. de Luxeuil et par Francine, par la découverte de leur liaison adultère.

Lequel des deux risque davantage, et, conséquemment, fait montre de plus d'abnégation en affrontant des périls disproportionnés?

M. de Luxeuil risque sa vie... et il a des chances égales pour qu'elle soit sauvée.

Francine est fatalement, infailliblement vouée pour le reste de ses jours à la douleur, au remords, à la misère, ou à une ignominie pire que la misère, existence auprès de laquelle la mort est un bienfait.

Et cet exemple peut et doit s'appliquer à toutes les liaisons de ce genre.

De la part de l'homme, risque purement matériel.

De la part de la femme, sacrifice immense et généralement insensé, si l'on songe aux objets de ce sacrifice, qui n'en demeure pas moins immense.

Ah! si les hommes couraient relativement les mêmes périls que leur victime, si leur existence entière pouvait être brisée, diffamée, déshonorée, leur avenir perdu par suite d'une liaison adultère; ah! s'ils risquaient seulement d'être atteints dans leur fortune, combien chastes ils deviendraient soudain! que de Josephs l'on verrait laisser, en rougissant, leur manteau entre les mains de belles Putiphars, trop insou-

cieuses de leurs propres risques, pour songer à ceux que courent les objets de leur flamme!

Donc, Francine Lambert luttait de son mieux contre son amoureux penchant, lutte de plus en plus pénible à mesure que s'était approchée l'heure de son rendez-vous avec M. de Luxeuil... rendez-vous si favorisé par l'absence prolongée du libraire.

Le garçon de magasin Bachelard, ce bavard, ce curieux, cet observateur redoutable, qui remarquait que la femme de son patron avait, ce jour-là, coiffé un frais bonnet, revêtu sa robe la plus élégante et chaussé des bottines neuves, Bachelard, en apparence occupé à ranger des livres dans la boutique, épiait sournoisement sa bourgeoise, non plus seulement curieux à outrance, mais plein de rancune contre Francine ; car, afin de motiver d'un prétexte sa visite au grenier après le départ de son mari, elle avait accusé la négligence du commis.

Soudain, et peu de minutes avant que deux heures eussent sonné, Bachelard aperçoit M. de Luxeuil à pied, et passant lentement devant la boutique, où il jette un regard prolongé en toussant légèrement...

Francine tressaille, lève la tête, ses yeux rencontrent ceux du jeune *beau*...

Elle devient pourpre... Il passe et s'éloigne dans la direction de la porte cochère de la maison.

— Ils ont échangé un regard d'intelligence! ils s'entendent !... j'en étais sûr... Le muscadin rentre chez lui... attention !... je gage qu'il va y avoir du nouveau, — se dit Bachelard. — Ah! mon aimable patronne, afin de pouvoir monter au grenier pour tes manigances, tu m'as accusé de laisser manger les livres par les rats !... Bien ! bien ! tu me payeras cela... ton compte est bon, à toi, avec ton frais bonnet, ta robe vert-pomme et tes bottines neuves...

Pendant ces réflexions du commis, qui ne cesse de l'épier, madame Lambert, pâle, le sein palpitant, l'œil fixé sur la clef du grenier placée devant elle, sent que le moment suprême est arrivé...

Le jeune *beau* l'attend chez lui selon la promesse que, la veille, il lui a arrachée...

A ce moment, le valet de chambre de M. de Luxeuil entre dans le magasin, et, s'adressant à la femme du libraire :

— Madame, avez-vous, s'il vous plaît, les œuvres de Walter Scott ?

— Non, monsieur, répond Francine s'efforçant d'affermir son accent; car il était convenu, entre elle et M. de Luxeuil, que celui-ci éloignerait son

domestique et l'enverrait, en passant, demander les œuvres de Walter Scott.

— Pardon, madame, — dit le domestique en sortant, suivi des yeux par Bachelard, qui, du seuil de la boutique, le voyant dépasser la porte de la maison, se dit :

— Bon ! le mirliflore envoie son domestique en course... afin d'être seul chez lui. Est-ce que la bourgeoise s'arrêterait au second étage, au lieu d'aller attendre son galant au grenier?... C'est ça qui serait du chenu ! Malheureux patron ! infortuné père Lambert ! tu me fais de la peine... Mais tu seras vengé... et moi aussi... car toute la maison saura que la bourgeoise n'a mis ses bottines neuves que pour trotter menu chez ce muscadin...

— Bachelard, — dit soudain Francine en se levant du comptoir, et d'une main tremblante prenant la clef du grenier, — gardez le magasin... je monte en haut, visiter les caisses de livres.

Madame Lambert a prononcé ces mots d'une voix très-calme.

Elle se dirige vers l'arrière-boutique, où aboutit un escalier de dégagement, conduisant au palier de l'entre-sol habité par les deux époux ; de là, on peut monter aux étages supérieurs.

— Madame, — dit Bachelard à Francine au moment où elle entre dans l'arrière-boutique, — est-ce que vous resterez longtemps... là-haut?

— Je n'en sais rien... cela dépendra du temps que je mettrai à visiter les livres..., — répond madame Lambert en refermant derrière elle la porte de l'arrière-boutique.

— Ça y est! — s'écrie Bachelard demeuré seul. — Infortuné père Lambert! scélérate de femme! Oh! maintenant, je te tiens, ma bourgeoise! Ah! je laisse les rats manger les livres! mais tu es fièrement bonne enfant, si tu crois que je vas rester ici, à faire le pied de grue.

Bachelard, ce disant, agite par deux fois le cordon de la sonnette qui communique du magasin à l'appartement de l'entre-sol.

— Je veux me donner le régal de te voir sortir tout à l'heure de chez ton galant, ma bourgeoise, — ajoute Bachelard; — je te foudroierai de mon regard... et tu ne pourras pas nier la chose, lorsque je la raconterai à mon infortuné patron...

Juliette, la servante, se croyant mandée par sa maîtresse, est descendue de l'entre-sol à l'appel de la sonnette, et elle entre dans le magasin par la porte de l'arrière-boutique, en disant :

— Madame a sonné?

Mais la servante, apercevant le commis seul :

— Tiens, madame n'est pas là?... Qui donc a sonné?

— C'est moi, Juliette...

— Comment! vous me sonnez!... et pourquoi faire?...

— Pour vous prier, ma fille, de garder la boutique, — répond Bachelard se dirigeant vers l'arrière-magasin; — j'ai affaire là-haut.

— Comment!... garder la boutique? Ah çà! est-ce que vous êtes fou!... Et mon dîner qui est sur le feu?...

— Votre dîner mijotera, ma fille, calmez-vous... et mijotez vous-même en m'attendant, — répond Bachelard.

Et il sort par la pièce du fond, malgré les cris réitérés de Juliette :

— Bachelard! Bachelard! maudit homme!... Je ne peux pourtant pas laisser la boutique toute seule!

Et bientôt, avisant un cabriolet qui s'arrête à la porte, la servante dit avec surprise :

— Tiens, voilà déjà monsieur de retour!... il ne devait rentrer que ce soir...

XI

Bachelard, trouvant à la porte de l'appartement de l'entre-sol la clef laissée par Juliette, entre dans l'antichambre, où il se poste aux aguets, tenant la porte entre-bâillée.

L'ampleur et la disposition de la cage de l'escalier permettent au commis, de l'endroit où il s'est placé, d'apercevoir, au second étage, la porte de l'appartement de M. de Luxeuil.

— Restons là en observation, — se dit Bachelard, — et, lorsque je verrai la bourgeoise sortir de chez son galant, afin de descendre en

catimini, je grimperai vite à sa rencontre afin de la croiser sur l'escalier; alors, la transperçant de mes regards, je lui dirai d'un air finaud :

» — Tiens... tiens... tiens, madame... vous sortez de chez ce beau jeune homme ; et moi qui vous croyais montée au grenier, avec votre robe vert-pomme et vos bottines neuves, à seule fin de visiter les livres que je laisse dévorer... par les rats !...

» Et alors, la transperçant de plus en plus de mes regards, je... »

Mais Bachelard, pétrifié de surprise, s'interrompt et s'écrie :

— Dieu de Dieu !... le patron !... quelle chance!

Et, à travers la porte entre-bâillée, il aperçoit M. Lambert, qui, sans s'arrêter à l'entre-sol, gravit les marches qui conduisent aux étages supérieurs, comptant surprendre sa femme occupée à visiter les livres renfermés dans le grenier.

— Le patron ! — répète Bachelard suivant d'un regard stupéfait le libraire; — il va découvrir le pot aux roses... Fameux ! fameux ! ça va chauffer ! Ne voyant pas la bourgeoise au comptoir, mon infortuné patron aura demandé à Juliette, qui garde la boutique, où est ma-

dame... Juliette aura répondu qu'elle n'en savait rien, et, supposant sa scélérate de femme au grenier, il monte; il ne l'y trouvera pas... Sa première pensée sera de redescendre, croyant sa femme ici. Alors, je dis avec ménagement à mon malheureux bourgeois, et de peur de lui porter un coup trop brusque :

» — Monsieur, vous ne savez pas?... madame est chez le muscadin du second étage... »

Et Bachelard ajoute :

— Ça t'apprendra, ma bourgeoise, à m'accuser de négligence!... Quel scandale dans la *maison du bon Dieu!* Hier, la découverte d'un forçat libéré sous la peau de ce vieil ours de Dubousquet. Et d'un! Ce militaire, fiancé de la chanteuse, qui veut la poignarder... à cause qu'elle a un vieux pour bienfaiteur... Et de deux! Enfin, aujourd'hui, madame Lambert qui s'en va voisiner chez le mirliflore, et qui va être surprise par son mari... Et de trois! Quels cancans dans le quartier!... quels cancans!

Le commis se livre à ces réflexions, lorsque M. Lambert redescend lentement des étages supérieurs.

Il est très-pâle, et, de temps à autre, il s'arrête afin d'essuyer la sueur froide dont son visage est baigné.

Arrivé sur le palier du second étage, où s'ouvre la porte de l'appartement de M. de Luxeuil, le libraire s'arrête de nouveau.

— Ah ! mon Dieu !... le patron a tout deviné... Il est pâle comme un mort... Il va entrer chez le muscadin ! — s'écrie Bachelard toujours aux aguets ; — je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !... C'est drôle... je n'aurais jamais cru que ça me ferait cet effet-là... Mais non, — ajoute le commis suivant toujours des yeux M. Lambert, — mais non, le patron n'entre pas chez le mirliflore... il ne se doute donc pas que la bourgeoise est là qui voisine chez le beau jeune homme ? Alors pourquoi est-il si pâle, mon malheureux patron ?... C'est sans doute de surprise de n'avoir pas trouvé sa femme au grenier... Si c'est ça, il a seulement des doutes... Mais le voilà... En avant ! c'est le moment de me venger de la bourgeoise.

Bachelard, feignant alors de sortir de l'appartement de son patron, se trouve face à face sur le palier de l'entre-sol avec M. Lambert et lui dit :

— Monsieur va dans l'appartement ?

Et, s'effaçant afin de laisser passer le libraire, qui ne lui répond pas, le commis ajoute, simulant la surprise :

— Ah! monsieur, comme vous êtes pâle! Est-ce que vous avez été indisposé?

— Oui, j'ai été pris en route d'un tel malaise... que j'ai été obligé de revenir, — répond M. Lambert se dirigeant vers la porte du salon qui communique à la chambre à coucher de sa femme, tandis que Bachelard le suit en disant d'une voix hâtée:

— Monsieur croyait trouver madame au grenier. Elle y a monté, en effet, il y a dix minutes; mais, fatiguée, probablement, elle s'est arrêtée pour se reposer... chez M. de Luxeuil, notre voisin du second étage... où je l'ai vue entrer.

Au moment où il articule ces paroles mensongères, — car, s'il a tout lieu de croire que Francine est chez M. de Luxeuil, Bachelard n'a pas vu de ses yeux le fait, — il ne peut, en suite de cette foudroyante révélation, apercevoir la figure de son patron; celui-ci semble même n'avoir pas entendu son commis, devant lequel il marche, traversant ainsi le salon qui précède la chambre à coucher, où il entre, et dont il referme aussitôt la porte derrière lui.

Quelle est la stupeur de Bachelard, lorsque, à peine la porte de la chambre à coucher est-elle fermée, il entend M. Lambert s'écrier avec l'accent d'une vive surprise:

— Comment! ma chère amie, vous êtes chez vous!... Et cette Juliette qui m'assurait que vous n'y étiez pas, et que vous veniez sans doute de monter au grenier... où je suis allé vous chercher... En vérité, c'est insupportable! — ajoute M. Lambert élevant la voix; — je reviens ici... gravement indisposé... j'ai besoin de vos soins... et je suis obligé, souffrant comme je le suis, de monter et de descendre quatre étages!...

Et, répliquant à une réponse que le commis, de plus en plus stupéfait, ne peut entendre, M. Lambert ajoute d'un ton impatient et irrité :

— Vous ne m'attendiez pas sitôt, dites-vous?... Qu'est-ce que cela me fait, à moi?... Il n'est pas moins vrai que je rentre chez moi ayant besoin de vous, et qu'il me faut, je vous le répète, monter et descendre quatre étages avant de vous trouver céans; c'est fort désagréable!

XII

Bachelard, confondu, abasourdi de stupeur, et, de plus, crevant de dépit, car sa vengeance avortait, prêtait toujours l'oreille du côté de la chambre à coucher, où il entendait M. Lambert parler d'un ton si rude à sa femme.

— Sot que je suis! — se disait le commis, — je me trompais !... La bourgeoise, au lieu de monter chez le muscadin, était entrée ici, pendant le temps que je suis resté dans le magasin, attendant que Juliette fût descendue. Je suis volé !... moi qui croyais me venger !

— Eh ! madame, — poursuivait le libraire, d'un accent de plus en plus irrité, — j'aurais moins regretté la fatigue de gravir ces quatre étages... souffrant comme je le suis... si, du moins, je vous avais trouvée au grenier, occupée à visiter mes livres... selon votre promesse... Mais, non... vous êtes ici occupée à vous pomponner... comme si vous n'aviez au monde autre chose à faire que de perdre votre temps à votre toilette !

— C'est ça ! j'y suis ! la scélérate était entrée chez elle afin de se bichonner encore avant de monter chez le muscadin, — se disait Bachelard ; — mon imbécile de patron est revenu un quart d'heure trop tôt !... Enfin, il bourre la bourgeoise... c'est toujours ça de gagné... Mais quelle bourrade je recevrai, moi qui lui ai affirmé avoir vu sa femme entrer chez le muscadin !... Quel bonheur si le patron ne m'a pas entendu, comme il en avait l'air !... car il n'a pas seulement tourné la tête de mon côté... lorsque je lui ai révélé la chose... et je m'attendais à le voir s'épater de surprise et de fureur. Après tout, il est parfois distrait, et peut-être n'a-t-il pas fait attention à mes paroles si terribles ; car il serait capable de me mettre à la porte.

— Mais parlez donc plus haut, madame ! Pleurer n'est pas répondre..., — reprenait M. Lambert, dans la chambre à coucher ; — je n'entends pas un mot de ce que vous me dites. — Vous êtes inquiète de ma santé ?... C'est en vérité fort heureux !...

Et, un instant après, il ajoute :

— Certainement qu'il faut envoyer chercher le médecin... car j'ai une fièvre violente.

Après un nouveau silence, M. Lambert continue, en se rapprochant de la porte, derrière laquelle le commis se tient toujours aux écoutes :

— Allons, pleurez... pleurez encore, puisque cela vous plaît... mais je préférerais de beaucoup que vous me fissiez de la tisane ; je vais descendre au magasin, dire à Bachelard d'aller à l'instant chercher le médecin.

Le libraire, à ce moment, ouvre brusquement la porte, et le commis, craignant d'être surpris aux aguets, n'a que le temps de faire un saut en arrière et de se rapprocher de l'une des fenêtres du salon, à travers laquelle il feint de regarder dans la rue.

— Dieu merci ! le misérable écoutait... j'en étais presque certain..., — se dit M. Lambert.

Et, renfermant la porte de la chambre à coucher, il simule l'étonnement de voir Bachelard

dans le salon, et s'écrie d'une voix courroucée :

— Comment ! vous étiez là ?

— Oui, monsieur, je...

— Que faites-vous ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas au magasin ?

— Monsieur, c'est que...

— Vous écoutiez encore aux portes, drôle que vous êtes !

— Non, monsieur, je...

— Paix ! courez à l'instant chez le docteur Simon... le prier de venir tout de suite... Et, s'il n'est pas chez lui, vous l'attendrez...

— Oui, monsieur, j'y vais.

— Mais prenez garde de paresser en route, selon votre coutume.

— Ah ! monsieur...

— Sortez, et allez vite... je vais voir par la fenêtre de quel pas vous marchez.

— Je suis sauvé ! il n'a pas fait attention à mes paroles sur la bourgeoise, — se dit Bachelard en sortant, tandis que le libraire, ouvrant la croisée de l'entre-sol et s'accoudant à la barre d'appui, voit bientôt sortir Bachelard, qui, se sachant surveillé par son patron, s'éloigne à grands pas.

M. Lambert le suit pendant longtemps des yeux ; puis, refermant la fenêtre :

— Enfin... le voilà hors de la maison... Il lui faut au moins une heure pour aller chez le docteur et revenir.

Puis le libraire, dont la pâleur augmente, semble faire sur lui-même un violent effort et se dit :

— Et maintenant, allons chercher ma femme ; car, je ne puis plus en douter... elle est...

M. Lambert n'achève pas ; ses traits se contractent d'une manière effrayante ; il sort de l'appartement et monte l'escalier avec une hâte convulsive.

Il s'arrête à la porte de M. de Luxeuil ; il sonne violemment et à tout rompre sans discontinuer.

Au bout de quelques instants de cette sonnerie précipitée, incessante, M. de Luxeuil entr'ouvre sa porte, et, à l'aspect inattendu de M. Lambert, le jeune *beau*, malgré son audace, malgré sa rouerie, perd la tête, reste immobile et béant.

XIII

Le libraire, profitant de la stupeur inerte où sa présence a d'abord jeté M. de Luxeuil, le pousse rudement, s'élance, traverse l'antichambre, la salle à manger, et s'arrête dans le salon à la vue de Francine, debout, effarée, essuyant son visage baigné de larmes.

Mais, à l'aspect de son mari, elle jette un cri d'effroi, et reste foudroyée, incapable d'articuler un mot, de faire un mouvement.

M. de Luxeuil, revenu de sa stupeur, accourt dans le salon, et, s'adressant au libraire

avec l'accent d'une irrésistible sincérité, — cette fois, il ne mentait pas, — lui dit :

— Monsieur, je vous le jure sur l'honneur... si accablante que soit pour madame sa présence chez moi... vous ne pouvez lui reprocher qu'une grave imprudence... que je déplore d'avoir provoquée... Je vous supplie de me la pardonner, ainsi qu'à madame ; car, je vous le répète, et sur l'honneur, elle n'a d'autre tort que...

— Pas un mot de plus, monsieur, — répond M. Lambert. — Vous dites... ce que vous devez dire en pareille circonstance.

— Mais, monsieur... encore une fois.

— Assez... monsieur de Luxeuil... assez !

Le libraire, après ces mots adressés au jeune *beau*, dit à sa femme d'un ton glacial :

— Veuillez, madame, prendre la peine de vous asseoir... et... causons... tous les trois.

Francine s'assoit machinalement, fascinée par le regard de son mari.

Elle est sous le coup d'une telle épouvante, qu'elle n'a presque plus conscience d'elle-même, en cela que, bien qu'elle voie et qu'elle entende, il lui semble assister à une scène à laquelle elle est étrangère.

— Monsieur, — reprend M. Lambert en

s'asseyant à son tour, et après un moment de silence, vous avez perdu madame...

— Je vous le jure de nouveau sur l'honneur, monsieur... vous n'avez à reprocher à madame que l'extrême imprudence de la visite qu'elle m'a faite, à ma pressante sollicitation...

— Monsieur... vous sentez bien que je ne me paye point de pareilles raisons... Je trouve ma femme enfermée chez vous... et seule avec vous... ma conviction est formée... Donc, monsieur, vous avez perdu madame...

— Je vous adjure, madame... remettez-vous, dit vivement le jeune *beau*. — Un mot, un seul mot de vous, convaincra monsieur Lambert de son erreur...

Et M. de Luxeuil, se rapprochant de Francine anéantie, presque hébétée par la terreur :

— Madame... de grâce... ne m'entendez-vous pas ?

— Si... je vous entends... je vous vois...,— répond la jeune femme dans un état presque léthargique; mais je... ne sais pas... je ne sais pas...

Le libraire, impassible et toujours assis, s'adressant à M. de Luxeuil :

— Les dénégations de madame n'auraient à mes yeux aucune espèce de valeur, monsieur...

veuillez donc les lui épargner... il est constant pour moi que vous l'avez perdue... Je viens vous demander... ce qu'à présent vous comptez faire de ma femme?

— Quoi?... comment? — balbutie M. de Luxeuil abasourdi. — Plaît-il, monsieur?

— Je vous demande ce qu'à présent vous comptez faire de madame?

— Mais, monsieur, je... ne comprends pas... mais... pas du tout... ce que vous... voulez dire...

— Rien de plus simple cependant, — répond le libraire sans se départir de son calme glacial. — Ma femme ne remettra pas les pieds chez moi... Ma maison est à jamais fermée à une épouse coupable!

— Encore une fois, monsieur, je vous jure que...

— Mais, malgré la conduite inexcusable de madame, et ma ferme résolution de ne jamais la revoir, — poursuit M. Lambert sans s'arrêter aux paroles de son interlocuteur, — madame m'inspire encore quelque pitié... Elle a vingt-cinq ans à peine; elle ne possède pas un sou de fortune, puisque je l'ai épousée sans dot, et vous concevez, monsieur... qu'après ce qui vient de se passer, madame ne peut et ne doit pas atten-

dre une obole de moi... Elle est à peu près incapable de gagner sa vie... d'où il suit, monsieur, qu'un dernier sentiment de pitié pour elle me fait songer à son avenir... Aussi je vous demande de quelle façon vous comptez assurer le sort de madame... vous, monsieur, qui l'avez perdue?...

M. de Luxeuil était, nous l'avons dit, d'une crasse avarice et d'un égoïsme de roué. Jamais il n'avait pu lui venir la pensée que son *caprice* pour la femme du libraire pût entraîner, pour sa bourse et son avenir, à lui, Luxeuil, des conséquences aussi graves que celles qu'énonçait M. Lambert avec un calme imperturbable.

Corrompre et séduire cette jeune femme, à merveille !... et, le goût passager qu'elle lui inspirait satisfait, courir à d'autres conquêtes sans l'ombre de souci de sa victime... voilà à quoi avait uniquement prétendu le jeune *beau*.

Mais prendre cette galanterie au sérieux ?

Mais s'embâter, — c'est le mot technique, — mais s'embâter de cette petite niaise à perpétuité ?

Mais... — et cela surtout suffoquait le vainqueur de tant de riches et belles dames, — mais, afin d'assurer le sort de la femme de ce libraire, écorner sa fortune, à lui, Luxeuil; fortune qu'il

gérait avec tant d'ordre et de sagesse ; car ce monsieur, prodigieusement ordonné, se montrait fort bon ménager de son bien ?

Mais réduire d'un ou de deux chevaux son écurie, à seule fin d'assurer l'existence d'une madame Lambert ?

Allons donc ! ces énormités horripilaient cet aimable roué, et il se disait :

— Eh bien, il est encore bon là, M. Lambert ! me demandant avec un aplomb superbe ce que je compte faire de sa femme ! espérant sans doute me la colloquer, pour s'en débarrasser !... Merci du cadeau !

Enfin, madame Lambert aurait-elle eu à se reprocher autre chose que la terrible imprudence de sa visite chez lui, — et nous le répétons, cela n'était pas, — M. de Luxeuil, qui n'eût jamais consenti à se charger de l'avenir de sa maîtresse, *à fortiori* se révoltait-il à la seule pensée de *s'embâter* de Francine, qui n'était point sa maîtresse... argument irrésistible selon lui, et qu'il se proposait de faire valoir aux yeux du libraire.

M. Lambert, quoiqu'il ignorât l'égoïsme ignoble et la sordide avarice du jeune *beau*, devina facilement que ce jeune *beau* était un parfait misérable, en remarquant l'espèce de suffocation

qu'il éprouvait à cette question nettement posée :

— Que comptez-vous faire pour assurer le sort de la femme que vous avez perdue ?

Le libraire remarquait aussi que Francine semblait sortir de l'état de prostration, pour ainsi dire hébété, où l'épouvante l'avait d'abord jetée.

La malheureuse créature, tressaillant convulsivement de tous ses membres, cacha soudain son visage dans son mouchoir afin de s'épargner la vue de son mari ; et, reprenant peu à peu conscience d'elle-même, elle ne perdit pas un mot de la suite de l'entretien, renoué de la sorte par M. de Luxeuil, après un instant de silence.

— Monsieur, j'ai dû me recueillir un instant avant de répondre à la question que vous m'avez adressée ; j'ai dû interroger ma conscience et mon honneur.

— Et que vous ont répondu, monsieur, votre conscience et votre honneur ?

— Ils m'ont répondu ceci, — ajoute M. de Luxeuil d'un ton pénétré : — oui, si j'avais malheureusement à me reprocher d'avoir perdu madame, il serait de mon devoir de galant homme... si vous la repoussiez de chez vous, monsieur, de lui offrir aide et protection... puisque je serais cause de sa perte ; mais heu-

reusement... très-heureusement... il n'en est pas ainsi.

— Madame, — répond le libraire s'adressant à Francine, — êtes-vous maintenant en état de prêter attention à cet entretien ?

— Oui, monsieur,— balbutia la jeune femme, — je le crois.

— Vous avez entendu la réponse que vient de faire M. de Luxeuil ?

— Je l'ai entendue.

— Écoutez encore, madame, — ajoute M. Lambert avec un sourire amer, — écoutez...

— Oui, madame... écoutez, — ajoute M. de Luxeuil, — et soyez-moi témoin que je dis la vérité.

Puis, s'adressant au libraire, le jeune *beau* reprend :

— La vérité, monsieur, la voici. Lorsque vous êtes entré chez moi... il y avait tout au plus un quart d'heure que madame s'y trouvait. A peine a-t-elle mis le pied dans ce salon, qu'elle a fondu en larmes, s'est écriée qu'elle sentait seulement alors la gravité de son imprudence... qu'elle ne se pardonnerait jamais de manquer à ses devoirs. J'adjure madame de dire si ce n'est pas la vérité.

— Oui, — murmure Francine d'une voix

faible, — oui, c'est bien la vérité, mon Dieu !

— Madame m'a supplié alors de la laisser sortir d'ici, — reprend M. de Luxeuil ; — j'ai tenté de la calmer... je craignais à chaque instant de la voir perdre connaissance... C'est alors, monsieur, que vous avez sonné chez moi. J'adjure encore madame de dire si telle n'est pas la vérité... toute la vérité...

— Oh ! je le jure ! balbutie la jeune femme, je le jure !

M. Lambert, jusqu'alors silencieux, reprend avec un sang-froid glacial :

— Et, de ces affirmations, confirmées par le témoignage de madame, que prétendez-vous conclure, monsieur ?

— Je conclus que vous êtes un homme trop équitable, trop généreux, monsieur Lambert, pour ne pas vous montrer indulgent envers madame, uniquement coupable d'une démarche très-imprudente, sans doute, mais dont elle avait le plus cruel remords, même avant votre arrivée ici, puisque plusieurs fois madame m'a répété en fondant en larmes :

» — Je suis déjà bien coupable d'être venue chez vous ; mais je ne rendrai pas ma faute irréparable en trompant le meilleur... le plus généreux des hommes.

Puis M. de Luxeuil ajoute d'un ton plein de déférence pour le libraire :

— Et madame disait vrai, monsieur, en appréciant ainsi vos nobles qualités... car, moi-même, je les reconnais et je...

— Vous faites mon éloge, monsieur.,. c'est très-touchant, assurément ; mais revenons, s'il vous plaît, à la question. Selon vous, madame n'est coupable que d'une grave imprudence ?

— Certainement, voilà tout.

— Fort bien, monsieur ; mais, si j'ai, moi, la conviction inébranlable que le seul acte d'être venue chez vous librement, quelles qu'aient été les suites de ce rendez-vous, déshonore madame à mes yeux, et m'oblige de lui enjoindre de sortir de ma demeure et de n'y jamais rentrer ?

— Plus d'espoir !... murmure Francine suffoquée par les sanglots ; — tout est fini pour moi !

— Mais, monsieur, — s'écrie le jeune *beau*, — cette impitoyable sévérité de votre part... serait, permettez-moi de vous le dire, serait d'une extrême injustice.

— Ah !... vous trouvez ?

— Certainement... j'en atteste la douleur, le repentir de madame... Voyez ses larmes, et...

— Monsieur... vous admettrez, probablement que je suis seul juge de mon honneur ?

— Sans doute, monsieur... cependant...

— Je me crois, je me sens déshonoré... je me sépare de ma femme ; elle reste sans ressources... Que deviendra-t-elle, si vous l'abandonnez, vous, monsieur, à qui elle a tout sacrifié... honneur... position... avenir?

M. Lambert, se tournant vers sa femme :

— Écoutez encore, madame, écoutez la réponse qui va m'être faite.

— Cette réponse sera simple, monsieur, — repond M. de Luxeuil : je vous le répète, si j'avais eu le malheur d'être cause de la perte de madame, je... remplirais mon devoir de galant homme... mais...

— Monsieur... un mot... Est-ce vous qui avez sollicité madame de venir ici ?

— Oui, monsieur...

— Êtes-vous l'instigateur de l'acte qui déshonore madame à mes yeux, et m'oblige de la renvoyer de chez moi ?

— Pardon , monsieur ! distinguons ! — s'écrie M. de Luxeuil avec l'accent d'un *avocat plaidant ;* — diable ! distinguons... Je suis, sans doute, en fait, l'instigateur de cet acte... mais, en droit... il ne dépend point de moi que

vous attribuiez à cet acte une importance qu'il ne mérite point, et duquel la responsabilité ne saurait alors m'incomber... Distinguons, s'il vous plaît... distinguons !

— Malheureuse que je suis! — se disait Francine reconnaissant, malgré son esprit borné, la sécheresse du cœur et la lâcheté de M. de Luxeuil; — c'est pour cet homme que j'ai tout sacrifié !...

— Monsieur, vous eussiez été un excellent avocat, ainsi que le prouvent vos savantes distinctions entre le fait et le droit, — reprend le libraire avec un flegme sardonique. — Je ne veux même plus lutter de subtilités avec vous; je vous poserai donc nettement la question... et je prie madame d'être attentive. Les liens qui m'attachent à elle sont brisés par sa faute, et surtout par la vôtre. Madame n'a plus rien à attendre de moi... Elle est orpheline... sans famille... sans ressources, sans état manuel qui la mette à même de gagner sa vie... Or, si personne n'a pitié d'elle... pas même vous, monsieur... elle tombera dans une misère affreuse, et cédera peut-être aux terribles suggestions que la dernière détresse, que la faim... entendez-vous, monsieur ?... que la faim peut inspirer à une femme jeune et belle... Voulez-

vous, oui ou non, prendre l'engagement d'honneur, devant elle et devant moi, de vous charger de l'avenir de celle que vous avez perdue?

— Mais encore une fois, monsieur, je...

— Pas de phrases... Est-ce oui? est-ce non?

— Monsieur...

— Est-ce oui? est-ce non?

— Monsieur, — reprend avec hauteur M. de Luxeuil, — je n'accepte pas une question posée d'une façon voisine de l'insolence... et il ne me convient point de vous répondre.

Cet infâme roué, acculé dans son infamie par M. Lambert, espérait mettre fin à l'entretien en feignant d'être offensé dans sa dignité; car, bien que cuirassé d'égoïsme et de sordide avarice, il se sentait cruellement blessé du rôle qu'il jouait aux yeux de Francine.

Celle-ci, surmontant l'effroi que lui causaient les regards de son mari, avait relevé le front, découvert son visage, jusqu'alors voilé par son mouchoir, et contemplait M. de Luxeuil avec un mélange de douleur, d'indignation et de dégoût, en pensant qu'elle avait perdu, brisé son avenir... incurablement outragé le plus généreux des hommes, en cédant à son amour insensé pour le fat sans cœur, sans entrailles, sans pitié, qui, ne trouvant pas même un mot de

compassion à lui adresser, l'abandonnait à son épouvantable destinée, dont il était l'unique auteur.

— Monsieur, — reprend le libraire, — une dernière fois je vous somme de me déclarer si vous prenez, oui ou non, l'engagement d'honneur d'assurer le sort de madame?

— Une dernière fois, je vous réponds qu'il ne me convient pas de répondre à une pareille sommation.

— Monsieur de Luxeuil, — dit le libraire avec un accent de mépris écrasant, — vous êtes le dernier des misérables!

Et M. Lambert, s'adressant à sa femme :

— Prenez mon bras... madame... et sortons.

— Monsieur, vous m'insultez! — s'écrie le jeune *beau*, devenant pourpre de confusion et de rage en se voyant traité avec tant d'ignominie en présence de Francine ; — vous me rendrez raison...

— Taisez-vous, monsieur de Luxeuil... vous n'avez pas le droit de me provoquer... vous n'avez pas le droit d'élever la voix... J'ai trouvé ma femme chez vous... je qualifie votre ignoble conduite comme elle doit l'être... Oui, l'homme qui, après avoir causé la perte d'une femme... l'abandonne lâchement, sans pitié...

à une destinée qu'il sait horrible... celui-là est le dernier des misérables...

Et, laissant le jeune *beau* atterré par ces paroles vengeresses, M. Lambert sort avec sa femme, dont il soutient les pas défaillants, et regagne avec elle son logis.

XIV

M. Lambert est de retour chez lui depuis quelques instants.

Il a fermé la porte extérieure de l'entre-sol, afin de sauvegarder de l'indiscrète curiosité de son commis l'entretien qu'il doit avoir avec Francine... Il est allé la rejoindre dans sa chambre à coucher.

La jeune femme envisage alors sa situation dans ses effrayantes réalités... elle ne doute pas que son mari ne soit résolu à la chasser de chez lui...

Pour elle, cette expulsion, c'est l'inconnu, c'est le hasard, c'est la sinistre perspective d'une existence bien longue encore, pour être forcément vouée à la détresse, à ses dures privations ou à l'infamie, à moins que cette existence ne soit abrégée par les souffrances de la misère, ou brusquement tranchée par le suicide.

Parfois Francine songe au suicide... mais en s'avouant qu'elle se sent trop faible, trop peureuse de la mort, pour chercher dans cette extrémité la fin de ses tourments...

Que va-t-elle devenir ? Demain, il lui faudra quitter cette élégante demeure, où elle vivait dans le bien-être, entourée des soins, des attentions de son mari, s'efforçant, dans la limite de ses ressources, de prévenir les moindres désirs de sa femme, et n'ayant qu'un but au monde : la voir heureuse...

Cette pensée de reconnaissance pour les bontés de son mari ne se présenta que secondairement à l'esprit de Francine, dont le sens moral était peu développé.

Elle devait envisager tout d'abord les conséquences matérielles du malheur dont elle était frappée; car, elle n'en doutait pas, son mari, se séparant d'elle, l'abandonnerait sans merci à la terrible destinée qu'elle s'était faite ; et, quoi

qu'elle eût à redouter de la juste sévérité de M. Lambert, le ressentiment de son ingratitude envers lui n'en fut pas moins sincère et navrant.

Mais ce qui portait à son comble la douleur de Francine, c'était cette horrible conviction, qu'elle sacrifiait sa paisible et douce existence, le repos, le bonheur du meilleur des hommes, à un misérable qui la délaissait sans pitié, ne l'aimait pas, et ne voyait en elle que le jouet d'un caprice éphémère.

Enfin, l'outrageant mépris si énergiquement infligé par le libraire à M. de Luxeuil, écrasé dans sa bassesse, redoublant le dégoût et l'aversion qu'il inspirait alors à Francine, redoublait aussi son respect pour le caractère de son mari.

— Madame, — dit le libraire à sa femme d'une voix sévère, où perçait néanmoins la pitié, — vous avez été... vous êtes très-émue... notre entretien peut se prolonger... êtes-vous en état de m'entendre... de me répondre... ou vous plaît-il que nous remettions cet entretien à ce soir ?

— Il en sera... monsieur, ce que vous voudrez.

— Je vous demande si vous vous sentez dans une position d'esprit qui vous permette de m'entendre... et de me répondre.

— Je le crois, monsieur...

— Madame, — reprend M. Lambert après un moment de silence, — il y a trois ans et demi... je vous ai vue pour la première fois... vous vous rappelez dans quelles circonstances?...

— Oui, monsieur... J'étais abandonnée... par... par...

— Par celui qui vous avait séduite... presque enfant; vous aviez à peine seize ans et demi... vous alliez devenir mère...

— Je sais... combien alors... j'étais coupable...

— Vous étiez alors... madame, moins coupable que victime... voilà pourquoi je me suis vivement intéressé à vous... Orpheline, élevée par une parente sans moralité, dont les exemples, je ne voudrais pas dire les conseils... ont été la principale cause de votre première faute... vous étiez moins à blâmer qu'à plaindre... je vous ai plainte...

— Vous avez fait plus, monsieur... j'étais mourante de chagrin et de misère... abandonnée de tous... et sur le point de mettre au monde ce malheureux enfant qui n'a pas vécu... vous avez...

— J'ai simplement, en cette circonstance,

accompli le devoir d'un homme de bien... Vous étiez alors... madame, je le répète, plus à plaindre qu'à blâmer... Le hasard me rapprochait de vous... je vous ai secourue... je vous ai placée dans une honorable famille d'artisans; là, vous ne pouviez recevoir que d'excellents exemples... Votre santé rétablie, je suis venu souvent vous voir... Habituée à l'oisiveté, n'ayant reçu qu'une demi-éducation, je désirais qu'afin de vous assurer des ressources pour l'avenir, vous apprissiez l'état de fleuriste, qu'exerçaient la femme et la fille de l'artisan à qui je vous avais confiée. Soit étourderie, soit manque de goût pour cette profession, soit inhabitude de tout travail, votre apprentissage donnait peu de résultats...

— Je faisais pourtant de mon mieux.

— Je le crois... mais, passons... Je vous ai, pendant six mois, observée, étudiée; j'ai apprécié en vous, madame, certaines qualités réelles : la douceur du caractère, la délicatesse et la bonté du cœur... la franchise... lorsque l'on savait vous mettre en confiance... enfin, une sincère reconnaissance de l'intérêt que l'on vous témoignait... Je ne m'abusais pas sur vos défauts : une grande faiblesse d'esprit, quelque vanité, une invincible tendance à la paresse,

malgré votre amour du bien-être... Ces défauts, assez légers en eux-mêmes, m'ont cependant effrayé pour vous, madame, parce qu'ils suffisent à perdre une femme... lorsqu'elle est aux prises avec le besoin. Aussi vos défauts, plus encore que vos qualités, que votre jeunesse et votre beauté, à laquelle, je l'avoue, je n'étais pas insensible... vos défauts, dis-je... et j'ai le droit d'être cru... m'ont surtout inspiré le désir de vous épouser, parce que, pauvre et abandonnée comme vous l'étiez, ils pouvaient, ils devaient presque certainement vous conduire à votre perte... tandis que leur conséquence devait être facilement conjurée par ma sollicitude et par mon affection pour vous, et par la modeste aisance dont vous jouiriez lorsque vous seriez ma femme... Voilà pourquoi, madame, je vous ai proposé, il y a environ trois ans, d'unir votre sort au mien.

— Ah! malgré mes torts inexcusables... je n'ai jamais oublié, monsieur... je n'oublierai jamais... votre bonté... votre générosité...

— Oui, madame, je me suis montré bon et généreux en vous épousant... Je n'avais été qu'humain en vous sauvant de l'abandon et de la détresse, alors que vous étiez au moment de devenir mère... Mais, si je rappelle le passé à

votre souvenir, ce n'est pas, soyez-en assurée, madame, afin de me glorifier de ma bonté!...

— Je n'en doute pas, monsieur... car bien souvent, depuis notre mariage, lorsque je vous parlais de ma reconnaissance... vous me répondiez...

— Que vous vous étiez acquittée envers moi par le bonheur que je vous devais en ce temps-là..., — répond M. Lambert avec une émotion contenue. — C'est vrai... pendant trois ans... je n'ai eu que d'insignifiants reproches à vous adresser... je vous aurai dû... les trois plus heureuses années de ma vie...

Le libraire, dont la voix s'est légèrement altérée, la raffermit et poursuit ainsi :

— Lorsque je vous ai offert de vous épouser, madame, je vous ai dit ceci : « J'ai plus que deux fois votre âge ; mes goûts sont studieux, j'aime la retraite ; je ne fréquente pas la société de mes confrères, ni celle d'autres commerçants : j'aime mon chez-moi, d'où je sors rarement... Si vous m'épousez, Francine, il faut vous résigner d'avance à une vie retirée, sans autre distraction que des promenades à la campagne les jours de fête où mon magasin est fermé, ou quelques parties de spectacle de temps à autre... Vous devrez presque toujours rester

au comptoir, et vous mettre assez au fait des principales notions de mon commerce, pour pouvoir répondre à mes clients, si je suis absent... veiller enfin sur les détails du ménage... Cette existence est, sans doute, bien monotone; mais, si vous vous y résignez, je tâcherai de vous la rendre supportable par mon affection, mes soins, mes prévenances et une tendresse paternelle... pour vous, car je suis d'âge à être votre père... mon enfant... Vous ne pouvez ressentir d'amour pour moi; ma chambre sera séparée de la vôtre, où vous serez maîtresse absolue. Maintenant, Francine, réfléchissez mûrement à mes offres; je vous connais assez à cette heure pour être convaincu que, si vous les acceptez... vous avez la ferme intention de vous conduire en honnête femme... Si, au contraire, l'existence que je vous offre de partager ne convient ni à vos goûts, ni à votre âge, ni à votre caractère... vous me l'avouerez sincèrement... je ne vous abandonnerai pas pour cela... tant s'en faut, car jamais vous n'aurez eu davantage besoin de soutien... Nous aviserons à chercher une profession qui vous plaise mieux que celle de fleuriste; car, songez-y bien, Francine... vous pouvez toujours compter sur mon appui... à la condition de travailler... L'oisiveté

vous perdrait... Ainsi, réfléchissez mûrement, et, quelle que soit votre décision... vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi... » — Telles ont été mes paroles, madame ; vous vous les rappelez sans doute ?

— Oh ! oui ! — répond Francine fondant en larmes, — ces souvenirs me montrent combien je suis coupable... et que je n'ai à attendre de vous aucune pitié.

Le libraire continue :

— Enfin, après quelques jours de réflexion... pendant lesquels, vous me l'avez avoué... preuve de franchise dont je vous ai su beaucoup de gré... vous avez d'abord hésité à vous engager... en songeant à la monotonie de l'existence que je vous offrais... puis, surmontant cette hésitation en considérant les garanties de repos et de sécurité que notre mariage vous offrait pour l'avenir, et cédant aussi à un sentiment de gratitude et d'attachement pour moi... m'avez-vous dit...

— Oh ! je vous le jure... c'était la vérité... c'était bien vrai...

— Je l'ai cru, je le crois encore, parce que votre cœur était bon et que je méritais votre attachement... Nous nous sommes donc mariés, madame, et, je le répète, vous avez tenu tout

ce que j'attendais... plus même que je ne devais attendre de votre part, et je n'ai eu qu'à me féliciter de notre union... jusqu'aujourd'hui...

Ce disant, M. Lambert, très-ému, garde un moment le silence.

XV

M. Lambert, vaincu par ses sensations intimes, d'autant plus profondes qu'elles étaient contenues, fut obligé de s'interrompre un instant, après avoir rappelé à sa femme un passé qui redoublait en elle les remords de sa conduite présente...

Peut-être le lecteur a-t-il remarqué un mot de M. Lambert, mot singulièrement caractéristique à l'endroit de l'excellence de son cœur et de la rare intuition de son esprit... ou plutôt de la rare pénétration de sa bonté, car une pa-

reille sagacité procède, non de l'esprit, mais de l'âme...

De même que M. Lambert avait dit de son commis : « Il est si curieux, si bavard, si insupportable, que je ne le chasse pas... parce que personne autre que moi ne le supporterait, et qu'il resterait sans place, le misérable ! » de même, dans un autre ordre d'idées, mais toujours empreintes d'une intelligente et adorable commisération, M. Lambert avait dit de Francine : « C'est moins sa jeunesse, sa beauté, ses qualités, que ses *défauts* qui m'ont inspiré le désir de l'épouser... parce que ses défauts la conduiraient infailliblement à sa perte, si elle était livrée aux suggestions de l'abandon et de la misère... tandis que, devenue ma femme, je neutraliserai les conséquences de ces défauts par mes soins, ma sollicitude et ma tendresse. »

Et cela était vrai.

Oui, M. Lambert avait épousé Francine, dans l'espoir, presque certain, de sauvegarder cette pauvre créature des funestes conséquences de ces défauts qui perdent tant de femmes : la faiblesse de caractère, la vanité, la tendance à l'oisiveté, malgré le goût du bien-être lorsqu'elles sont pauvres.

Or, par l'une de ces fatalités, rude et austère

épreuve qui retrempe les grands cœurs au lieu d'altérer leur fermeté dans le bien, — deux de ces défauts dont M. Lambert avait espéré de conjurer les funestes conséquences, la faiblesse de caractère et la vanité, avaient rendu Francine accessible aux séductions de M. de Luxeuil :

La vanité de voir à ses pieds, à elle, obscure boutiquière, cet élégant et beau jeune homme, dont raffolaient tant de grandes dames ;

La faiblesse de caractère, qui n'avait pas permis à cette infortunée de résister à une tentation mauvaise, et de triompher ainsi dans cette lutte ouverte entre ses devoirs et son penchant coupable.

Mais, — dira-t-on, — tête à tête avec M. de Luxeuil, la voix de ses devoirs, la conscience de sa funeste démarche, ont sauvegardé Francine d'un entraînement plus criminel encore que cette démarche.

Oui ; mais, hélas ! malgré ce premier mouvement de crainte, malgré ces remords, communs à toute femme non encore dépravée... lors de son premier rendez-vous... Francine, troublée, éperdue, amoureuse, aurait-elle eu le courage de rester insensible aux ardentes prières de son séducteur... à ses protestations passionnées ?... serait-elle restée pure sans l'arrivée inattendue de son mari ?

Non ! cela est presque certain.

Aussi, M. Lambert, qui, dans la droiture et l'inflexible rigidité de ses principes, ne pouvait ni admettre ni comprendre les perverses et abominables distinctions des casuistes, regardait-il et devait-il, avec raison, regarder son déshonneur comme consommé par le fait seul de la présence de sa femme chez son séducteur.

Madame Lambert, en proie à une anxiété affreuse, voyait avec terreur s'approcher la solution de cet entretien.

Naguère encore, et devant M. de Luxeuil, qu'il interpellait sur ce qu'il comptait faire pour l'avenir de la femme qu'il venait de perdre, M. Lambert n'avait-il pas déclaré qu'il la chasserait de chez lui et l'abandonnerait sans resources à la merci de sa destinée ? Or, malgré sa générosité naturelle, il devait être à bon droit si ulcéré, si outragé, que l'infortunée n'espérait, ne pouvait espérer de pardon... L'accent de son mari, son attitude, sa physionomie, empreints de la sévérité d'un juge, ne témoignaient d'aucun attendrissement ; il semblait trop souffrir pour être, à cette heure, accessible à la pitié.

M. Lambert, après quelques minutes de recueillement douloureux, poursuivit ainsi :

— Je vous ai, en quelques mots, madame, rap-

pelé le passé, non, je vous le répète, afin de glorifier ma générosité envers vous... mais afin de vous prouver que, malgré votre conduite d'aujourd'hui, je n'oublie pas ce que vous avez été pour moi pendant trois ans, durant lesquels... je n'ai eu qu'à me louer de vous...

» Mais, avant de vous faire connaître ma résolution, je dois vous apprendre quelques conséquences de cette funeste journée. J'étais parti pour aller au château de Stains ; la vente de la bibliothèque était ajournée... je reviens ici... je ne vous trouve pas au magasin... Je demande à Juliette où vous êtes ; elle me répond qu'elle l'ignore, que vous n'êtes pas à l'entre-sol, d'où elle descend, mais que vous n'avez pas quitté la maison, n'ayant pris chez vous ni châle ni chapeau... Votre absence singulière m'étonne d'abord, puis certains souvenirs me reviennent à l'esprit. Vous saviez que je devais m'absenter jusqu'au soir; vous vous étiez parée dès le matin avec une élégance inaccoutumée; vous sembliez absorbée, distraite... enfin, de vagues et pénibles pressentiments me serraient déjà le cœur... lorsque, soudain, je me rappelle que vous m'avez demandé avec instance d'aller visiter nos caisses de livres renfermées au grenier.

» Cette pensée m'allége d'un grand poids... et cependant... en réfléchissant à votre insistance obstinée pour vous occuper d'un soin que vous n'aviez jamais pris jusqu'alors... je ne sais quel doute vint encore m'assaillir... Voulant le dissiper ou le confirmer, je me hâte de monter au grenier. La porte en était fermée. Je frappe, j'écoute ; rien...

» Vous n'étiez pas là ; vous n'étiez pas non plus à l'entre-sol, m'avait dit Juliette... Où donc étiez-vous ?... Mes angoisses, mes soupçons augmentaient... d'autant plus cruels... que j'avais eu jusqu'alors en vous, madame, une confiance aveugle ! Je redescends, voulant, dernier espoir, m'assurer si vous ne seriez pas à l'entre-sol, bien que Juliette m'eût affirmé le contraire.

» J'aperçois, en mettant le pied sur notre palier, notre porte entre-bâillée... et je surprends mon commis aux aguets... Mes pressentiments m'avertissent qu'il vous épiait ou vous avait épiée. Je ne songe plus qu'à dérouter ses soupçons. Ma pâleur le frappe ; il me demande si je suis indisposé... je lui réponds qu'en effet, saisi d'un grand malaise en route... je suis revenu. »

Et, remarquant la surprise de Francine, en l'entendant attribuer son retour imprévu à une

autre cause que la cause réelle, le libraire ajoute :

— Je trompais mon commis en lui disant qu'un malaise subit me ramenait chez moi... vous saurez pourquoi j'ai dû ainsi donner le change à cet homme sur le véritable motif de mon retour. A peine étais-je entré ici que Bachelard me dit, avec un accent sardonique, que vous êtes montée au grenier, mais que probablement, fatiguée en route, vous êtes entrée chez l'un de nos voisins du second étage...

— Ah! malheureuse que je suis! — s'écrie Francine écrasée de douleur et de honte; — ce commis est si bavard... toute la maison va savoir...

— Non, madame, personne ici ne saura rien...

— Que dites-vous ?

— Écoutez, madame. Lorsque mon commis m'apprit que vous étiez probablement chez notre voisin du second étage.. et heureusement ce fut, de la part de ce misérable, une supposition et non une certitude... ses paroles furent pour moi une révélation soudaine; je me souvins que, la veille... M. de Luxeuil s'était montré assidu près de vous... que plusieurs fois il vous avait parlé à demi-voix... Insignifiantes la veille

à mes yeux, en raison de ma confiance en vous (et, d'ailleurs, je croyais que vous rencontriez M. de Luxeuil pour la première fois), ces particularités, rapprochées de plusieurs circonstances de la journée, ne me laissèrent plus aucun doute sur mon déshonneur... Vous étiez chez cet homme, mon commis disait vrai... Poussé par sa curiosité, il vous avait sans doute épiée... Je lui tournai le dos lorsqu'il me fit cette révélation, que je ne parus pas même entendre... et il ne put heureusement lire sur mes traits tout ce que je ressentais en ce moment...

M. Lambert s'interrompt un instant, vaincu par l'émotion; puis :

— J'entrai dans votre chambre, dont je fermai la porte, et, feignant alors de vous trouver chez vous, je vous interpellai très-haut... simulant ensuite de répondre à des paroles que vous m'aviez adressées à voix basse, certain que mon commis m'écoutait au dehors... Il en était ainsi... Grâce à cette feinte, il est persuadé qu'il s'est trompé, que vous n'êtes pas allée chez cet homme... que vous n'avez pas quitté votre appartement. Ainsi, madame, ce secret que Bachelard pouvait seul ébruiter, restera entre vous, moi et M. de Luxeuil... Sa conduite

odieuse et lâche, en ces circonstances, lui impose la discrétion... Ainsi, je vous l'ai dit, madame, personne ici ne saura rien de ce qui s'est passé... Votre réputation est sauve...

XVI

Madame Lambert écoutait son mari avec une émotion croissante.

La stupeur, la reconnaissance, l'admiration... et un vague rayonnement d'espoir la jetaient dans un trouble impossible à exprimer...

Quoi! cet homme, en face d'une révélation qui ne lui laisse plus de doute sur son déshonneur, au lieu d'éclater au premier ressentiment de son injure et de ne songer qu'à la vengeance, se contient, ne songe qu'à sauvegarder la réputation de la femme qui le trahit... Il la

sait à cette heure... là-haut... près de son séducteur, et, dans sa commisération céleste, recourant à une feinte sublime, trait de génie de la bonté... il se montre miséricordieux jusqu'à la fin... L'épouse coupable n'aura du moins à rougir de sa honte qu'aux yeux de celui qu'elle a mortellement offensé.

La grandeur de cet acte devait profondément impressionner Francine, malgré la faiblesse de son sens moral et le peu d'étendue de son intelligence; elle comprit, elle sentit à quelle hauteur se plaçait son mari...

Cette élévation de caractère rendait, s'il est possible, plus méprisable encore la bassesse et la turpitude de M. de Luxeuil à l'égard de la jeune femme, et redoublait ses remords.

Cependant, au milieu de ces abîmes de douleurs, l'infortunée crut d'abord voir un faible rayon d'espérance et se dit :

— Si mon mari était résolu à me chasser de chez lui et à m'abandonner à ma destinée, aurait-il si généreusement sauvé ma réputation?... Quel souci en aurait-il, si demain tout devait se rompre entre nous?

Mais, hélas ! à cette réflexion de Francine succédait celle-ci :

— Ce n'est pas seulement mon honneur...

c'est le sien aussi, peut-être, que mon mari a voulu sauvegarder... Il me chasse de chez lui... mais tout le monde ignorera son outrage... Je pourrai, du moins, sortir de cette maison... sans rougir devant personne... Ah ! quelle qu'en soit la cause, sa générosité n'en est pas moins admirable !...

Et, sous l'impression de ces sentiments divers, la jeune femme, trop émue, trop troublée pour pouvoir exprimer sa reconnaissance, tombe à genoux, les mains jointes, devant son mari, en balbutiant au milieu de sanglots étouffés :

— Oh ! vous êtes bon ! vous êtes bon comme Dieu !

— J'ai simplement conscience des devoirs qu'envers vous j'ai contractés en vous épousant, madame... J'ai juré en mon âme et conscience de vous accorder aide et protection... je vous dois et je vous accorderai aide et protection jusqu'à la fin... Je suis honnête homme... votre outrage ne me délie pas de mon serment..., — répond M. Lambert avec une admirable simplicité.

Puis se courbant vers sa femme :

— Relevez-vous... madame, relevez-vous...

Ces paroles d'une si touchante dignité : « En vous épousant, je vous ai promis aide et protection jusqu'à la fin ; votre outrage ne me délie

pas de mon serment ; » ces paroles ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de Francine... son mari ne l'abandonnera pas à son sort sans merci ni pitié...

L'infortunée, dans l'expansion de sa gratitude, saisit une des mains du libraire, et la couvre de pleurs et de baisers...

Les traits de M. Lambert expriment une douleur navrante... une larme roule dans ses yeux; puis, se dominant, et d'une voix ferme :

— Relevez-vous, madame, et veuillez m'écouter.

Francine se relève, se rassoit.

Le libraire continue ainsi :

— Je vous l'ai dit, madame, mon commis, vous croyant enfermée avec moi, m'a entendu élever la voix, et vous adresser quelques reproches assez insignifiants auxquels vous avez paru répondre par des larmes... ainsi s'expliquera, lors du retour de cet homme, la rougeur de vos yeux... de même que l'altération de mes traits s'expliquera par la prétendue indisposition que j'ai éprouvée en route... Il fallait tout prévoir pour complétement dérouter les soupçons de cet argus de notre foyer. . Je crois... j'espère avoir tout prévu...

— Mon Dieu !... dans un tel moment... et

irrité contre moi... comme il devait l'être... il a pu conserver une telle présence d'esprit! — murmure Francine avec la stupeur de l'admiration, tandis que le libraire poursuit ainsi :

— Votre réputation, madame, est donc et sera sauve... Il me reste maintenant deux partis à prendre... puis vous choisirez... Je suis, je l'espère, assez connu de vous, madame... pour que vous ayez compris, sans doute, qu'en déclarant à M. de Luxeuil... que je vous renverrais de chez moi en vous abandonnant à la misère... je voulais seulement mettre à l'épreuve... *l'amour*... que cet homme prétendait ressentir pour vous... et vous donner ainsi... une leçon... malheureusement trop tardive...

— Ma conduite envers vous était telle, monsieur, que j'ai cru, je vous l'avoue, à cet abandon... mérité.

— Vous m'avez mal jugé, madame, je le regrette... J'ai, je vous le répète, en vous épousant, contracté en mon âme et conscience un engagement sacré pour tout honnête homme, l'engagement de vous protéger... A cet engagement, je manquerais indignement si je vous délaissais sans ressource; car, telle que je vous connais... surtout *maintenant*... — ceci n'est pas un reproche... vous n'en entendrez pas un seul sortir de

mes lèvres... je constate simplement un fait, et je dois le constater en raison de ses conséquences pour l'avenir... — vous abandonner sans ressource à votre âge, douée des avantages extérieurs que vous possédez, ce serait de ma part vous livrer sciemment à l'infamie...

— Ah! monsieur...

— Je n'exagère pas... je connais, madame, la faiblesse de votre caractère, votre vanité, votre tendance à l'oisiveté, au bien-être. Vous ne sauriez, vous dis-je, belle et jeune, résister aux terribles suggestions de la détresse...

— Jamais!... oh! jamais!... j'aimerais mieux mourir... que de m'avilir...

— Ces paroles, vous les prononcez sincèrement, madame... je le crois... et cependant... n'avez-vous pas, sans parler de votre première faute... — et vous méritiez alors plus de pitié que de blâme... — n'avez-vous pas... — et, encore une fois, ce n'est pas un reproche de ma part... c'est un fait que j'invoque... — n'avez-vous pas, vivant dans l'aisance, n'ayant, au point de vue de votre condition, rien à désirer... n'avez-vous pas aujourd'hui, uniquement par l'attrait... d'un amour coupable, oublié vos devoirs?... Que serait-ce donc, grand Dieu!... si délaissée de tous... incapable de travailler...

réduite à une affreuse détresse... vous...?

Et, s'interrompant en frissonnant, M. Lambert ajoute :

— Je vous dis, madame, qu'à la seule pensée... de ce que vous deviendriez face à face avec la misère, je suis épouvanté...

Francine, atterrée, baisse la tête avec accablement ; elle sent la vérité des horribles paroles de son mari. Celui-ci continue :

— Le premier des deux partis qu'il me reste à prendre, madame, est donc de tâcher, j'espère y parvenir, de trouver, non à Paris, lieu trop dangereux pour vous, mais en Touraine, à Beaugency, petite ville où je suis né, où j'ai conservé quelques relations, de trouver, dis-je, une honnête famille qui consente à vous prendre en pension... Vivant ainsi au milieu de personnes de mœurs simples et pures, dans une petite ville peu fréquentée, vous auriez, je le crois, là moins que partout ailleurs, l'occasion de faillir... Je dirais à ces personnes que j'ai toujours pour vous la plus tendre affection... mais que, malgré vos apparences de bonne santé, l'air de Paris et l'espèce de claustration que vous impose la nécessité de mon commerce, vous sont nuisibles, et que, malgré le regret que me cause notre séparation, je m'y résigne... parce qu'elle

est indispensable... Je mettrais chaque mois à votre disposition une somme suffisant à votre entretien... rien du moins ne vous manquerait.

— Que de bontés... mon Dieu!... — murmure Francine en sanglotant, — que d'indulgence!... que de miséricorde!...

— J'accomplis mon devoir... madame, et rien de plus.

— Et..., — ajoute Francine d'une voix craintive et désolée, — je ne... vous verrais... plus jamais?...

— Vous me verriez presque chaque dimanche, madame; le chemin de fer d'Orléans rend cette excursion facile, et...

— Quoi! vous consentiriez à me revoir?... — s'écrie Francine joignant les mains dans un élan d'espoir ineffable; — tout ne serait pas rompu entre nous?

— Je *dois* vous revoir pour deux raisons, madame... La première est qu'il paraîtrait inexplicable aux personnes chez lesquelles je vous placerais... que, malgré mon attachement pour vous, je vous laissasse dans une sorte d'abandon... Cette conduite de ma part pourrait éveiller quelques soupçons fâcheux à votre égard.

— Ah! monsieur... comment jamais reconnaître...?

— La seconde raison qui m'oblige à vous voir souvent, madame, m'est imposée par mon devoir... je *dois* veiller sur vous... m'efforcer, par mes conseils... par la voix de la raison, de vous ramener dans la voie du bien, et vous préserver, si je le puis, de nouvelles fautes ; de vous réconcilier enfin avec vous-même, si toutefois mon influence sur vous peut obtenir ce résultat... Sinon... si vous trompiez ma dernière espérance... madame... j'aviserais autrement... Qu'aviserais-je alors ?... Je l'ignore en ce moment... mais, je vous le répète, madame, j'ai envers vous... *charge d'âme*... Cette mission sacrée, je la remplirai... jusqu'à la fin.

Francine, devant tant de mansuétude, de droiture et de dévouement, devant cette conscience si profonde du DEVOIR, manifestée par son mari avec une si touchante simplicité, ne trouve pas une parole... Son cœur se déchire en songeant aux trésors d'affection qu'elle a sacrifiés... à qui ?... A M. de Luxeuil !

FIN DU TOME CINQUIÈME.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

EASE DO NOT REMOVE
CARDOR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2446
S4
1858
t.4-5

Sue Eugene
's secrets de l'oreill